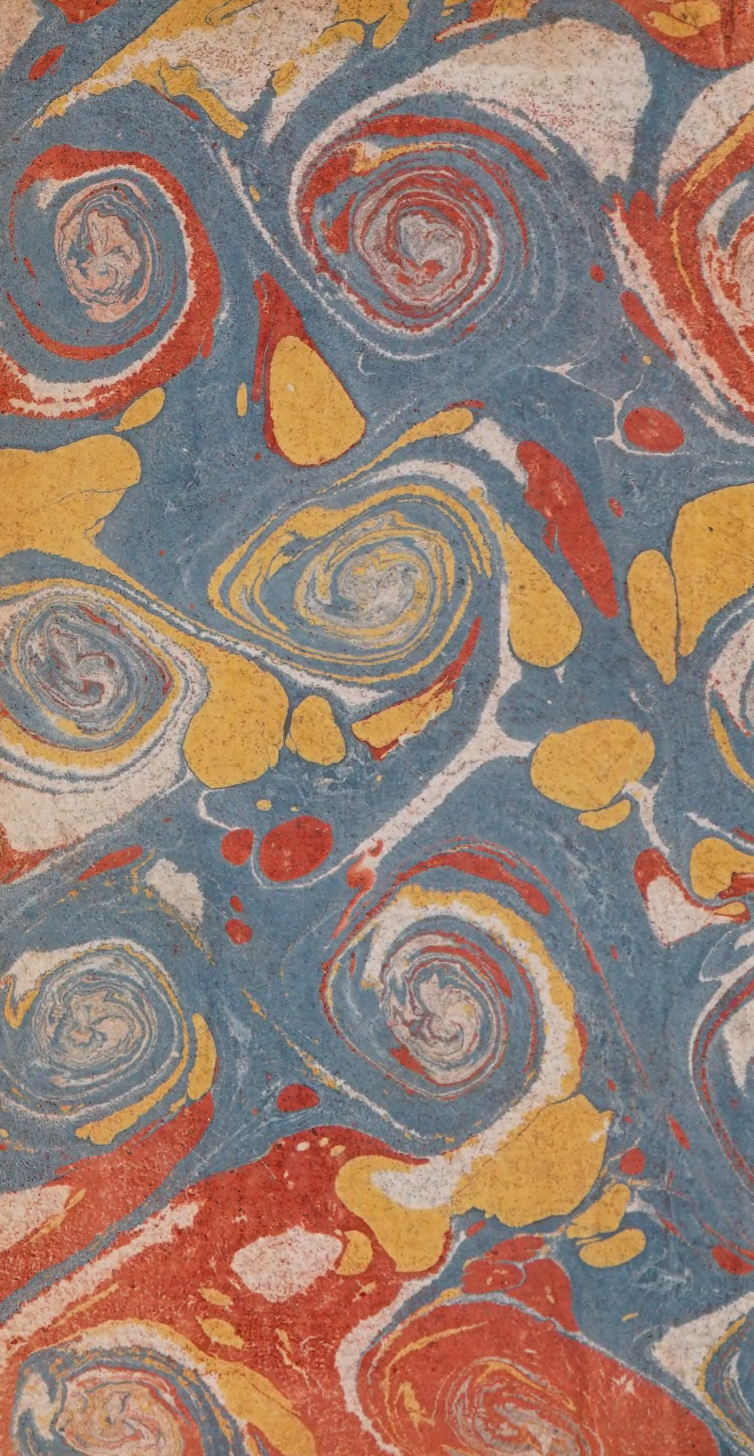

57, 454 /A
IV. C. 54

J XXXV
18/p

ANEL LE REBOURS,
C

M.A.A.

AVIS
AUX MERES
QUI VEULENT NOURRIR
LEURS ENFANS.

AVIS

AUX MERLES

QUI VEULENT NOURRIR

LEURS ENFANS.

42600

AVIS
AUX MÈRES
QUI VEULENT NOURRIR
LEURS ENFANS.

Seconde Édition, revue & considérablement augmentée.

Par Madame L. R.

A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.

M. de Saint Lambert, Poëme des Saisons, Chant du Printems.

A PARIS.

Chez P. F. Didot, le jeune, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Verwijderd K. B.

Koninklijke Bibliotheek

A

MADAME LA MARQUISE

D'ESTAMPES.

MADAME,

LORSQUE vous portiez dans votre ſein l'enfant qui vous fait à préſent goûter le plaiſir d'être une vraie mère, vous me fîtes part du deſir que vous aviez de

*le nourrir vous même. J'applaudis à votre deſſein ; & j'ai été aſſez heureuſe pour vous être utile dans les commencemens de votre louable entrepriſe. Vous voulez bien aujourd hui me permettre de vous offrir l'*Avis aux Mères qui veulent nourrir leurs Enfans. *Je ſens, Madame, tout le prix de votre complaiſance. Cet ouvrage eſt deſtiné à encourager les mères à ſuivre votre exemple, &*

à leur indiquer des moyens ſûrs & faciles de ſe ménager tous les avantages de la nourriture naturelle. La bonne ſanté dont vous jouiſſez ; celle de votre aimable enfant ; le plaiſir que vous prenez à l'élever vous même, & la facilité avec laquelle vous rempliſſez les détails d'une occupation ſi intéreſſante, feront ſûrement ambitionner, aux mères ſenſibles, de vous imiter, de mériter & d'obtenir

comme vous le ſuffrage & l'eſtime des perſonnes ſenſées & honnêtes.

Je ſuis avec un reſpectueux attachement,

MADAME,

Votre très-humble & très obéiſſante ſervante, ANEL LE REBOURS.

AVERTISSEMENT.

Ce ſont les difficultés qu'ont eſſuyées quelques femmes, en commençant à nourrir, qui m'ont déterminée à écrire ſur cette matière intéreſſante. On verra qu'il eſt aiſé d'éviter ces difficultés, qu'en s'y prenant bien, le ſuccès eſt ſûr & que l'on ne ſouffre point. Si les femmes, qui liront cet écrit, veulent en tirer quelque utilité, il faut qu'elles le liſent pluſieurs fois, & qu'elles en ſaiſiſſent bien le plan, ſans quoi il ne leur ſervira à rien.

J'ai remarqué qu'en général on lit trop légèrement les ouvrages dont on veut pratiquer les maximes. Pour ceux de pur agrément, une lecture ſuffit ; mais on ne peut tirer aucun parti d'un ouvrage ſérieux que lorſqu'on le connoît bien. Une première lecture ne fait que ſatisfaire la curioſité ; on comprend & on juge à la ſeconde, & on retient quelque choſe à la troiſième.

Pluſieurs femmes ont été très-contentes de la première Édition de cet écrit, & n'en ont tiré aucune utilité ; parce qu'elles l'avoient prêté à leurs Gardes dans le tems même

qu'elles auroient eu besoin de le consulter. Les Gardes ne rendoient l'écrit que lorsqu'il n'étoit plus tems d'y avoir recours, & ces femmes ont éprouvé des difficultés que, de leur aveu, elles auroient pu surmonter aisément, si elles avoient jeté les yeux sur l'écrit dans tous les cas qui les avoient embarrassées.

Il est étonnant que l'on soit obligé d'écrire pour indiquer la meilleure manière de réussir à nourrir. C'est une chose si naturelle & si aisée, que, si les mères étoient livrées à elles-mêmes, aux seules indications de la nature, & sur-tout

ſans conſeils & ſans ſyſtême, elles réuſſiroient ſans peine & ſans douleur. C'eſt donc moins pour dire ce qu'il faut faire dans les commencemens que pour avertir de ce qu'il faut éviter, que j'écris.

J'ai obſervé les cauſes des difficultés qu'ont éprouvées pluſieurs mères en voulant remplir le devoir ſi louable d'alaiter leurs enfans. C'eſt l'intérêt que je prends à ces dignes mères, à celles qui voudront les imiter, & aux enfans, qui m'engage à publier mes obſervations & le réſultat de mon expérience. J'ai moi-même été victime, juſqu'à un certain

point, des mauvais conſeils & des préjugés. J'aurois eu bien de la peine de moins à ma première nourriture, ſi j'euſſe été ſeule avec mon enfant, ou que j'euſſe ſçû ce que je vais communiquer. Je n'ai pas la ſçience des Médecins, mais j'ai l'expérience pratique. Je ne dirai rien dont je ne ſois ſûre. J'aime mieux ne pas dire tout ce qui eſt relatif à la première éducation des enfans que de riſquer d'induire quelqu'un en erreur.

Beaucoup de femmes ſçavent auſſi bien que moi une partie des choſes que je vais dire; mais comme toutes ne les ſçavent pas, je n'ai pas cru

devoir omettre les petits détails qui pourroient être utiles à celles qui ne ſont pas encore au fait des enfans, & qui voudroient prendre le ſoin de les gouverner elles-mêmes. J'eſpère que l'on aura quelque confiance dans mon ouvrage, quand on ſçaura qu'aucun intérêt particulier ne me détermine à le publier, & que je ne deſire cette confiance que parce que je ſuis perſuadée qu'elle contribuera à épargner bien des peines aux bonnes mères. Je me propoſe de les délivrer, par mon travail, de toutes les inquiétudes qui les tourmentent, lorſqu'on livre

leurs enfans à des mains étrangères, & je voudrois soustraire les nouveaux nés aux dangers, presque inévitables, auxquels ils sont exposés dès qu'ils sont séparés de celles qui les mettent au monde.

Je vois, avec plaisir, que la plupart des mères désirent de pouvoir nourrir leurs enfans; qu'elles ne les livrent à des étrangères que par un funeste effet de l'usage & des préjugés, que plusieurs, malgré les oppositions sans nombre qu'elles ont à combattre, sçavent braver toutes les difficultés, & méritent par-là le titre de vraies mères, en dépit du parti op-

poſant; car la nourriture naturelle a un parti contre elle comme toutes les pratiques utiles.

Lorſque je donnai au Public la première Edition de mon Ouvrage, j'ignorois la cauſe la plus forte des difficultés qu'on éprouve en voulant nourrir ſes enfans. Je ne ſuppoſois pas qu'il y eût des ames aſſez inhumaines pour abuſer de la confiance & de la crédulité des mères ſans expérience ; & je croyois que, quand on ſçauroit que c'eſt de commencer à donner à téter le premier jour que dépend le ſuccès , tout iroit bien ; mais j'ai eu occaſion de voir ſouvent depuis des effets

cruels de la cabale & de la fauſſeté. J'en rapporterai quelques traits dans cet Ouvrage, afin que l'on comprenne combien il eſt eſſentiel de ſe former ſon plan à ſoi-même, & enſuite de ne conſulter, de n'écouter qui que ce ſoit, & ſur-tout afin qu'on prenne la réſolution ferme de ne point ſe laiſſer gouverner aveuglément.

Il faut convenir qu'il ſeroit fâcheux pour les Gardes que toutes les femmes ſe miſſent à nourrir leurs enfans ; parce qu'au bout d'une ſemaine ou deux, tout au plus, on pourroit ſe paſſer d'elles, & que les femmes n'accoucheroient pas

ſi ſouvent. Les mêmes inconvéniens ſubſiſtent pour les Accoucheurs, mais je ſuis bien éloignée de penſer qu'il y en ait beaucoup parmi eux qui ſoient auſſi inhumains que les Gardes. On voit aiſément la cauſe des oppoſitions à la nourriture naturelle de la part de celles-ci. Leurs oppoſitions ſont d'autant plus dangereuſes qu'elles n'en conviennent pas, qu'elles portent quelquefois la fauſſeté juſqu'à paroître favorables au deſſein des mères. Cette manœuvre a été fatale à pluſieurs femmes qui avoient conſulté leurs Gardes ſur leur projet de nourrir.

On auroit dû faire la réflexion que, la nourriture naturelle n'étant point dans la routine ordinaire dans les Villes, les Gardes n'étoient point au fait, qu'elles s'oppoſeroient à tout, ou voudroient décider ſur tout. Elles ſont toujours les maîtreſſes de la maiſon où elles ſont. Quand la Dame eſt au lit, elle dit, *je voudrois*; & la Garde dit, *je veux*, *ou je ne veux pas*. D'après cela le ſuccès dépend d'elle. Il eſt en ſon pouvoir de perſuader à une femme qu'elle n'a pas de lait en le lui détournant, ou de lui laiſſer engorger le ſein en empêchant que l'enfant ne téte

ſouvent, & en lui faiſant prendre d'autre nourriture que le lait de la mère. Si elle eſt de bonne foi, ce qui n'eſt pas aiſé à ſçavoir, elle peut tout faire manquer en faiſant par ignorance des choſes qui nuiſent. Les Gardes ne veulent jamais avoir l'air d'ignorer quoi que ce ſoit. Ce que je dis d'elles n'a pas pour objet de leur nuire; je voudrois ſeulement empêcher qu'elles ne nuiſent elles-mêmes, & les engager à s'inſtruire & à être un peu moins déciſionnaires. Il peut s'en trouver qui n'aient pas les défauts dont je parle ici; mais, comme elles ſont rares & difficiles à connoître, il

eſt eſſentiel que la mère ſe mette à portée de juger par elle même de ce qu'il faut faire ou éviter. J'en préſente les moyens, & je ſoutiens que les femmes qui ſe gouverneront exactement d'après le plan que je donne, réuſſiront dès le premier jour ſans ſouffrir ; que ſi elles éprouvent quelques difficultés, ce ſera faute d'avoir exécuté exactement ce qui eſt indiqué dans cet ouvrage, ou pour s'être laiſſé tromper ſur quelque point.

Je dois prévenir ici que je répéte exprès, dans le cours de mon ouvrage, des détails que je crois néceſſaires pour

bien mettre les femmes qui voudront nourrir en état de ſe conduire elles-mêmes. Il faut rappeler ſouvent les vérités utiles, ſur-tout lorſqu'elles doivent remplacer des préjugés dangereux & des routines aveugles. Les perſonnes les plus au fait de la nourriture naturelle, & les mieux intentionnées, ne pourroient être ſûres du ſuccès des femmes qu'elles gouverneroient, ſi celles-ci ne voyoient elles mêmes ce qu'elles doivent faire. Il faudroit reſter aſſidûment nuit & jour auprès de celles qui ſeroient incertaines de la marche, toute ſimple qu'elle

eſt, que l'on doit tenir en nourriſſant. L'effet des bons conſeils peut être détruit en peu de tems pendant l'abſence de la perſonne qui les auroit donnés. J'ai éprouvé ces déſagrémens avec pluſieurs femmes de mes amies qui m'avoient priée de les aller voir pendant leurs couches, & chez leſquelles le vif intérêt que je prends à la nourriture maternelle, me portoit avec zèle. Ainſi, ne pouvant être aſſidûment auprès d'une femme qui nourrit, ma préſence momentanée lui ſeroit fort inutile, ſi elle ne ſe mettoit pas bien dans la tête ce qu'elle

doit faire pour le ſuccès de ſon entrepriſe. On ne fait bien que ce que l'on ſçait bien faire ſoi-même. Je ne peux donc trop exhorter les femmes qui voudront nourrir leurs enfans, à ſe mettre en état de ſe paſſer de toute eſpèce de conſeils.

Il y a un Accoucheur, en réputation, qui a cauſé bien des maux à pluſieurs femmes de nom, qu'il a voulu diriger. L'une d'elles a ſouffert aſſez pour renoncer à ſon entrepriſe. Elle n'avoit commencé que le troiſième jour de ſon accouchement, conformément à la déciſion de cet Accoucheur. Une autre n'a réuſſi qu'après bien

bien des peines. Une autre a eu des abcès au ſein par l'engorgement du lait, quoiqu'il lui eût dit, quelques jours avant, qu'elle n'avoit point de lait. J'étois affligée que ſa maladreſſe fut ſi funeſte aux femmes qui le conſultoient. Mais, lorſque j'ai ſçu qu'il racontoit lui-même, dans les maiſons, les accidens de ces Dames comme une ſuite néceſſaire de l'entrepriſe de nourrir, & ſans doute pour effrayer les eſprits, je me ſuis promis d'en parler, afin que l'on ſe garantiſſe de pareils hommes.

On verra, dans l'Ouvrage,

que l'exemple de ces accidens ne doit point décourager, puiſqu'ils n'arrivent jamais que par la faute de quelqu'un, & qu'il eſt très-aiſé de les éviter. Il ne faut pas conclure qu'une choſe n'eſt pas avantageuſe, parce qu'elle n'a pas toujours réuſſi, ſur-tout lorſqu'on apperçoit qu'on n'a pas fait ce qu'on auroit dû faire.

Mon Ecrit auroit eu plus d'ordre, s'il eût commencé par l'article où je parle des avantages de nourrir ſoi-même ſes enfans, & des inconvéniens qu'on évite par-là. Mais, comme mon premier & principal objet a été d'épar-

gner aux femmes, qui ſont dans l'intention de nourrir, les douleurs & les embarras que pluſieurs d'entre elles pourroient eſſuyer faute de ſçavoir par elles-mêmes ce qu'il faut faire, j'ai préféré de commencer par l'article qui leur eſt le plus néceſſaire & qui peut les encourager.

Malgré toutes les oppoſitions que l'on rencontre à nourrir ſes enfans, il y a beaucoup de Dames qui ſe livrent à ce devoir avec plaiſir, qui obtiennent le plus heureux ſuccès, & dont les enfans font la félicité. J'ai eu la ſatisfaction de voir que la première Édi-

tion de mon écrit a été utile à plusieurs personnes, & que les Médecins en ont été contens. Quelques-uns d'entre eux m'ont engagée à donner au Public les nouvelles observations que les circonstances m'ont mise à portée de faire. M. Tissot, Auteur de plusieurs Ouvrages remplis d'excellentes & utiles observations, m'a fait l'honneur de m'écrire une lettre qu'il me permet d'inférer ici; & je le fais moins à cause des choses obligeantes qu'il veut bien me dire, que parce qu'elle est faite pour augmenter la confiance du Public dans mes observa-

tions. Je rapporterai auſſi à la fin de cet Ouvrage quelques morceaux d'un écrit relatif à la matière dont je m'occupe, & qui eſt tombé par haſard entre mes mains depuis peu de tems. Cet écrit eſt de M. Michel Bermingham.

*Lettre de M. Tissot, Médecin à Lausane, à l'Auteur de l'*Avis aux Mères, &c.

Lausane, 22 Novembre 1767.

» J'ai reçu, Madame, avec
» bien de la reconnoissance,
» & lu avec bien du plaisir vos
» excellens *Avis aux Mères qui*
» *veulent nourrir*. Ils ne renfer-
» ment pas un précepte qui ne
» soit fondé en raison, & dont
» un grand nombre d'obser-
» vations ne m'ait prouvé l'u-
» tilité ; je ne connois pas

» d'ouvrage qui puiſſe faire
» autant de bien ; & il en
» fera d'autant plus qu'étant
» l'ouvrage d'une femme reſ-
» pectable, qui ne dit que ce
» qu'elle a fait & ce qu'elle a
» vu, on lui donnera une
» confiance qu'on a rarement
» pour les ouvrages des Mé-
» decins. M. de Fourcroy,
» célèbre parmi vos hommes
» de lettres, & établi actuel-
» lement à Clermont en Beau-
» voiſis, m'avoit demandé,
» depuis peu, des directions
» pour un fils nouveau né que
» Madame nourrit, & qu'il
» veut élever dans la bonne
» méthode ; pour toute direc-

» tion je viens de lui conſeil-
» ler de vous lire ; & c'eſt la
» meilleure que je puiſſe lui
» donner. Vous avez rendu un
» ſervice à l'humanité en écri-
» vant. Toutes les perſonnes
» ſenſées en jugeront ainſi :
» mais perſonne ne le ſentira
» plus vivement que moi ; re-
» cevez en l'aſſurance, & celle
» de, &c. »

*La Faculté de Médecine de Paris ayant nommé MM. Bernard, Dubourg, Gentil, d'Arcet pour examiner l'*Avis aux Mères qui veulent nourrir, &c, *ils en ont fait le rapport ſuivant:*

Monſieur le Doyen & Meſſieurs,

Nous avons lu un Ouvrage qui a pour titre : *Avis aux Mères qui veulent nourrir*, dont Madame Le Rebours, qui en eſt Auteur, ſe propoſe de donner une nouvelle Edition ; Nous y avons porté toute l'attention que mérite la confiance que la Faculté a bien voulu avoir en Nous, en le ſoumettant à Notre examen. Tous les principes qu'il contient ſont con-

formes à la plus ſaine Phyſiologie. Dans tous les tems les Médecins ont recommandé aux mères de nourrir elles-mêmes leurs enfans ; nos Ecoles ont cent fois publié les avantages qui en réſultent pour les unes & pour les autres : mais Madame Le Rebours eſt peut-être la première qui ait prouvé par des raiſons claires & évidentes qu'il faut qu'une mère donne à téter au nouveau né le plutôt poſſible après ſa naiſſance. Elle ſe débarraſſe par-là d'une liqueur qui pourroit devenir auſſi pernicieuſe pour elle qu'elle eſt ſalutaire à celui pour lequel la nature l'a deſtinée.

Nous penſons donc qu'il eſt à ſouhaiter que cet Ouvrage ſe répande de plus en plus dans le Public, & que toutes les mères s'y conforment exactement. Par-là elles

s'éviteront bien des maux, & conſerveront à l'Etat bien des Sujets, qui ſont la victime de la méthode qu'on n'eſt que trop dans l'uſage de ſuivre.

A Paris ce 20 Janvier 1770, & ont ſigné, BERNARD, DUBOURG, GENTIL, D'ARCET.

Je certifie la préſente copie conforme à l'original que j'ai entre les mains ; ce 27 Janvier 1770,

LE THIEULLIER, *Doyen.*

CERTIFICAT de M. le Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

LE Samedi, 20 Janvier 1770, la Faculté de Médecine de Paris, aſſemblée dans les Ecoles Supérieures, a entendu le rapport de MM. les Commiſſaires qu'Elle avoit nommés pour

examiner un Manuſcrit qui a pour ti-
tre : *Avis aux Mères qui veulent nour-
rir*, par Madame Le Rebours. Cet
ouvrage, qui eſt le fruit de ſon expé-
rience & de ſes obſervations ſur un
objet auſſi intéreſſant pour l'humanité,
a été regardé unanimement comme
très-utile, & propre à encourager la
tendreſſe des mères pour leurs enfans,
& à leur communiquer le goût de ſe
livrer à une pratique dont l'Auteur a ſi
bien développé les avantages.

L. P. F. R. Le Thieullier, *Doyen*.

AVIS
AUX MÈRES
QUI VEULENT NOURRIR.

ARTICLE PREMIER.

Des Pratiques à observer après l'Accouchement, & pendant qu'on nourrit.

LES intestins des nouveaux nés sont remplis d'une matière noire que l'on appelle *méconium*. Il est essentiel pour la santé d'un enfant que cette

matière ſoit bien évacuée dans les premiers jours de ſa naiſſance. La nature en a préparé les moyens en rendant purgatif le premier lait des mères.

Preſque auſſi-tôt que les enfans ſont nés, avant qu'ils s'endorment, & toutes les fois qu'ils ſe réveillent, ils cherchent à téter. J'ai fait cette obſervation ſur un aſſez grand nombre d'enfans, pour être ſûre qu'elle eſt conſtante. Il faut profiter de cette indication naturelle pour leur donner le ſein, fût-ce même pendant la nuit, plutôt pour les purger que pour les nourrir. Lorſque l'on manque le premier moment où les enfans cherchent à téter, on eſt ordinairement pluſieurs heures ſans pouvoir leur faire prendre le ſein, parce qu'ils ont commencé leur premier ſomme, qui eſt quelquefois long. Au contraire,

lorſqu'ils ont tété dans la première ou la ſeconde heure après leur naiſſance, ils cherchent ſouvent à recommencer. Ces premiers momens paſſés, le ſein s'emplit de lait inſenſiblement; & plus on tarde à donner à téter, plus on riſque de ſouffrir. Si on laiſſe prendre aux enfans leur premier ſommeil avant que de leur donner à téter, il peut s'écouler douze ou quatorze heures avant qu'ils ſoient bien éveillés, & qu'on puiſſe commencer à leur donner le ſein. On eſt expoſé dans ce cas à ſouffrir pendant les premiers jours. Il faut donc profiter des premiers momens puiſqu'ils ſont ſi précieux : il eſt reconnu qu'il y a du lait dans le ſein d'une femme auſſitôt qu'elle eſt accouchée ; il eſt eſſentiel qu'il ſoit évacué à meſure qu'il monte, afin qu'il ne s'en faſſe point d'amas.

Les femmes qui ont beaucoup de lait ont le sein déjà gonflé & tendu douze ou quatorze heures après leur accouchement. Les bouts sortent alors plus difficilement, & l'enfant a de la peine à les prendre. * Si cette difficulté fait attendre plus tard, le succès n'est plus sûr : si l'on attend au deuxième ou troisième jour, l'enfant ne peut souvent plus prendre le bout ; s'il le prend, ce n'est qu'avec peine, & la mère souffre beaucoup, parce que la peau est très-tendue par la plénitude du sein, & qu'elle est même irritée & enflammée par la fièvre de lait qu'on a eue, & qu'on n'auroit point ou presque point eue.

* Lorsque le sein est plein, le bout ne peut pas entrer assez avant dans la bouche de l'enfant ; il le serre avec ses gencives, & voilà ce qui l'écorche.

ſi l'on avoit donné à téter dans les premières heures après l'accouchement. Si l'on n'a pas ſoin de faire détendre promptement le ſein par des cataplaſmes lorſqu'il eſt trop plein, le lait s'y arrête, y prend un caractère de corruption & finit par cauſer des accidens. * Voilà les cauſes

* Lorſqu'on a trop laiſſé emplir le ſein, il faut mettre deſſus un cataplaſme de lait & de mie de pain en attendant qu'on ait de petits chiens pour le vuider, ce qui eſt le ſeul moyen ſûr & prompt lorſque l'enfant ne peut pas téter facilement. Quand l'enfant ouvre la bouche toute grande après avoir eſſayé de téter, & qu'il retire ſa tête en criant, il n'en faut pas conclure, comme l'on fait ordinairement, qu'il n'a pas faim, mais que le ſein eſt trop plein, & que l'enfant ne peut plus prendre le bout, parce que la peau eſt tendue; il faut alors tirer promptement beaucoup de lait pour vuider le ſein:

qui ont empêché plusieurs femmes de réussir à nourrir. Tout dépend de commencer assez tôt, & de donner souvent à téter dans les premiers jours.

On dit communément que toutes les femmes souffrent des bouts à leur première nourriture, parce qu'il faut que les *cordes* se cassent. Cela n'est point vrai. Ces prétendues cordes ne sont autre chose que de petits vaisseaux qui se rompent lorsqu'il y a irritation par l'amas & le séjour du lait dans le sein. On sent alors un tiraillement pendant que l'enfant téte. Voilà ce que les Nourrices appellent les cordes. Lorsqu'on commence assez-tôt, & que l'on donne assez souvent à téter pour ne pas laisser séjour-

---

ces difficultés n'ont jamais lieu dans les premières heures après l'accouchement.

ner le lait & tendre la peau, l'on ne ſent point ces tiraillemens & les bouts ne s'applatiſſent pas, même à la première nourriture. Il y a beaucoup de Villages où toutes les Payſannes ſouffrent pendant les premières ſemaines toutes les fois que l'enfant téte, parce qu'elles ſont dans l'uſage d'attendre, pour commencer, ce qu'elles appellent *la montée* du lait; c'eſt-à-dire deux jours. Si perſonne ne leur démontre la cauſe de leurs ſouffrances, il ſe paſſera peut-être encore un ſiècle avant qu'aucune d'elles s'aviſe de faire autrement que ſa voiſine. Voilà le ſort des gens qui ne ſont pas ſur la voie d'obſerver; ils ne connoiſſent qu'une routine bonne ou mauvaiſe. On voit par-là qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter aux femmes de la campagne ſur la ma-

nière la plus aisée de commencer à nourrir. *

Le liquide qui sort du sein le premier jour après l'accouchement, n'est que de la sérosité propre à purger le nouveau né, comme je l'ai déjà dit. Il prend ensuite de la consistance & devient nourrissant. Comme il n'y a point d'amas de lait dans le sein dans

---

* Les Enfans seroient incommodés du lait d'une Nourrice, s'ils le prenoient avant que leur méconium fût bien évacué. Le lait de la Nourrice n'étant plus séreux, n'est plus purgatif ; il est nourrissant, & par-conséquent, entrant dans un estomac trop foible pour lui & rempli encore de ses impuretés, il n'y peut causer que des indigestions. Il est essentiel de distinguer ces deux cas. L'enfant que l'on donne à une Nourrice doit être vingt-quatre heures sans téter ; & celui que la mère nourrit doit téter dans les premières heures de sa naissance.

les premières heures de l'accouchement, on ne s'apperçoit pas que l'on en a ; cependant l'enfant tire & il avale : mais comme il remonte plus de lait que l'enfant n'en tire, * on

* Lorſqu'une femme s'apperçoit, dans les premiers jours de ſon accouchement, qu'elle a plus de lait que ſon enfant n'en prend, il ſeroit très-prudent de ſa part d'en faire tirer pour éviter toute tenſion dans le ſein. Une petite bouteille d'Apoticaire, dont on chauffe le cul, & dont on met le goulot ſur le mammelon, eſt fort bonne pour prévenir l'amas du lait, ſi l'on s'appercevoit que l'enfant ne prît pas tout ; mais ce moyen ſeroit inſuffiſant ſi l'on avoit trop laiſſé emplir le ſein. On ſe trompe preſque toujours ſur la quantité de lait qu'il y a dans le ſein ; il peut y en avoir de quoi donner à téter pendant une heure de ſuite ſans que la peau ſoit tendue, & que le ſein paroiſſe plein. Ainſi il eſt toujours plus prudent & plus aiſé de prévenir l'amas du lait que d'attendre qu'il gêne.

s'apperçoit davantage de ſon exiſtence dans le ſein le ſecond jour; le troiſième ou le quatrième, il y a ſurabondance, le ſein picotte lorſque le lait monte ; on en ſent le mouvement parce qu'il tend la peau, & beaucoup de femmes concluent que ce n'eſt que du jour que le lait gonfle le ſein, qu'il monte ; ſans penſer qu'il y a du lait des jours qui ont précédé le troiſième & le quatrième depuis l'accouchement. On croit que le lait monte plus ſouvent & plus abondamment, parce que celui des jours précédens, n'étant point, ou pas aſſez évacué, celui qui ſurvient gêne plus que celui du premier jour, qui, ayant aſſez de place dans le ſein, ne tendoit pas la peau & ne ſe faiſoit pas ſentir.

C'eſt de-là qu'on a tiré la conſéquence que le lait ne monte que le

troiſième jour. Cette erreur n'eſt point étonnante, puiſqu'il faut être femme, avoir nourri, & être ſur la voie d'obſerver pour bien connoître la marche du lait. D'après l'opinion où l'on étoit qu'il n'y a du lait dans le ſein d'une femme que le deuxième ou troiſième jour après ſon accouchement, on regardoit cette époque comme le moment propre à commencer à donner à téter, & voilà le mal.

Le lait, qui ſéjourne dans le ſein, y acquiert une qualité putride, nuiſible à la mère & à l'enfant : au lieu d'être clair comme le premier jour, il eſt épais & jaune comme du pus. C'eſt de-là vraiſemblablement que quelques perſonnes ont conclu que le premier lait eſt mauvais pour les nouveaux nés. Il faut entendre par premier lait celui du jour de l'accouchement, & non pas le premier qui

fort du ſein quelques jours après.

On doit appercevoir, par tout ce qui vient d'être dit, les motifs qui me font inſiſter ſur la néceſſité de commencer à donner à téter le jour même de l'accouchement, & de donner ſouvent pendant le premier mois. * On doit auſſi ſentir le danger

---

* Il eſt important de ſçavoir qu'il ne ſuffit pas qu'un enfant ait le bout du ſein dans la bouche pour qu'il tire du lait, il faut encore qu'une portion du ſein y ſoit. S'il ne tient que le bout, il le preſſe ſans rien tirer, l'irrite & le tourmente. Il eſt donc eſſentiel, quand on préſente un enfant au ſein, 1°. qu'il n'ait aucun vêtement qui gêne les mouvemens de ſon corps; qu'il n'y ait rien autour de la mère qui empêche l'enfant d'être collé à elle & de la ſentir: 2°. qu'il ſoit tellement à ſon aiſe que le bout ſoit dans le fond de ſa bouche, & que ſes gencives puiſſent agir ſur le ſein même, ce qui ne peut ſe faire que quand il eſt flexi-

qu'il y a d'adopter des ſyſtêmes qui tendroient à régler les enfans, dès leur naiſſance, pour les heures de téter. Ce ſeroit les faire pâtir. En prenant peu de lait à chaque fois, mais en en prenant ſouvent, leur eſtomac eſt moins fatigué que lorſqu'ils en prennent rarement & trop à la fois. Quand ils ont quelques mois, ils s'accoutument tout naturellement à téter moins ſouvent : il n'eſt pas ſi incommode qu'on ſe l'imagine de donner à téter la nuit. Tout eſt d'habitude; on ſe rendort très-facilement après avoir donné à téter, & l'on dort d'un meilleur ſommeil. * Per-

---

ble & élaſtique : 3°. il faut que la mère cherche elle-même l'attitude la plus favorable pour que ſon ſein tombe, pour ainſi dire, tout ſeul dans la bouche de l'enfant.

* Lorſque l'on n'a perſonne pour veiller

ſonne ne dort mieux que les Nourrices. Lorſqu'on dit aux femmes que de donner à téter la nuit les échauffe, on les trompe : je ſoutiens au contraire que le lait, qui a paſſé la nuit dans leur ſein, eſt capable de les agiter, de les échauffer, & qu'il eſt d'une mauvaiſe qualité pour les enfans. Point de ſyſtême ; ſuivons l'indication de la nature, & tout ira bien.

On doit s'attendre aux plus gran-

ſur l'enfant la nuit, le moyen le plus ſûr de l'empêcher de crier & de pouvoir bien dormir ſoi-même, c'eſt de le garder au ſein en ſe mettant dans une attitude commode pour ſoi & ſûre pour l'enfant. On s'habitue aiſément à ſe rendormir pendant qu'il téte, au lieu que, lorſque l'on veut le recoucher, quoiqu'il ait aſſez tété, il crie parce qu'il veut ſentir la chaleur de la mère pendant les premiers mois.

des oppoſitions de la part des Gardes, & peut-être de la part d'autres perſonnes, pour commencer à donner à téter dès les premières heures après l'accouchement. Cependant il faut choiſir, ou de donner promptement après l'accouchement, ou de s'expoſer à ſouffrir des bouts. Pour ne pas ſe fatiguer lorſque l'on donne à téter, il faut ſe coucher de ſon long, avoir les reins & la tête un peu élevés & ſoutenus, ſe tourner ſur le côté, paſſer un bras ſous le cou de l'enfant auquel on donne à téter dans cette attitude ſans ſe fatiguer du tout. Si le bout du ſein n'eſt pas bien ſorti, il faut le tirer en mettant la noix d'une pipe deſſus & le tuyau dans ſa bouche, & en aſpirant légérement. On fait cette petite opération dans le moment même où l'on veut donner à téter; & ce moment doit

être celui où l'enfant eſt bien éveillé. * En mouillant le bout avec un peu de lait tiéde, ou même avec de la ſalive, après l'avoir tiré avec la pipe, on préſente l'enfant qui cherche pendant quelques inſtans, que l'on aide un peu, qui ſaiſit enfin le bout & le ſein, & qui téte.

Lorqu'on a trouvé une attitude commode, il eſt bon de garder un peu de tems l'enfant auprès de ſoi, & ſur ſon ſein, afin qu'il ſe mette bien en train de téter. Les nouveaux nés tirent peu de lait à la fois, & s'endorment ſur le ſein preſque auſſitôt qu'ils ont pris le bout. * La cha-

---

* Il faut regarder dans ce moment ſi l'enfant n'a point le filet.

* Les premières heures ſont le tems le plus favorable pour former le bout, parce que le ſein n'étant pas encore plein, l'en-

leur de la mère eſt la meilleure que l'on puiſſe leur procurer; la quantité de vêtemens & la chaleur du feu leur nuiſent ſans les bien réchauffer.

Une femme qui ſeroit livrée à elle-même, aux ſentimens naturels qu'elle éprouve, après être accouchée, auroit ſon enfant auprès d'elle,

---

fant le diſpoſe alors facilement. Il faut préſenter le ſein à l'enfant avec perſévérance pendant les ſix premières heures en lui donnant toutes les facilités poſſibles. On ne riſque point alors de s'engorger le ſein; mais ſi, par quelque cas particulier, il ſe paſſe quinze heures avant que l'enfant ait tété, & qu'au lieu de prendre le bout, il crie lorſqu'il l'a dans la bouche, c'eſt ſigne qu'il eſt trop tard. Il ne faut pas s'obſtiner à cette époque; cela ſeroit inutile & dangereux; il faut mettre ſur le champ des cataplaſmes juſqu'à ce que l'on ait trouvé de petits chiens pour vuider le ſein promptement.

& tout machinalement lui donneroit à téter dès le premier moment qu'il chercheroit, auſſi ſouvent qu'il en demanderoit, & ne ſentiroit aucunes douleurs. Ce ſont les conſeils que l'on écoute, les ſyſtêmes que l'on adopte, les différens avis & les précautions que l'on prend, qui les occaſionnent. Je promets un ſuccès complet à toutes les femmes qui voudront commencer à donner à téter dès le premier moment où l'enfant cherche à ſe ſatisfaire. Pour cet effet, il faut qu'il ſoit mis ſur le lit de la mère auſſi tôt qu'il eſt accommodé, afin qu'elle puiſſe épier elle-même le moment. S'il diſparoît de devant ſes yeux, je ne réponds plus de rien : j'ai de fortes raiſons pour parler ainſi.

Il y a trois degrés dans l'entrepriſe de nourrir. On réuſſit, ſans aucun

inconvénient, ſans ſouffrir, quand on s'y prend bien, c'eſt-à-dire, quand on ſaiſit le premier moment où l'enfant cherche à téter ; on réuſſit encore, mais en riſquant de ſouffrir, en ne commençant que douze heures après l'accouchement. Cette douleur du bout n'eſt point dangereuſe, & ſe paſſe dans peu de jours, lorſque le ſein n'eſt point engorgé ; & il ne l'eſt que quand on attend trop pour commencer, quand on ne donne pas aſſez ſouvent à téter, ou lorſqu'on commet quelque imprudence. *

* Si cet engorgement n'eſt pas diſſipé promptement, il vient des abſcès au ſein. Il faut, dès que l'on s'apperçoit que le lait ne ſort pas facilement, mettre ſur le ſein un cataplaſme de lait & de mie de pain, & le laiſſer juſqu'à ce que le lait coule. Ce moyen eſt immanquable pourvu qu'il ne ſoit pas employé trop tard. On donne enſuite à téter

On risque enfin de ne point réussir à nourrir si l'on ne commence que le troisième jour ; & si l'on réussit, ce n'est que parce qu'on a un courage opiniâtre à souffrir les douleurs vives & longues que l'on éprouve alors nécessairement. Un lait qui a séjourné

à l'enfant dès que le sein est détendu. Il faut avoir les mêmes soins pour les deux côtés, & donner à téter autant de l'un que de l'autre, sans quoi l'on risqueroit de n'avoir qu'un côté qui fournît du lait, ce qui seroit incommode, sans cependant être dangereux. Tant que le lait sort facilement, quoique le sein soit plein & le bout douloureux, le cataplasme n'est pas nécessaire, & l'on n'a point d'accident à craindre.

Ce qui indique le plus sûrement que le cataplasme est nécessaire, ce sont les parties dures qu'on sentiroit dans le sein. Lorsque le lait est engorgé, il y a toujours de ces parties dures qu'on distingue aisément des parties molles.

trois jours dans le sein, qui a essuyé l'effet d'une fièvre, qui a pris par conséquent un caractère de corruption, doit irriter & enflammer les parties où il s'arrête; & ces parties doivent nécessairement être douloureuses. La douleur fait qu'on ne donne à téter que rarement; le lait s'accumule de plus en plus, est d'une mauvaise qualité pour l'enfant, & l'on est obligé de renoncer à son entreprise. *

* Ce lait de deux ou trois jours, & celui d'une Nourrice, sont peut-être la cause principale des gourmes que l'on voit jeter à presque tous les enfans, & le germe de différentes maladies, qu'on est assez dans l'opinion de leur croire naturelles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on est bien peu en état de dire ce que les enfans seroient s'ils étoient gouvernés comme ils devroient l'être; puisque très-peu sont nourris par leurs mères dans les Villes, & que la plupart

Je le répéte ; je ne dis que les choſes dont je ſuis ſûre. Si l'on veut

---

de ceux qui le ſont ailleurs par leurs propres mères, ont tété du lait qui a ſéjourné dans le ſein & qui par conſéquent a pris un caractère de corruption. Ces enfans, bien loin d'avoir reçu le lait ſéreux qui les auroit purgés, & qui auroit diſpoſé leur eſtomac à digérer celui qui vient après avec une qualité nutritive, en ont reçu un qui dérange peut-être plus qu'on ne penſe tout le jeu de leurs foibles organes. On dit tous les jours que les petits des animaux ſont bien plus heureux que ceux des hommes ; que ceux-ci ſont ſujets à une multitude d'infirmités, dont les premiers ne paroiſſent pas attaqués. Cette obſervation eſt vraie ; mais elle étonneroit moins ſi l'on faiſoit attention que les animaux ſuivent par inſtinct la marche de la nature, & que nous nous en écartons à force de vouloir raiſonner. Les petits des animaux reſtent auprès de leurs mères ; & celles ci les laiſſent faire dès le premier moment qu'ils cherchent à téter,

ſe gouverner exactement d'après mon plan, on ſera certain du ſuccès. On comprend aiſément que je ne ſuis pas garante des événemens extraordinaires, comme de la grande foibleſſe d'un enfant, ou des incommodités particulières à la mère. Ces cas exceptés, & qui ſont rares, il faut choiſir ou de n'adopter que mon plan ou celui de la perſonne en laquelle on a le plus de confiance. Ce n'eſt pas ici le lieu de dire que deux avis valent mieux qu'un. Si pluſieurs perſonnes ſe mêlent de diriger, tous les avis ſeront différens, & ne feront qu'inquiéter la mère. Il faut un plan ſuivi; & lorſqu'on en a adopté un avec connoiſſance de cauſe, on ne doit plus écouter aucun propos.

Malgré tous les ſoins que je prends pour prouver que les difficultés que l'on a éprouvées juſqu'à préſent ne

viennent que de l'amas du lait ; & pour faire comprendre les moyens faciles d'éviter cette cauſe unique des embarras où l'on ſe trouve ſouvent ; je n'oſe encore me flatter de perſuader ces vérités, vu les propos que tiennent tous les gens qui entourent les femmes ſur une pratique qui leur paroît ſi nouvelle, & cependant contre laquelle ils ne peuvent trouver aucun inconvénient réel. La marche que je propoſe eſt celle de la nature. Les habitans des Campagnes ne peuvent plus nous ſervir de modèles à cet égard. Les Sages-Femmes ont établi des ſyſtêmes qui leur cauſent des accidens. Ce n'eſt donc que dans les animaux que nous pouvons étudier la nature ; encore faut-il que les hommes ne ſe ſoient pas mêlés de leurs affaires ; car une chienne, une chatte, ou une vache à laquelle on a ôté

ôté quelques-uns de ſes petits, doit ſouffrir en donnant à téter à ceux qui lui reſtent, ayant alors plus de lait qu'il n'en eſt tiré; au lieu que les animaux qui ſont livrés à eux-mêmes, donnent à téter à leurs petits auſſi-tôt qu'ils ſont nés; & ils n'éprouvent aucun accident quand on n'a rien fait qui puiſſe leur nuire.

On croit ſe procurer des facilités en employant pluſieurs perſonnes autour de ſoi : une ſeule eſt plus que ſuffiſante pour la mère & pour l'enfant. Tout le reſte nuit; encore faut-il que cette perſonne ſoit plus docile que ſçavante, puiſqu'il faut que ce ſoit la mère qui gouverne, au lieu de ſe laiſſer gouverner. Les viſites ſont auſſi très-nuiſibles pendant les premiers jours après l'accouchement. Tout ce qui interrompt les opérations de la mère & de l'enfant, tout ce qui

contrarie, tout ce qui cauſe du mouvement & de l'agitation, eſt à éviter. Les grands parens, que l'on croit ne pas pouvoir ſe diſpenſer de recevoir, font ſouvent beaucoup de mal par un zèle inconſidéré. Il ſeroit à ſouhaiter que les couches d'une femme fuſſent ignorées pendant huit jours. Ces précautions ſont plus néceſſaires qu'on ne penſe. J'ai vu pluſieurs femmes inquiétées, déſolées & découragées par les différens propos des allans & venans. J'ai vu des cas où une Sentinelle à la porte de la chambre de l'Accouchée auroit été beaucoup plus utile qu'une Garde auprès de ſon lit.

Le jour du Baptême cauſe ordinairement de l'émotion à l'Accouchée. Elle ſe croit obligée de recevoir le Parrain, la Marraine, qui font du mouvement, parlent, font parler,

cauſent des ſoins qui agitent, qui échauffent, & dont le danger eſt augmenté par l'habitude où l'on eſt de fermer les rideaux autour du lit. Cette derniere pratique concentre les mauvaiſes odeurs & échauffe la tête. Les couchers trop chauds enflamment les reins, conſtipent, & provoquent les pertes. On devroit avoir ſoin de mettre le lit de plumes par deſſous tous les matelas. Il faut s'arranger de manière à être toujours au même degré de chaleur ſans ſuer, parce que le moindre ſouffle de vent arrêteroit la tranſpiration, & pourroit cauſer de l'engorgement dans le ſein. Les ſueurs en pareil cas font évaporer les parties les plus déliées du ſang, & lui font prendre une diſpoſition inflammatoire.

La chambre d'une femme en couche eſt toujours aſſez chaude pour

qu'il ne ſoit pas néceſſaire de garnir l'Accouchée plus que dans un autre tems. On évite par-là de lui faire éprouver le paſſage ſubit du chaud au froid. Il ne faut pas qu'une femme en couche s'expoſe à ſe bleſſer, en voulant marcher trop tôt. Mais elle peut, ſans danger, lorſqu'elle a bien donné à téter dès le premier jour, ſe tenir ſur une chaiſe longue dès le cinquiéme de ſes couches, ſi elle n'a point le ſein gonflé, & même plutôt en été. Elle peut changer de linge dans le même tems, & faire renouveller l'air de ſa chambre. Tout cela étant fait avec précaution, contribue beaucoup à donner promptement des forces & de l'appétit. *

* Les femmes qui auront commencé donner à téter le premier jour, & qui auron donné ſouvent, ne ſe ſentiront pas le ſei

La quantité des alimens doit être réglée sur le besoin que l'on a de manger. Quoique l'on nourrisse, il ne faut pas prendre des alimens dans la vue uniquement de ne pas se laisser épuiser. Ce que l'on mange sans appétit fatigue l'estomac au lieu de nourrir. Il est prudent de ne point faire usage de viande pendant les sept ou huit premiers jours, & de ne boire que de l'eau rougie, qui ne soit ni chauffée ni rafraîchie. Après le cin-

---

gonflé par le lait le troisième ou quatrième jour, comme il arrive ordinairement. Une Garde ignorante, ou mal intentionnée, pourroit bien tirer de là sa conséquence que l'on n'a pas assez de lait; mais on doit comprendre que le lait ne doit jamais gonfler le sein, quoique l'on en ait beaucoup, lorsque l'enfant le tire à mesure qu'il monte.

Ce que je dis de la mauvaise conclusion des Gardes, est arrivé bien des fois.

quième jour, il faut prendre quelques remèdes d'eau tiéde.

Les perſonnes qui ont été élevées délicatement doivent éviter pendant les premiers mois, après leurs couches, de s'aſſeoir ſur l'herbe ou ſur des endroits humides, & de toucher des choſes aſſez froides pour ſaiſir. Ces imprudences pourroient engorger le ſein aſſez pour empêcher l'enfant de téter. Lorſque cet accident arrive, il ne faut lui donner que le côté qu'il prend & d'où il tire du lait le plus facilement, & ne pas le tourmenter pour lui faire prendre l'autre, mais travailler promptement à le dégorger. Il eſt prudent, en pareil cas, de ſe tenir au lit. Un cataplaſme de lait & de mie de pain eſt encore, dans cette circonſtance, le plus ſûr remède, pourvu que l'on ait ſoin de l'ôter dès que le lait coule & de don-

ner à téter tout de suite, afin de ne pas laisser le tems au lait de prendre d'autres voies.* Il ne vient jamais de

* Si l'on se conduisoit bien en nourrissant, on n'auroit jamais besoin d'avoir recours aux cataplasmes que j'indique ici. Mais, puisqu'il ne se trouve que trop de personnes qui s'écartent plus ou moins de la marche naturelle à laquelle je voudrois les ramener, il est nécessaire de leur dire tout ce que je crois pouvoir leur être utile, & les faire réussir malgré même les imprudences qu'elles auront commises. Quand les bouts sont irrités, enflammés & douloureux; quand le sein est trop tendu, & que le lait n'en coule pas facilement, il faut suspendre son entreprise, faire usage de cataplasmes, & ne point faire de traitement particulier pour guérir les bouts. Le repos & le cataplasme suffisent pour tout remettre dans l'état où il doit être. Il est essentiel de ne point cesser l'usage des cataplasmes, & de ne point recommencer à donner à téter que lorsque le sein est bien flexible, qu'il est en un

mal au ſein que par des engorgemens négligés. En y remédiant promptement, ils n'ont aucune ſuite fâcheuſe.

S'il eſt vrai qu'il y ait des femmes qui n'aient point de lait, ce cas eſt

---

mot dans le même état où il étoit au moment de l'accouchement. Il faut que tout le lait, qui s'étoit amaſſé dans le ſein, en ſorte, & que l'enfant en faſſe revenir un nouveau en tétant. Qu'on ne s'inquiéte point de l'évacuation de tout le lait qui étoit dans le ſein ; il n'eſt point de femme qui, après avoir fait tout ce que l'art ſuggère pendant ſix ſemaines pour faire paſſer ſon lait, ne ſoit encore en état de nourrir, ſi elle le vouloit. Ce que j'avance ici eſt un fait dont je me ſuis aſſurée ſur pluſieurs femmes qui ont été bien étonnées de ſe trouver capables d'être Nourrices lorſqu'elles croyoient n'avoir plus de lait du tout. Ceci prouve qu'il faut nourrir ou ſe réſigner à éprouver tôt ou tard les ravages du lait.

plus rare qu'on ne penſe. J'en connois une à qui l'on a perſuadé qu'elle n'en avoit point, & que l'on a trompée. Elle s'en eſt bien apperçue après avoir ceſſé, le quatrième jour de ſes couches, de donner à téter à ſon enfant, par les ravages qu'a faits ſur elle ſon lait, qu'on n'avoit pas pris la précaution de détourner. Le peu de lait qu'on prétend avoir n'eſt pas une raiſon qui doive diſpenſer de nourrir. Lorſqu'on eſt bien ſûr que le lait de la mère ne ſuffit pas à l'enfant, on peut y ſuppléer par des nourritures faites avec ſoin. La qualité du lait eſt préférable à la quantité, & celui de la mère eſt toujours le meilleur. Ses ſoins d'ailleurs, que rien ne peut ſuppléer, ſont auſſi néceſſaires à ſon enfant que ſon lait. De plus la quantité de lait dépend en partie de la maniere de ſe gouverner. Avant que

de ſe déterminer à donner d'autres alimens à un nouveau né, il faut employer tous les moyens qui peuvent augmenter le volume du lait. Ces moyens ſont, tant pour ſa qualité que pour ſa quantité, de manger des lentilles, * des farineux, de la laitue cuite, des légumes cuits, des fruits bien mûrs & qui n'aient preſque point d'acides; de boire de la bierre; de ne point prendre d'alimens épicés & ſalés; de ne point boire de liqueurs, & de ſe priver de tout ce qui eſt échauffant; de ſe rafraîchir ſi l'on eſt échauffé; de ſe coucher de bonne heure; de ſe lever du matin; de ne point ſe tenir au

* Il ne faut point prendre de nourriture qui donne du lait dans les premières ſemaines. On en a toujours aſſez alors, & le trop cauſe des difficultés.

lit au-delà du beſoin de dormir ; d'éviter les appartemens trop chauds ; de faire un exercice modéré, & de ſe tenir au grand air le plus ſouvent qu'on peut.

Le tems où l'on nourrit n'eſt pas le ſeul où cette manière de vivre ſoit utile à la ſanté. Les femmes nées délicates s'en trouveroient bien en tout tems. J'en connois auxquelles ce régime, ſans aucun autre remède, a rendu de la force & de la ſanté.

La gaîté eſt néceſſaire aux Nourrices. On peut s'amuſer en menant une vie réglée. Je promets aux mères, qui nourriront, des plaiſirs dans le ſein de leur famille, dont on ne peut avoir d'idée que quand on les a goûtés, & qui ſont d'autant plus délicieux qu'ils ne ſont point ſujets aux inconvéniens multipliés qui troublent ceux de la ſociété. En nourriſſant,

on peut dîner en ville, aller aux promenades, recevoir ſes amis. Ces plaiſirs ſuffiſent pour toute femme honnête & raiſonnable.

Les perſonnes qui ne veulent pas ſe priver, pour quelques mois, des grands plaiſirs bruyans de la ſociété & ſur-tout de ceux qui font veiller, ne doivent point nourrir. Leurs enfans ne doivent point être victimes de l'envie qu'elles ont de conſerver leur ſanté en faiſant prendre à leur lait ſon cours naturel. Il vaut mieux que ces enfans ſoient en nourrice que de pâtir auprès de leurs mères.

La manière de vivre que j'ai indiquée, pour le tems où l'on nourrit, eſt auſſi très-avantageuſe pendant celui de la groſſeſſe, & je crois qu'elle peut ſouvent diſpenſer de ſe faire ſaigner. La ſaignée nuit toujours quand elle n'eſt pas néceſſaire. Il ne faut pas

s'y soumettre par routine ni par usage. Quand on dort bien, que l'on a de l'appétit, qu'on ne sent point de forts & fréquens étouffemens, & qu'on marche facilement, je crois qu'on ne doit point se faire saigner. Les nourritures acides & crues, dont les femmes feroient usage, pendant leur grossesse, nuiroient à leurs enfans dans leur sein, & donneroient à leur lait une qualité propre à donner des tranchées aux nouveaux nés.

Il n'est point vrai que le sein se déforme en donnant à téter. Beaucoup de femmes, qui ont nourri, sçavent bien le contraire; mais quand cela seroit, je conseillerois à la femme, que cette crainte arrêteroit, de ne pas faire d'enfans, de peur de se gâter la taille. Ce qui fane le sein, & qu'il est prudent d'éviter, c'est de mettre des topiques dessus en sé-

vrant pour détourner le lait. Plus on nourrit long-tems, plus on a de facilité à sévrer. On doit choisir la saison de l'été. Le lait s'évacue plus aisément alors. Il faut s'y préparer un mois d'avance en donnant moins souvent à téter, jusqu'à ce qu'on ait réduit l'enfant à deux fois par jour. Lorsque l'on cesse tout-à-fait, au lieu de se mettre au lit, comme lorsque l'on vient d'accoucher, il faut se garnir le sein; faire beaucoup d'exercice; prendre garde de se refroidir; éviter l'humidité; manger un peu moins, boire de l'eau de chiendent; prendre quelques remèdes, & se purger quelques jours après. Il faut bien se garder de mettre sur les bouts, pour dégoûter l'enfant, des choses qui attirent le lait. La moutarde, par exemple, engorgeroit le sein.

J'ai dit, dans l'Avertissement, que

je ne ſuppoſois pas, lorſque je donnai la premiere édition de mon ouvrage, qu'il y eût des ames aſſez inhumaines pour abuſer de la crédulité des mères ſans expérience qui veulent nourrir. C'eſt ici le lieu de donner l'hiſtoire d'une femme qui a été la victime de la mauvaiſe foi & de l'inhumanité de ceux qui la gouvernoient.

Cette femme avoit la plus grande envie de nourrir ſon premier enfant, & me fit part de ſon deſſein pendant ſa groſſeſſe, en me priant de l'aller voir auſſi-tôt qu'elle ſeroit accouchée. Je me rendis chez elle cinq heures après ſon accouchement. Je lui conſeillai de donner à téter à ſon enfant, déjà endormi, dès qu'il s'éveilleroit. Mais la Garde s'oppoſa fortement à mon conſeil, en diſant qu'elle avoit nourri pluſieurs enfans, qu'elle étoit

bien au fait, & que ce que je proposois n'étoit pas dans l'ordre des choses. La mère de l'Accouchée, qui, par un excès de tendresse mal entendue pour sa fille, s'opposoit à ce qu'elle nourrît, se mit du parti de la Garde. Le mari aimoit passionnément sa femme, & on l'avoit alarmé sur le danger de son entreprise; il n'appuya pas mon avis: ensorte que l'Accouchée & moi nous fûmes obligées de céder & d'attendre pour mettre fin à tous les propos fatiguans de la Garde & des autres.

Le lendemain, la mère obtint enfin la permission de donner à téter. L'enfant eut plus de peine à prendre le bout du sein qu'il n'en auroit eu le premier jour. La mère souffrit des bouts; mais elle étoit au comble de sa joie d'avoir donné à téter, & comptoit les douleurs pour rien. La

Garde, voyant que la mère étoit courageuſe, & que l'enfant tétoit bien, affectoit un air zélé pour le ſuccès de l'entrepriſe, mais elle faiſoit prendre du lait de vache à l'enfant, afin que, lorſqu'on voudroit le faire téter, il n'eût pas faim ; ce qui arriva. Elle ne manqua pas de tirer avantage de ce que l'enfant tétoit moins. Elle inſinuoit à l'Accouchée qu'elle n'avoit point de lait, & l'inquiétoit au point que je la trouvois les larmes aux yeux chaque fois que j'allois la voir. Je la raſſurois, lui donnois ſon enfant lorſqu'il venoit de dormir, & qu'on n'avoit pas eu le tems de lui faire prendre du lait étranger : il tétoit bien, & la Garde me mangeoit des yeux. Je dis à l'Accouchée, tout va bien ; mais ſi votre enfant diſparoît de deſſous vos yeux, je ne vous réponds de rien. Elle avoit bien envie

de ſuivre mon conſeil ; mais elle n'oſa pas déplaire à ſa Garde, à ſa mere, alarmer ſon mari & toutes ſes amies qui abondoient chez elle & la tourmentoient par tendreſſe. Ne pouvant lutter ſeule contre tant de perſonnes, qui détruiſoient l'effet de mes conſeils, elle cédoit & ſe déſoloit. Sa Sage-Femme lui dit un jour qu'elle ne pouvoit pas nourrir parce que ſon ſein n'étoit pas de la forme qui convenoit pour cela ; quoique cependant l'enfant eût déjà bien tété. * A ce

* Ce propos de la Sage-Femme, tout abſurde qu'il eſt, fit une forte impreſſion ſur l'accouchée, & ſur ceux qui l'entouroient. Eſt-il poſſible qu'on imagine que le ſein d'une femme doive avoir telle ou telle forme pour qu'il y ait du lait dedans ? J'aimerois autant qu'on dît à quelqu'un qu'il ne peut pas manger, parce que ſa bouche n'eſt pas de la forme convenable pour cela.

propos, cette mère si sensible, dit qu'elle aimeroit autant qu'on lui dît qu'elle est deshonorée, tant elle desiroit passionnément de remplir le devoir, le plus sacré peut-être, que la nature ait imposé à notre espèce.

Tout ce qui environnoit cette femme étoit séduit par la Garde, & lui tenoit des propos inquiétans. J'étois seule pour elle. Tout alloit bien pendant que j'étois auprès d'elle. Je fus temoin, le quatrième jour de ses couches, que l'enfant téta beaucoup. Je le lui avois donné au moment de son réveil; il s'étoit rendormi sur le sein de la mère, preuve qu'il avoit trouvé de quoi se rassasier. Je quittai mon amie, en lui disant qu'elle n'avoit qu'à continuer à donner à téter à son enfant chaque fois qu'il s'éveilleroit, & que son succès étoit décidé. Je la laissai enchantée, & je sortis

très-satisfaite. Mais, dès que je fus partie, la Garde qui avoit juré sa perte, eut grand soin de détruire tout mon ouvrage, de dire que l'enfant périroit si on ne lui donnoit pas une Nourrice, que la mère n'avoit pas assez de lait. Toute la maison se joignit à elle pour accabler la pauvre Accouchée, qui étoit comme une victime dans son lit. On lui arracha son enfant. J'envoyai sçavoir de ses nouvelles le cinquième jour de ses couches, ne pouvant point aller la voir moi-même, & j'appris que l'on avoit arrêté une Nourrice. Je n'ai de ma vie été si étonnée que je le fus à cette nouvelle. Je me peignis d'abord la cruelle douleur que devoit éprouver la mère que j'aimois, & la perfide & inhumaine conduite de la Garde dont j'avois, dans les premiers momens, été la dupe moi-mê-

me. Ces idées m'affectèrent si fort que j'en fus incommodée quelques jours après.

Mon premier mouvement fut d'aller trouver mon amie pour lui faire voir qu'on la trompoit. Mais, comme je ne pouvois pas rester avec elle tout le tems qu'il auroit été nécessaire, on auroit encore détruit, pendant mon absence, tout ce que j'aurois pu faire. Lui ouvrir les yeux alors sur son malheur sans pouvoir y remédier, n'auroit fait que la jeter dans le désespoir. Je ne me sentois pas la force de soutenir sa douleur sans verser devant elle des larmes infructueuses. Je pris donc le parti de l'abandonner pour quelques jours par ménagement pour elle.

Comme on avoit prétendu qu'elle n'avoit point de lait, il ne falloit pas

avoir l'air de ſe rétracter. On ne prit aucune précaution pour le détourner après avoir ôté l'enfant, & le ſein ſe gonfla au point que l'Accouchée en avoit le mouvement des bras gêné; &, quoique elle n'eût pas d'expérience, elle diſoit : *Mais, j'ai pourtant du lait qui me gêne ; par pitié, rendez-moi mon enfant, que je lui donne à téter ; je ſuis ſûre qu'il en trouvera. Ha ! Madame*, dit la Garde, *que voulez-vous faire ? Ceci n'eſt que l'effet de votre révolution & ne durera pas. Si vous voyez encore votre enfant, votre douleur recommencera lorſqu'il faudra le quitter une ſeconde fois ; ce qui deviendra néceſſaire faute de lait, qui ne montera plus dans votre ſein paſſé cette fois-ci. Voulez-vous faire périr votre enfant ? Il a une bonne Nourrice.*

La pauvre mère, ſans expérience, craignant pour ſon enfant, ſe ſoumettoit & fondoit en larmes.

Pendant ce tems, le ſein s'empliſſoit toujours. Le mari, fort inquiet ſur l'état de ſa femme, voulut conſulter quelqu'un ; & pour comble de malheur, il s'adreſſa à l'Accoucheur le plus dangereux en pareil cas. Celui-ci décida que l'Accouchée ne pouvoit pas nourrir, & n'indiqua rien pour détourner le lait ; d'où je ne puis douter qu'il n'eût intention de laiſſer faire au lait tout ſon mauvais effet, afin que d'autres femmes ne fuſſent pas tentées de nourrir. Il lui eût été facile, dès ſa premiere viſite, de faire détendre le ſein ; il n'en fit même rien à la ſeconde, quoiqu'on lui eût fait voir qu'il gênoit juſque deſſous les bras. Auſſi l'Accouchée eut-elle un abſcès

dans chaque mammelle ; ce qui la tint au lit malade & ſouffrante pendant long-tems.

Pour le pauvre enfant, il trouva moins de lait dans le ſein de la Nourrice, qui étoit dans la maiſon, qu'il n'en avoit trouvé dans celui de ſa mère ; il pâtiſſoit : on changea de Nourrice : la ſeconde ne réuſſit pas mieux que la première ; il tomba malade, & mourut trois mois après ſa naiſſance, ce qui mit le comble à la déſolation de la mère & du père, qui fut bien fâché d'avoir écouté les propos des ignorans & des gens de mauvaiſe foi.

On voit par cette relation combien les perſonnes les plus ſpirituelles, car celles dont je parle ont beaucoup d'eſprit, peuvent ſe laiſſer abuſer ſur les choſes ſur leſquelles elles n'ont point d'expérience : & de quoi

quoi ſont capables les gens ſans humanité, qui ont quelque intérêt à tromper. On voit combien ils ont d'art pour cacher leur mauvaiſe intention & pour paroître zélés. J'aurois beaucoup d'autres exemples à rapporter, propres à donner des preuves des mauvais effets de la prévention, des préjugés & de la fauſſeté. Mais je crois que celui-ci ſuffit pour détromper les perſonnes qui auroient fait attention aux propos que les ignorans ou les méchans tiennent ſur les prétendus dangers de la nourriture naturelle. Je connois une Dame qui a éprouvé les mêmes contrariétés, la premiere fois qu'elle a voulu nourrir, que celle dont je viens de parler. Elle ne s'eſt pas découragée, & elle a nourri un ſecond enfant ſans eſſuyer aucun accident, quoiqu'on lui eût dit, lors

de ſes premières couches, qu'elle n'avoit point de lait, & qu'elle ne pourroit jamais nourrir.

ARTICLE SECOND.

De la maniere de gouverner les petits Enfans.

LORSQU'UNE femme a formé le projet de nourrir ſon enfant, elle prévoit qu'elle goûtera des délices capables de la dédommager de toutes les peines que l'on croit qu'elle aura. La contrarier, c'eſt lui cauſer le plus grand chagrin : la priver de ſon enfant, c'eſt lui arracher une partie d'elle-même, & commettre la plus cruelle inhumanité. C'eſt le plaiſir de voir un enfant, qui conſole des douleurs de l'accouchement. Il eſt déſolant pour une mère de ſe voir ſéparée de l'enfant qu'elle a deſiré.

Il eſt étonnant que tant de perſon-

nes blâment la nourriture maternelle, ou donnent des conseils contraires à ce qu'il faut faire pour réussir. C'est une chose si louable, si avantageuse pour la santé des mères & des enfans que l'on devroit engager toutes les femmes à nourrir. Les Médecins en connoissent tous les avantages. La plupart des mères s'imaginent que leurs filles se ruineroient le tempérament si elles nourrissoient. Je connois des Dames qui ont été nourries par leurs mères, & qui désoloient leurs filles parce qu'elles vouloient imiter leurs grand-mères. Elles ne vouloient pas apparemment que leurs filles fussent plus mères qu'elles. On trouve qu'il est fort assujettissant de nourrir. Pour moi, je trouve que cette occupation assujettit beaucoup moins que tous les usages de la société où l'on se gêne continuelle-

ment & fort inutilement. Penſe-t-on donc qu'il vaille mieux paſſer ſon tems à s'examiner dans les cercles, ou à jouer, que de s'occuper à former des hommes ?

Un des plus grands avantages qu'ont les mères en nourriſſant leurs enfans elles-mêmes, c'eſt de pouvoir les gouverner à leur goût, & d'être diſpenſées de s'aſſujettir à la routine ordinaire qui eſt mauvaiſe, & qui fait beaucoup de tort aux enfans. Les deux premières années de la vie forment le tempérament en bien ou en mal. Celui qui a été négligé pendant ſa premiere année ſeulement ne ſera jamais robuſte. Il ne ſuffit pas de faire vivre un enfant ; il faut, pour ſon bonheur, qu'il ait toute la force & la vigueur qu'il eſt ſuſceptible d'avoir. En l'élevant comme on a coutume de faire, on lui en fait perdre

beaucoup, & par là on abâtardit l'eſpèce humaine : la choſe mérite bien qu'on y faſſe attention. Les enfans ſont deſtinés à être des hommes; ſi l'on veut en avoir, on doit s'occuper de leur phyſique dès leur naiſſance.

On s'efforceroit envain de faire entendre aux Nourrices toute autre choſe que ce qu'elles ont coutume de faire. Ce n'eſt pas à elles que je parle, mais aux mères qui ſont curieuſes d'avoir des enfans robuſtes, & qui ne ſont pas eſclaves de l'habitude & des préjugés. * Que celles qui approu-

* Ce n'eſt qu'en multipliant les expériences utiles qu'on vient à bout de faire abandonner les routines dangereuſes. Toutes les femmes qui ſentent la néceſſité de nourrir leurs enfans, & qui ſont diſpoſées à les bien gouverner, doivent donc remplir ce devoir, afin que leur exemple entraîne cel-

vent la routine ordinaire ne liſent pas cet article ; elles ſçauront aiſément comment font les Nourrices. Leurs enfans ſeront beaucoup mieux étant nourris par elles-mêmes ; mais ils ne ſeront pas ſi robuſtes que ceux qu'on élevera comme je vais l'indiquer. Je ſçais par expérience que tous ceux qui ont écrit pour faire ſentir les avantages de cette manière de gouverner les enfans, ne ſe trompent pas. *

Les femmes ſont dans l'opinion que les enfans n'ont pas de chaleur ; & pour qu'ils n'aient pas froid, on

---

les qui ne ſeroient pas encore décidées, ou qui tiendroient à d'anciens préjugés.

* Voyez l'article des Enfans dans l'*Avis au peuple ſur ſa ſanté* de M. Tiſſot, *l'Educa tion* de Locke, Montagne, & pluſieurs autres Ecrivains célèbres.

les étouffe dans des vêtemens, on les fait ſuer, on les prive d'air pendant les premieres ſemaines de leur naiſſance, enſuite toutes les fois qu'il fait du vent ou un peu froid, & pendant tout l'hiver; enſorte qu'ils paſſent les trois quarts de l'année renfermés, étouffés dans leurs hardes & dans leur lit. Dès qu'un enfant, ſoigné de cette maniere, prend l'air, ou qu'on lui ôte la moindre choſe de ce qui le garnit, il s'enrhume, ou il a des coliques. De-là l'on conclud qu'il faut le renfermer & le regarnir, même lorſqu'il fait chaud. En effet on y eſt obligé, lorſqu'on l'a accoutumé à ce genre de vie; on ne s'apperçoit pas que c'eſt la manière dont on l'a gouverné qui l'a rendu frileux. On continue, & l'on empêche par-là le progrès de ſes forces au point qu'il reſte délicat toute ſa vie. J'ai ſou-

vent vu des femmes s'étonner de ce que des enfans peu garnis ne s'enrhumoient jamais, tandis que les leurs s'enrhumoient toujours, disoient-elles, malgré tous leurs soins. Elles faisoient ces remarques sans s'appercevoir que leurs excessives précautions étoient précisément la cause des incommodités dont elles se plaignoient. *

Le froid n'enrhume que parce qu'on a eu chaud auparavant. Tout le monde connoît l'effet des poëles; leur chaleur cause des rhumes lors-

* J'ai vu plusieurs enfans que l'on avoit chauffés devant un grand feu, & qui en avoient la peau des pieds brûlée au point qu'ils crioient continuellement. Comment veut-on qu'un nouveau né supporte long-tems une chaleur qu'une grande personne ne peut pas supporter un moment.

qu'on en ſort pour paſſer ſubitement dans un air froid. On ſçait qu'un rhume n'eſt autre choſe qu'une tranſpiration trop abondante arrêtée. Trop de vêtemens, trop de chaleur empruntée font aux enfans l'effet d'un poële. Nous ſommes plus ou moins ſenſibles à la différence des ſaiſons ſelon les habitudes que nous avons priſes. Plus on ſe chauffe & plus on eſt frileux ; pourquoi les perſonnes des deux ſexes dont les profeſſions les obligent à mettre les pieds & les mains dans l'eau, dans toutes les ſaiſons, ſupportent-elles le froid & le chaud ſans en être incommodées, ſi ce n'eſt parce que leurs organes ſont habitués à ces ſortes de ſenſations ?

Je ne prétends pas qu'on puiſſe s'exemter de ſentir le grand froid, mais je crois qu'on peut s'accoutumer

à le ſupporter ſans danger. Les enfans ne font attention au froid que lorſqu'il eſt très-vif; il ne faut pas les laiſſer geler : mais il y a bien de la différence entre cette extrêmité & les trop garnir. En les tenant trop chaudement, on provoque une tranſpiration trop abondante, & on leur ôte une partie de leur chaleur naturelle.

J'ai vu des enfans avoir les pieds glacés en été quoiqu'ils fuſſent enveloppés de pluſieurs langes de laine. On eſt étonné de voir combien ceux qu'on garnit peu ont de chaleur naturelle. J'en ai vu qui avoient chaud avec une ſimple camiſolle par des tems froids. Nous ſerions gelés en chemiſe par un tems tempéré, à cauſe de l'habitude que nous avons d'être garnis ; & un enfant, qui ne l'a jamais été trop, aura aſſez chaud

ien chemiſe par le même tems ; l'habitude fait tout ſur notre phyſique.

Il eſt très-avantageux d'accoutumer par dégré les enfans à l'air, afin de ne pas être obligé de les tenir renfermés au moindre froid, ce qui leur fait un tort conſidérable. La chaleur affoiblit lorſqu'elle eſt étrangère ; les enfans qu'on renferme marchent tard, & ont de la peine à faire leurs dents. Chaque fois qu'on rechange un enfant bien garni, on lui arrête la tranſpiration, ou du moins on court riſque de la lui arrêter, & par conſéquent de lui faire prendre un rhume. Il faut donc les arranger de manière qu'ils ne ſoient point expoſés à cet inconvénient, qui, réitéré ſouvent, peut avoir des ſuites très-fâcheuſes pour eux.

Je ne m'étendrai pas ſur les incon-

véniens * qui réſultent de l'uſage des bandes, parce que je vois qu'on en a reconnu les mauvais effets. On ſent combien les choſes qui ſerrent un corps tendant ſans ceſſe à ſon accroiſſement, qui gênent les mouvemens des membres & le jeu des articulations, & qui peuvent rallentir la circulation du ſang, ſont nuiſibles & ſouvent funeſtes.

Lorſqu'un enfant vient au monde, ſa malpropreté montre qu'il faut le

---

* Jai vu pluſieurs enfans auxquels on ne mettoit point de bandes, mais que l'on arrangeoit dans leurs langes, de manière qu'ils avoient le mouvement des membres gêné; ce qui leur fait beaucoup de tort & les empêche même de téter facilement. Les couvertures qu'on leur attache en devant, & qui leur brident les deux côtés du viſage, ſont ſouvent cauſe que l'enfant eſt long-tems ſans pouvoir téter.

laver ; l'eau ſuffit ; le vin qu'on y mêle ordinairement eſt inutile : un peu de ſavon délayé dans l'eau eſt reconnu pour ce qu'on y peut mettre de mieux. On peut dégourdir l'eau dont on ſe ſert pour cette opération, mais il faut bien prendre garde de la chauffer.

Lorſque l'on couche l'enfant, il faut ſe ſervir de couſſins garnis de paille d'avoine bien ſéche, ne point mettre de plume ſous lui, le laiſſer libre dans ſes langes, & regarder ſouvent ſi le cordon du nombril ne ſe délie point, ce qui ne doit cependant jamais arriver quand on l'a lié comme il convient. Au lieu de la quantité de couvertures dont on ſurcharge ordinairement les enfans, il faut les mettre à portée de recevoir la chaleur de la mère. Si une femme accouchoit ſans avoir recours aux prati-

ques que nos uſages ont introduites, ſon enfant reſteroit auprès d'elle, collé ſur elle auſſi-tôt qu'il ſeroit au jour.

Il faut avoir ſoin de mettre un nouveau né ſur le côté afin qu'il rende facilement ſes *flegmes*. Quoiqu'il ne faille pas laiſſer long-tems un enfant dans ſon berceau, il n'y a point à s'inquiéter de la manière dont on le portera ſans bandes & ſans maillot; en peu de tems il aura les reins aſſez forts pour ſe ſoutenir facilement ſur les bras, ſi on l'a gouverné comme je l'ai indiqué. D'ailleurs, il ne faut tenir les enfans ſur les bras que le moins qu'on peut; cette attitude leur fait donner une mauvaiſe tournure aux genoux : il eſt néceſſaire de leur donner beaucoup de mouvement, & de ne pas les laiſſer long-tems dans la même ſituation quand ils ſont éveil-

lés. Les perſonnes qui ſont logées dans de grands appartemens pourroient faire mettre des roulettes à un petit berceau pour procurer au nouveau né du mouvement ſans le tenir toujours ſur les bras.

* Lorſqu'un enfant commence à téter, ce qui doit être dans les premières heures de ſa naiſſance, on ne doit point lui donner d'autre nourriture; le lait de la mère lui ſuffit longtems. Les autres alimens, dans les premiers mois, ſur-tout la bouillie, lui donnent des indigeſtions, qu'on prend pour des tranchées. On doit bien ſe garder de leur donner des huiles quand on croit qu'ils ont des tranchées; elles ſont lourdes & indi-

* L'eau ſucrée & celle de miel ſont inutiles quand l'enfant téte preſque en naiſſant.

geſtes, & augmentent la cauſe du mal qu'on veut détruire. Je vois avec plaiſir qu'on commence à en connoître le danger.

Si l'on croyoit qu'un enfant eût abſolument beſoin de manger, on pourroit lui donner un peu de biſcuit, ou du potage. On ne doit lui donner de la bouillie que rarement, & faite avec de la farine cuite au four. Sans cette précaution, la farine eſt indigeſte. Il ſeroit encore mieux de faire de la bouillie avec de la mie de pain bien réduite en poudre. *

Lorſque les enfans n'ont point de tranchées, ils dorment preſque toujours pendant les deux premiers

* La bouillie, même celle faite avec de la mie de pain, doit être très-claire, ſans quoi, elle nuit & donne des indigeſtions aux nouveaux nés.

mois après leur naiſſance. Il faut les laiſſer jouir de ce repos, & ne leur rien faire qu'ils ne ſoient bien éveillés. Quand on a interrompu leur ſommeil pluſieurs fois de ſuite, ils ont de la peine à le reprendre, ils s'agitent, ils crient; on croit qu'ils ont des tranchées; on leur donne des drogues qui leur en cauſent, & on leur nuit beaucoup. Lorſqu'ils ont véritablement des tranchées, un des meilleurs remèdes qu'on puiſſe employer, c'eſt de leur donner beaucoup de mouvement, & de leur faire prendre de l'eau de miel & du ſyrop de chicorée; mais on doit bien prendre garde de ſe tromper ſur la cauſe de leurs cris pour éviter de les accoutumer à être bercés.

Il ne faut couvrir leur berceau que d'une gaze, pour les garantir des inſectes, & afin que l'air puiſſe

toujours agir ſur eux. Il les fait dormir, & ne leur donne point de tranchées, quoiqu'en diſent les femmes. Les mauvaiſes odeurs ſont un effet prodigieux & funeſte ſur les petits enfans. Il faut avoir grand ſoin de renouveller ſouvent l'air de leur chambre, & de n'y laiſſer aucune malpropreté. On ne doit les mener dans d'autres maiſons que le moins qu'il eſt poſſible, & il faut avoir ſoin de les promener dans des endroits où il n'y ait aucune mauvaiſe odeur. Il me ſemble qu'on n'eſt point aſſez attentif à ſe procurer un air pur; c'eſt un élément qui paroît cependant influer beaucoup ſur la ſanté des hommes.

Il faut changer les enfans lorſqu'ils ſont mouillés par leur urine, avec du linge ſec, mais jamais chaud, & les laver avec de l'eau froide, au moins deux fois par jour dans les plis des

cuisses avec une petite éponge. * Par ce moyen, les enfans les plus gras ne se couperont point, & n'auront pas de rougeurs, ni de ces cuissons qui les font crier; on n'aura pas besoin de mettre dans leurs cuisses de la farine ni de la poudre de bois, qui ne font qu'ajouter une mal-propreté à celle de l'urine.

Dans la belle saison, il faut laver tout le corps des enfans avec de l'eau froide; cette pratique leur fortifie les genoux & les reins. Il faut encore leur laver le derrière des oreilles & la tête entière, en évitant d'appuyer sur la fontanelle, & la leur brosser souvent,

* Les personnes qui ont le plus de répugnance pour l'eau froide, dans les plis des cuisses, sont obligées d'en venir là, parce que c'est le seul moyen sûr d'empêcher que les enfans ne se coupent & ne s'échauffent.

pour empêcher qu'il ne ſe forme ce que les Nourrices appellent le *chapeau*. Cette craſſe n'eſt point du tout néceſſaire quoiqu'elles en diſent.

Ce lavage de tout le corps, dont je viens de parler, eſt plus néceſſaire en été qu'en hiver. Lorſqu'il fait froid, il ſuffit de laver à l'eau froide les plis des cuiſſes quand elles ſont ſales. Quoiqu'un enfant, accoutumé à l'air froid & à l'eau froide, ſoit moins ſenſible au froid qu'un autre, il ne faut cependant pas pouſſer cette pratique trop loin, ſur-tout lorſque les enfans ſont malades des dents.

Si un enfant a de l'humeur aux yeux, l'eau fraîche en eſt le remède. J'en ai connu que l'on baignoit ſouvent dans une grande tinette de bois, après avoir laiſſé l'eau expoſée au ſoleil ſeulement pendant une heure. Ils s'accoutument ſi bien à cela, après

quelques jours, qu'ils s'élancent pour aller dans l'eau, & qu'on a de la peine à les en tirer. Plus ils ſont jeunes, & mieux ils s'y font aiſément. Les bains les préſervent de la *nouûre*, des deſcentes, des maladies de la peau, des obſtructions, des rhumes & des engelures. Lorſqu'il fait un tems doux, il faut leur découvrir les jambes, afin que l'air frappe deſſus pour les fortifier.

Pour ne pas s'étonner de ce que des enfans, élevés comme nous l'avons indiqué, ſupportent facilement les bains froids, il faut faire attention qu'il n'y a plus de comparaiſon à faire entre les enfans peu vêtus & accoutumés au grand air, & les autres élevés ſelon la routine ordinaire & funeſte. Si on plongeoit tout d'un coup, dans l'eau froide, un de ces enfans frileux, on pourroit peut-être

lui faire mal pendant les premières fois ; mais ceux qu'on a déjà lavés à l'eau froide, & qui, par cette raiſon même, ſont déjà très-forts, ſupportent le bain aiſément & ſans avoir froid. En les plongeant promptement, l'eau ne les ſaiſit pas.

On ſera dans l'admiration en voyant la différence de ces enfans d'avec les autres, par la gaîté, la vivacité, la force & la ſanté dont ils jouiſſent ; ils marchent de bonne heure ; on n'a pas le tems de deſirer le progrès de leur développement ; on les mène au vent ; on les fait ſortir par un tems de gelée ſans qu'ils s'enrhument.

Je connois un enfant, élevé de cette manière, qui a marché ſeul à dix mois ; il a fait ſes dents facilement & ſans avoir éprouvé aucun acci-

dent. * Je l'ai vu à un an assis sur un petit carreau, qui ne l'élevoit pas

* L'enfant dont je parle ici avoit une dent à trois mois. J'en connois un autre, élevé de la même manière, & nourri par la même mère, qui n'a percé sa première dent qu'à treize mois. On voit par-là que la nature varie beaucoup dans cette opération; mais le dernier enfant perce ses dents comme le premier, sans, pour ainsi dire, qu'on s'en apperçoive; il n'est point affoibli, point abattu. Il s'est tenu seul sur ses jambes à huit mois; il a marché seul à dix, & s'est relevé seul à onze. La mère de ces deux enfans a eu le malheur d'être forcée, par des circonstances particulières, de mettre en nourrice les deux premiers enfans qu'elle a faits. Ceux-ci n'ont marché seuls qu'à vingt mois passés; ont été foibles & délicats, & un d'eux a succombé dans le travail des dents : l'autre, quoique délicat, se porte assez bien, parce qu'on a eu soin de le tenir presque toujours au grand air, de lui faire prendre beaucoup d'exercice, & de ne point

d'un

d'un pouce, ſe lever ſur ſes jambes ſans s'appuyer ſur ſes mains, & courir après une balle qui lui étoit échappée. Cette action, de la part de cet enfant, ſuppoſoit une force prodigieuſe dans ſes reins pour ſon âge. Il étoit, à trois ans, avancé pour le phyſique & pour le moral, à un point dont les enfans élevés par la routine ordinaire ne donnent aucune idée.

Il eſt à ſouhaiter que les enfans aient le ventre libre lorſqu'ils ont mal aux dents. Ce relâchement les garantit des convulſions qu'ils auroient s'ils étoient réſerrés. Ils doivent, en tout tems, évacuer tous les jours ; s'ils y manquent, il faut y

---

le tourmenter pour l'inſtruire trop tôt. Cette différence de force entre les deux enfans qu'elle a nourris, & ceux qu'elle a mis en nourrice, montre bien que la manière de les gouverner fait beaucoup.

prendre garde, leur faire boire de l'eau de miel, & leur insinuer dans le fondement un petit morceau de savon arrondi & mouillé : cet expédient les fait aller ; &, si la constipation duroit trop, il faudroit leur faire prendre un peu de syrop de pomme. * Au reste, les enfans gouvernés, selon la méthode indiquée dans cet écrit, ne sont pas sujets aux convulsions, parce que les causes de ces accidens ne peuvent guère exister chez eux.

Ce n'est pas l'âge qui doit déterminer pour le tems de les poser sur

* Si l'enfant, 24 heures après sa naissance, n'avoit pas encore évacué, il faudroit voir s'il n'y a point une membrane qui bouche l'fondement. Dans ce cas on la fait percer par un Chirurgien ; un plus long délai pourroit occasionner la gangrène au gros boyau, & faire périr l'enfant.

leurs pieds, mais leurs forces. Il faut bien prendre garde de les y poſer trop tôt, de crainte de leur faire tourner les genoux en dedans ou en dehors, & avoir attention de ne pas les y laiſſer long-tems de ſuite dans les commencemens. * On juge que les os ſe fortifient quand ceux du crâne, qui bordent la fontanelle, ſe rapprochent, & ne laiſſent plus qu'une petite ouverture. On ne doit

* Lorſque les enfans ſe ſentent de la force, ils s'appuyent d'eux-mêmes ſur leurs pieds; & dès qu'on s'en apperçoit, il faut les poſer ſur leurs jambes, & les laiſſer s'agiter tant qu'ils ſe plaiſent dans cette attitude. On ne ſçauroit croire combien ils acquièrent promptement de l'expérience en leur laiſſant faire tout ce qui les amuſe. L'exercice qu'ils prennent d'eux-mêmes, les fortifie & les rend adroits; celui qu'on leur fait prendre malgré eux, les fatigue, & leur nuit tant au phyſique qu'au moral.

pas faire avancer les enfans, mais les ſuivre lorſqu'ils veulent aller à quelque objet, en ne les ſoutenant qu'à proportion du beſoin qu'ils en ont. Cette manière leur fait acquérir promptement de l'expérience pour porter leurs pieds comme il faut. On ne doit jamais les laiſſer ſur leurs jambes malgré eux.

Quoiqu'un enfant ſoit fort, il arrive, par intervalle, qu'il ne veut pas ſe tenir debout. On eſt tenté de croire alors que c'eſt par mignardiſe ou par pareſſe; on veut le contrarier à cet égard, & on fait très-mal; on riſque de lui nuire beaucoup. Lorſqu'un enfant ſe ſent bien diſpoſé, il ne manque jamais de l'indiquer par ſa gaîté & par ſa vivacité. En voulant le forcer de marcher, on riſque de le faire nouer.

Les hochets ſont des corps dur

que les enfans portent à leur bouche comme tout ce qu'ils tiennent dans leurs mains. Les corps durs affermiſſent les gencives & augmentent par conſéquent la difficulté de les percer pour les dents qui veulent ſortir. Une petite croûte de pain ou une racine de guimauve, dans leur main, leur vaut mieux quand ils ont mal aux dents. *

Lorqu'une dent veut percer, la gencive enfle & devient rouge ; enſuite il ſe forme une petite pointe blanche & élevée à la place où la dent veut percer la peau. Lorſque la

* Les petits enfans portent à leur bouche tout ce qu'ils tiennent dans leurs mains ; la plûpart des *joujous* qu'on leur donne ſont barbouillés de couleurs groſſières qui ſe délayent dans leur bouche, & qui peut leur être nuiſible. Il ne faut donc point leur donner de *joujous* peints.

pointe blanche reſte pluſieurs jours dans la même poſition ſans ſe percer, & que l'enfant ſouffre toujours, c'eſt ſigne que la peau eſt trop épaiſſe; on ſoulage l'enfant dans la minute en frottant la gencive fortement avec un petit morceau de ſucre. La réſiſtance de la dent, qui eſt deſſous, fait ouvrir la peau, qui lui fait paſſage. Mais il ſeroit inutile & même dangereux de faire cette opération avant que cette pointe blanche ſoit bien marquée.

Il faut tâcher de leur donner à téter juſqu'à ce qu'ils ayent leurs vingt dents parce qu'à chaquefois qu'ils y ont mal, leur eſtomac eſt plus foible qu'à l'ordinaire, & ils digèrent difficilement ce qu'ils mangent alors. C'eſt une erreur de croire que les enfans qui tétent long-tems ont l'eſprit lourd & tardif: on a des preuves du

contraire. Le lait de la mère leur convient en tout tems ; & ils n'en prennent qu'autant qu'il leur en faut. Si la mère prend l'air, fait de l'exercice, elle mangera bien, & ſera moins fatiguée de donner à téter long-tems, que par les pertes auxquelles elle eſt ſujette tous les mois, & par une autre groſſeſſe dont elle eſt ordinairement garantie en nourriſſant. Les femmes qui deviennent réglées de bonne heure ſont celles qui ne donnent pas à téter ſouvent. *

Une petite fille de ſeize mois, qui

* Je n'ai point entendu dire qu'il y ait des Médecins qui s'oppoſent à la nourriture naturelle. J'ai vu pluſieurs Accoucheurs faire tous leurs efforts pour empêcher de bonnes mères de nourrir leurs enfans. Pourquoi cette différence dans la façon de penſer & d'agir des Médecins & de quelques Accoucheurs ?

ſe portoit à merveille, qui mangeoit & tétoit bien, fut ſevrée tout d'un coup. Elle tomba en langueur. Sa mère voyant, au bout de deux mois, que ſon enfant alloit périr, s'aviſa heureuſement de lui donner une Nourrice. La petite fille ſe jeta ſur le téton comme une affamée; elle téta pendant deux heures preſque ſans quitter le ſein. Elle avoit alors dix-huit mois. De ce moment, elle reprit des forces & de l'embonpoint. Elle tétoit encore à deux ans, & ſe portoit très-bien. Il périt peu d'enfans dans le travail des dents lorſqu'ils tétent alors, & qu'ils ſont bien ſoignés d'ailleurs. On en ſauveroit beaucoup, ſi on les faiſoit téter lorſqu'ils font ce qu'on appelle leurs dernières dents; c'eſt-à-dire ſi on les faiſoit téter juſqu'à ce qu'ils en euſſent vingt.

On voit des enfans qui, jusqu'à dix-huit mois, n'ont presque vécu que du lait de la mère. Lorsqu'ils sont dégoûtés par le mal des dents, il faut bien se garder de les exciter à manger par quelque friandise : ce qu'ils prendroient alors leur donneroit des indigestions.

Les enfans nés les plus délicats sont ceux qui ont le plus besoin d'être baignés dans l'eau froide pendant l'été. J'en ai vu un qui, né au terme de huit mois, & très-fluet, a marché à dix mois de naissance ; on l'avoit élevé au grand air, peu vêtu, & lavé avec de l'eau froide.

Les filles ont autant besoin de forces que les garçons. Il faut qu'elles en ayent pour supporter les grossesses, le travail & le régime des couches, pour faire des enfans forts & bien constitués, & pour les bien

nourrir. Je ſuis d'avis qu'on les éleve, quant au phyſique, comme les garçons ; mais qu'on leur mette un chapeau ſur la tête & des gants aux mains, pour ménager leur peau lorſqu'elles vont au ſoleil.

Comme les mères auroient de la peine à renoncer aux corps, ſur-tout pour les filles, parce qu'elles aiment que leurs enfans ayent l'air habillés, & qu'on puiſſe leur mettre des liſières, je vais indiquer une façon de faire des corcets qui, ſans gêner les enfans, rempliront leur objet.

On les fait avec du bougran, qu'on employe double ; deux brins de baleine dans le dos, ſuffiſent pour tenir les œillets : on taille ces corcets comme les corps ordinaires. On met un brin de baleine dans le devant pour faire le buſque ; un qui fait le

ceintre de la poitrine ; un de chaque côté en angle, depuis l'épaulette jusqu'au centre de la poitrine, pour empêcher que ces deux côtés ne plissent. Ces corcets gardent assez longtems leur façon quand ils sont bien taillés ; & on peut y attacher des lisières, dont il seroit cependant beaucoup mieux de ne faire aucun usage. On habille par ce moyen ses enfans ; on ne gêne point la circulation du sang ; on n'empêche point la nature de donner la forme qui lui convient le mieux, à un enfant, & on ne risque point de faire des bossus & des tortus. Quelle mauvaise invention que les corps, où l'on met de foibles & délicates machines à la torture !

Quel que soin qu'on prenne des enfans, la nature les a assujettis à beaucoup de maux, dont on ne peut

les garantir. Il eſt aiſé de juger, par ce qu'ils ſouffrent étant le mieux ſoignés, combien ils ſont dignes de pitié lorſqu'ils ſont négligés. Si on ne peut leur épargner tout à fait les douleurs, il faut du moins tâcher d'en diminuer l'activité & les dangers; & on le peut en les nourriſſant ſoi-même. Lorſqu'ils ont été bien ſoignés; qu'ils ont leurs vingt premières dents; qu'ils commencent à parler, & qu'ils marchent ſeuls, c'eſt alors qu'ils ſentent le plaiſir d'exiſter. C'eſt le tems où ils ſont délivrés de toutes les douleurs du premier âge, & celui de la vie qui paroît le plus exempt de peines phyſiques & morales. Puiſſent les parens laiſſer jouir en paix ces petites créatures du repos que la nature leur accorde pendant pluſieurs années pour les laiſſer s'accroître, ſe fortifier le tempéramment & les organes!

Les épidémies, la petite vérole, * les dents de sept ans, qui souvent les tracassent long-tems avant que de percer, viendront assez tôt troubler leur repos & leur bonheur. Pourquoi les chagriner, leur ôter leur liberté, & contrarier leurs petits goûts par des instructions précoces & inutiles alors. **

---

* Les enfans font encore quatre dents vers leur douzième année qui leur causent quelquefois des maladies dont on ignore la cause, parce qu'on n'est point dans l'habitude de faire attention à ces dents là, & qu'elles percent presque toujours sans qu'on le sçache. On a souvent fait tort à de jeunes filles en les traitant pour un mal qu'elles n'avoient point, faute de penser aux incommodités que les dents peuvent occasionner à cet âge.

** Qu'on ne s'imagine pas que je veuille qu'on gâte les enfans. Je suis bien éloignée d'avoir cette façon de penser. On ne leur gâ-

Les perſonnes qui ſe hâtent d'apprendre à lire, à écrire à leurs enfans; qui chargent leur mémoire de choſes qu'ils récitent ridiculement, ſans les entendre, ou en y attachant un ſens faux, s'avoueront à elles-mêmes, ſi elles veulent y faire attention, qu'il entre beaucoup d'amour-propre dans leur conduite. Elles ſont preſſées de faire briller l'eſprit & la mémoire de leurs enfans.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on fît conſiſter l'eſpèce de vanité qu'on tire de ſes enfans, dans les avantages de la force, de l'adreſſe, de l'agilité, de la bonne ſanté, & de la belle forme du corps. Tous ces avantages, ſans leſ-

---

téra point le caractère ſi on ne leur accorde rien de ce qu'il demandent par fantaiſie & en criant. Il faut qu'ils n'obtiennent jamais de faire ou d'avoir ce qui pourroit être nuiſible, ſoit à eux, ſoit aux autres.

quels on ne peut jouir d'aucun autre, influeront en bien sur tous les événemens de la vie ; au lieu que les instructions précoces fatiguent les foibles organes des enfans, en retardent le développement, & énervent par conséquent les opérations de l'esprit. On craint, dit-on, qu'ils ne s'accoutument à l'oisiveté. Laissez un enfant, bien portant, jouir de sa liberté, & vous verrez qu'il s'occupera toujours. Ses jeux sont pour lui une source d'occupation continuelle & agréable. Ils lui apprennent plus de choses qu'on ne pense. Il compare ce qu'il fait avec ce qu'il a fait ; il acquiert de l'expérience, de l'adresse, & son tact s'essaye & se forme. Un enfant qui aura été libre sera moins emprunté pour tout ce dont on voudra lui donner des idées ensuite, que ceux qui auront toujours

été contrariés & gênés dans leurs penchans inspirés par la nature. Comme les enfans se portent tout entiers à leurs jeux, comme ils y sont très-attachés, on pourra se servir de leur goût même pour les amusemens, pour les tourner insensiblement vers les objets utiles, sur-tout si on sçait leur faire sentir que leur bonheur augmente en proportion des progrès qu'ils font dans les connoissances qu'on veut leur donner. Le grand point est qu'ils soient persuadés de la nécessité de faire ce qu'on desire qu'ils fassent. Ils apprennent alors, à l'âge de dix ans, plus de choses en deux mois qu'ils n'en apprennent en deux ans lorsqu'ils n'ont que quatre ou cinq ans.

On se tourmente beaucoup pour apprendre aux enfans des choses souvent inutiles, & qui font quelque-

fois prendre à leur esprit une tournure très-opposée à celle qu'il seroit à désirer qu'il eût. On les persécute, on les contrarie ; on veut enfin les modifier à l'âge de trois ou quatre ans, comme on l'est soi-même à trente ou à quarante. Est-on juste, est-on raisonnable en se conduisant ainsi ? Qu'arrive-t-il de là ? Les enfans deviennent mutins, opiniâtres & faux ; ou s'ils se soumettent au joug qu'on leur impose, leur tempéramment en souffre ; les opérations physiques de leur corps sont altérées, souvent suspendues, & ils finissent par être délicats & valétudinaires. On feroit bien mieux de les laisser en repos, & d'attendre que leurs organes fussent assez fortifiés pour supporter un genre de tension auquel la nature se refuse jusqu'à un certain point dans les premières années d'un enfant. Je pense,

& c'eſt d'après l'expérience, qu'on ne doit point contraindre les enfans à apprendre des choſes qui exigent de leur part de la contention, avant qu'ils ayent fait leurs dents de ſept ans.

Mais, dira-t-on, que faire des enfans pendant leur ſept ou huit premières années ? Qu'en faire ? Les laiſſer jouer, ſe fortifier, & profiter du ſeul tems de leur vie où ils puiſſent être heureux. Il faut s'attacher, dans ces premières années, à former leur cœur & leur jugement, en ne faiſant que des actions bonnes & honnêtes devant eux, & en ne leur diſant que des choſes vraies. Si l'on veut ſe donner la peine de faire attention à leurs jeux, à leurs petits penchans, & de ſatisfaire leur curioſité naturelle, on ſera étonné des occaſions multipliées qu'on aura de leur faire prendre de bonnes habitudes, & de leur don-

ner des idées exactes d'une infinité de choſes. En ſe conduiſant ainſi avec eux, on les amenera inſenſiblement au point de ſentir que pour être heureux, il faut ſe mettre en état de faire quelque choſe d'utile pour ſoi & pour les autres, & de deſirer enfin d'acquérir les connoiſſances qui rendent les hommes recommandables.

Je n'ai vu que trop de victimes de la précipitation des parens à faire inſtruire leurs enfans. Les nerfs attaqués, les obſtructions, les maladies aiguës, l'épuiſement & la mort ſont ſouvent les ſuites funeſtes de cette précipitation.

Il y a une cauſe de maladie pour les enfans, aſſez ordinaire chez les gens aiſés, qui donnent ſouvent à manger. On a ſouvent la complaiſance de mettre à table des enfans de trois ou quatre ans. Ils mangent beaucoup

plus qu'ils n'ont de beſoin ; car ils demandent de tout ce qui eſt ſervi ſur la table, & on ne leur en refuſe pas. Ces excès, répétés ſouvent, leur cauſent des maladies très-graves, & les accoutument de bonne heure à être ſenſuels. J'ai vu de ces enfans, avec l'air de ſe bien porter, avoir des ventres énormes. C'eſt certainement une preuve qu'il y a dans eux une ſurabondance de matière qui leur cauſe tôt ou tard des maladies très-dangereuſes. Il faut que les enfans mangent toutes les fois qu'ils le deſirent : on leur feroit tort en ne leur donnant pas la quantité d'alimens dont ils ont beſoin pour leur accroiſſement ; mais il eſt bien eſſentiel qu'ils ne ſoient jamais excités par la variété & la délicateſſe des mets. Les fruits d'une bonne qualité & bien mûrs, donnés aux enfans avec diſcrétion, leur ſont

auſſi ſalutaires que ceux d'une mauvaiſe qualité & pas aſſez mûrs leur ſont nuiſibles.

Je dois dire un mot, en finiſſant cet article, d'un préjugé populaire qu'il me paroît utile de combattre. Lorſque des enfans ſe trouvent dans l'air de maladies épidémiques, beaucoup de perſonnes les y laiſſent, parce qu'elles croyent avoir obſervé que les enfans que l'on en retire gagnent la maladie, & que ceux qu'on y laiſſe ne la gagnent pas toujours. Pour moi j'ai obſervé que ceux qui ne prennent pas la maladie, quoiqu'on les laiſſe dans le mauvais air, reſtent ordinairement languiſſans pendant un tems très-conſidérable, & que ceux qui prennent la maladie, en reſtant dans le mauvais air, en meurent très-communément; au lieu que ceux qui la gagnent, ſans avoir reſpiré le mau-

vais air, ſont beaucoup moins dangereuſement malades. Il n'eſt pas auſſi eſſentiel d'éviter la maladie contagieuſe que de ſe préſerver de ce qui peut la rendre dangereuſe. Ainſi, toutes les fois qu'un enfant ſe trouve dans un endroit où il y a des malades ; il faut l'en faire ſortir, le coucher ailleurs, & ne point le laiſſer rentrer dans la chambre du malade juſqu'à ce que l'air en ſoit bien renouvelé & bien purifié. *

---

* Lorſque l'on a un enfant en âge d'entendre raiſon, qui bégaye, il y a un moyen ſûr de le guérir avec de l'aſſiduité & de la patience. Il a été démontré, par d'habiles Obſervateurs, qu'il n'y a point de bégue naturel ; & que ce n'eſt que la précipitation avec laquelle on parle qui produit cet effet. Lorſque l'on gronde un enfant de bégayer, on augmente ſon mal ; il faut au contraire l'encourager en lui diſant qu'il parlera com-

me un autre s'il veut parler doucement, & lui faire dire ſéparément toutes les ſyllabes du mot qu'il veut prononcer. Ce ſoin pris conſtamment, & avec perſévérance, détruira les habitudes les plus invétérées de bégayer. J'en ai une expérience des plus marquées.

ARTICLE TROISIEME.

Des inconvéniens qu'on évite en nourrissant ses Enfans soi-même.

IL est très-certain que la manière dont on gouverne les enfans, pendant les deux premières années de leur naissance, influe sur leur tempérament pendant toute leur vie. On sentira aisément la vérité de cette assertion, si l'on fait attention que les élémens & la base, si l'on peut parler ainsi, de la machine humaine se forment des alimens que les enfans prennent en naissant, & que toutes les parties s'arrangent, se placent bien ou mal selon que la nature trouve des

des facilités ou des obſtacles dans ſes opérations. Un enfant ſe forme dans le ſein de ſa mère ; il s'y accroît par la ſéve qu'il en reçoit ; il vient au monde ; cette ſéve, qui a ſervi à ſon premier développemement, ſe porte dans une partie de la mère où il pourra continuer de la prendre, & vous l'en privez bruſquement : vous étonnez la nature, vous la déroutez, & vous lui faites manquer ſon ouvrage. Il faut être, ce me ſemble, bien téméraire pour conſeiller à une mère de donner ſon enfant à nourrir à une autre femme. Il faut être bien inhumain pour empêcher une bonne mère de nourrir ſon enfant.

Tel enfant eſt délicat, chétif ou eſtropié, qui auroit été robuſte & bien fait, s'il eût été nourri par ſa mère, & ſoigné avec intelligence. Lorſqu'un enfant a été *noué* (ce qui

n'arrive jamais que par la négligence de ceux qui le gouvernent, ou que parce qu'il eſt très-foible), on a beau vouloir réparer le paſſé, on n'y parvient qu'à demi ; & celui qui paroît rétabli & en ſanté, n'eſt pas aſſez robuſte pour ſupporter le moindre dérangement qui lui arrive. Au plus petit accident qui lui ſurvient, ſa première délicateſſe ſe retrouve toujours.

Si l'on faiſoit attention à la quantité prodigieuſe de perſonnes des deux ſexes qui ſont d'une mauvaiſe ſanté, ou difformes, & qu'on ſentît vivement le malheur de celles qui ſont dans cette fâcheuſe ſituation pour le reſte de leurs jours ; on chercheroit les différentes cauſes qui ont pu produire ces mauvais effets ; & l'on trouveroit que la plûpart de ces perſonnes infirmes ont été négligées dès leur

naiſſance. Lorſqu'on abandonne un enfant à des mains étrangères, on devroit réfléchir qu'on l'expoſe à être malheureux pendant toute ſa vie, & que la difformité empêche ſouvent un garçon de ſe placer, & une fille de ſe marier.

Lorſqu'on donne un enfant à une Nourrice, on eſpère qu'il viendra bien, parce que dans la quantité de ceux qui ſont mis en nourrice, on en voit qui ont le bonheur d'en revenir en bonne diſpoſition : mais on ne tient pas regiſtre dans les Villes de tous ceux qui ont péri en nourrice faute de bons ſoins. Je ſuppoſe qu'il revienne dans les Villes la moitié des enfans qui vont en nourrice; ceux de cette moitié qui ſe portent le mieux, ſont ceux qu'on voit le plus ; les malades & les eſtropiés ſont renfermés,

& ceux qui ſont morts dans les Campagnes nous échappent.

On dit qu'il en meurt beaucoup dans le travail des dents. Oui, parce que la manière dont on les a conduits, les a mis hors d'état de ſoutenir cette opération de la nature. Beaucoup d'enfans ont été retirés des mains d'une Nourrice négligente, ou dont le lait a été reconnu mal-faiſant, & ſont morts dans les mains d'une autre qu'on croyoit bonne, par les ſuites des mauvais ſoins de la première. Plus un enfant eſt jeune, plus le traitement qu'il reçoit lui fait de bien ou de mal. Un enfant qui n'a pas été bien conduit, & qui a pris une mauvaiſe nourriture pendant les premiers mois de ſa naiſſance, ſurmonte très-difficilement les infirmités qui en réſultent.

Une mère ſe tranquilliſe quelque-

fois ſur le ſort de ſon enfant, parce qu'elle ignore le danger qu'il court, & en diſant : *Il n'eſt pas loin ; je le verrai ſouvent.* Elle viſite fréquemment ſon enfant, & elle fait très-bien. Si elle le trouve en bonne main, c'eſt un grand bonheur ; s'il eſt médiocrement bien, elle le laiſſe où il eſt, parce qu'elle doute ſi le mauvais état de ſon enfant vient de la Nourrice ou de ſa délicateſſe naturelle. Cette incertitude eſt très-fâcheuſe ; ſi l'enfant eſt fort mal, elle le change de Nourrice. Eh ! comment ſera-t-on certain que la ſeconde Nourrice vaudra mieux que la première, qu'on avoit crue bonne ? Quand elle ſeroit meilleure, eſt-il ſûr qu'il ne ſoit pas trop tard de changer de Nourrice ; & que pendant ſix ſemaines ou deux mois qu'un enfant a pâti, ſon tempérament ne ſoit pas affoibli au point

qu'il ne puiſſe plus profiter des bons ſoins & du bon lait d'une autre Nourrice ?

Lorſqu'un enfant ne vient pas bien, les Nourrices ont toujours des raiſons bonnes ou mauvaiſes à donner, pour prouver qu'il n'y a pas de leur faute. Au bout de quinze jours, ſi l'enfant eſt maîgre, c'eſt qu'il eſt *débouffi* ; à ſix ſemaines, c'eſt qu'il a eu des tranchées ; plus tard, c'eſt le mal des dents qu'elle allégue, ou bien un rhume. La mère plaint ſon enfant d'être ſi délicat, & eſpère ſur l'avenir, mais trop ſouvent inutilement.

On croit pouvoir juger des ſoins d'une Nourrice en allant tous les jours chez elle ; mais ſçaura-t-on, pour une heure qu'on y paſſe à chaque viſite, ſi l'enfant téte ſouvent ; ſi la bouillie ne fait pas ſa principale nourriture ; ſi on ne le laiſſe pas trop crier ;

s'il eſt changé chaque fois qu'il eſt ſale ; ſi on ne lui laiſſe pas perdre ſes forces au lit, au lieu de le mettre au grand air ; ſi le frère de lait ne téte pas ? Ce dernier cas arrive ſouvent ſans qu'on s'en doute. On évite cet inconvénient en mettant l'enfant de la Nourrice entre les mains d'une autre; mais il en réſulte d'autres maux dont je parlerai.

Le tems où un enfant eſt viſité eſt toujours celui pendant lequel la Nourrice s'occupe le plus de lui. Pour qu'une mère fût ſûre que la Nourrice, même étant dans ſa maiſon, ſous ſes yeux, fait parfaitement bien ſon devoir, il faudroit qu'elle la gardât à vue jour & nuit ; autant vaudroit qu'elle nourrît elle-même ; elle éviteroit par-là le déſagrément de voir ſon enfant s'attacher à une étrangère, & lui refuſer des careſſes qu'elle au-

roit dû mériter. C'eſt en vain qu'on ſe flatte de regagner par la ſuite la même vivacité de tendreſſe, de la part de ſes enfans, que ſi on les avoit alaités ſoi-même.

Si les perſonnes qui ſont en état de prendre la Nourrice chez elles, & d'avoir ainſi leurs enfans ſous leurs yeux, ſont ſouvent trompées; à quoi doivent s'attendre celles qui, faute de pouvoir faire la même dépenſe, ſont obligées de les envoyer au loin, & d'être privées du plaiſir de les voir ſouvent?

Le haſard pourra faire que quelques-uns réuſſiront peut-être; mais cette incertitude cauſe plus de peine à une bonne mère qu'elle n'en auroit à nourrir ſon enfant.

Je ne parle pas des mères qui, de gaîté de cœur, confient leurs enfans à des femmes qu'elles ne connoiſſent

pas, & qui, ſe contentant d'en recevoir des nouvelles vagues, paſſent des années entières ſans voir les triſtes victimes de leur indifférence & de leur inſenſibilité; les mères de cette eſpèce ne doivent pas lire ce que j'écris; elles trouveroient mes réflexions ridicules & puériles. Heureuſement quelques-uns de ces pauvres petits ont le bonheur de trouver des Nourrices qui s'attachent à eux; & quelquefois l'Etrangère éprouve pour eux les ſentimens que leurs parens auroient dû avoir, & ſupplée à la négligence de ceux-ci. Mais, pour quelques enfans qui réuſſiſſent ainſi, combien en eſt-il qui paſſent leur courte vie dans les ſouffrances? La quantité prodigieuſe d'enfans qu'on voit en pitoyable état dans les Campagnes, & chez les Sevreuſes, effraye & fait frémir.

Parmi les enfans qui réuſſiſſent le mieux en nourrice, on en voit très-peu qui ſoient bien en tous points. Il y en a qui paroiſſent forts & gras; mais l'un tend le derrière, l'autre dandine; celui-ci a les genoux en dedans, celui-là a les reins foibles, un autre a une deſcente; l'un louche ſans que cela lui ſoit naturel, l'autre a une brûlure quelque part. C'eſt une choſe rare que de voir un enfant en nourrice qui n'ait pas quelque difformité ou infirmité accidentelle, apparente ou cachée: il y en a pluſieurs qui ont le *carreau*, de gros ventres, des vers; * ils tétent le pouce preſ-

* Il eſt prudent de s'aſſurer ſi les enfans n'ont point de vers dans leur ſeconde année. On vend de petites dragées chez un Apothicaire de la rue de la Harpe, vis-à-vis la Tête Noire, qu'ils prennent facilement, qui

que tous; ils reſtent long-tems ſales de nuit; beaucoup ſont de la petite eſpèce, & n'en auroient pas été s'ils euſſent été nourris par leur mère; & un grand nombre deviennent étiques.

Il y a à préſent une maladie fort commune aux enfans : elle eſt connue ſous le nom d'humeurs froides; j'en ignore la cauſe; mais j'imagine que, ſi l'on ne mettoit pas les enfans en nourrice, cette infirmité ne ſeroit pas ſi commune. Les dartres ſont auſſi très-répandues. Qui ſçait ſi elles ne ſont pas une ſuite d'un mauvais lait pris en naiſſant ? Beaucoup d'enfans enfin ont la vue foible & ne peuvent pas regarder le grand jour, par-

---

leur en font rendre lorſqu'ils en ont, & qui ne leur font aucun mal quand ils n'en ont pas.

ce qu'ils ont été trop renfermés.

Il y a des mères qui, en apprenant la nouvelle de la mort de leur enfant en nourrice, se consolent, sans en chercher la cause, en disant : *Hélas ! c'est un Ange en Paradis.* Je doute que Dieu leur tienne compte de leur résignation en pareil cas. Il permet qu'il se forme des enfans dans leur sein pour qu'elles tâchent d'en faire des hommes : d'ailleurs, parleroient-elles ainsi, si elles faisoient réflexion aux cruelles douleurs que ces enfans ont éprouvées avant de succomber ; qu'elles sont souvent cause de leur mort par leur négligence ; qu'un enfant qu'elles ont abandonné dès sa naissance aux soins d'une mauvaise mère, puisqu'elle abandonne le sien pour prendre celui-là ; que cet enfant, dis-je, les auroit chéries toute leur vie si elles avoient rempli leurs

devoirs envers lui. Les enfans ne seroient point ingrats si l'on ne s'écartoit pas de la nature ; leur ingratitude ne vient souvent que de la conduite mal entendue qu'on a avec eux.

Les mères qui prennent leur parti si facilement sur la mort d'un enfant, sont-elles aussi insensibles lorsqu'on leur en rapporte qui, par leur foiblesse & leur infirmité, sont destinés à traîner une vie languissante, à être à charge à tous ceux qui les environnent, & à être incapables de tout. C'est alors que pour avoir voulu s'épargner deux ans de peines, à ce qu'elles prétendent, elles sont forcées d'en prendre d'aussi longues qu'infructueuses. Heureux encore les pauvres enfans, si leur difformité ou leur langueur ne donne pas aux mères de l'éloignement pour eux, & si celles-ci supportent avec patience les

humeurs auxquelles ces enfans, en mauvais état, ſont ſujets.

Quand les Nourrices de la Campagne auroient la bonne volonté de faire leur devoir, lorſqu'elles ſont peu payées, il eſt impoſſible qu'elles paſſent auprès des enfans tout le tems qui ſeroit néceſſaire en ſuivant leur routine. Celles qui ne travaillent point aux champs ſont chargées du détail de l'intérieur de la maiſon, qui eſt conſidérable. La leſſive, la façon du pain, le ſoin de la vache, la cuiſine à faire, le bois à aller ramaſſer, la garde des autres enfans, tout cela roule ſur elles.

Lorſqu'elles ſortent, au lieu d'emporter leur Nourriſſon avec elles, ce qui lui feroit beaucoup de bien, elles lui laiſſent perdre ſes forces dans le lit, ou elles le livrent à d'autres enfans. J'en ai vus qu'on faiſoit prome-

ner par des enfans de ſix ans, qui, ne pouvant les ſoutenir, les traînoient par terre. Une Nourrice, occupée dans la maiſon & entourée d'enfans qui crient, peut-elle renoncer à tout pour le Nourriſſon ? D'ailleurs, doit-on ſe flatter qu'une femme qui ſévre ſon propre enfant par intérêt, & qui par-là l'expoſe à mourir, comme il arrive ſouvent, aura quelque pitié d'un enfant étranger. Je ne conçois pas comment une Nourrice peut ſupporter la vue de ſon enfant mourant de langueur & de jalouſie d'en voir un autre prendre la ſeule nourriture qui lui convienne.

Si la Nourrice a alaité ſon enfant aſſez long-tems, ſon lait eſt vieux; & n'étant pas d'une qualité propre au nouveau né, celui-ci le digère mal. Il eſt faux qu'un nouveau né renouvelle le lait; & c'eſt une erreur de

croire qu'un vieux lait ſoit bon pour les nouveaux nés. Il eſt d'ailleurs évident qu'une Nourrice, accouchée depuis dix mois ou un an, eſt plus expoſée à devenir groſſe qu'une femme nouvellement accouchée ; & on ſçait que les Nourrices ne diſent qu'elles ſont groſſes que le plus tard qu'elles peuvent. *

---

* Si une Nourrice devient groſſe ſix ſemaines ou deux mois après qu'elle a pris un Nourriſſon, ſon lait diminue de quantité ; il devient moins nourriſſant. Elle eſt obligée alors de donner d'autres alimens à l'enfant. Celui-ci les digère mal ; il maîgrit, il dépérit. Voilà pourquoi l'on dit que le lait d'une femme groſſe eſt mauvais. Mais un enfant nourri par ſa mère tétera au moins pendant un an avant qu'elle devienne groſſe ; il ſera fort ; ſon eſtomac ſera en état de recevoir & de digérer d'autres alimens ; & il téteroit alors ſa mère groſſe pendant quelque tems qu'il n'en éprouveroit aucun inconvénient.

Preſque tous les enfans que l'on met en nourrice ſont ſévrés trop tôt, & font ſouvent preſque toutes leurs dents ſans téter. Faut-il s'étonner s'il en périt beaucoup dans le tems qu'ils font leurs dernières dents ; quand ils ſont privés de la ſeule nourriture que leur eſtomac affoibli alors pourroit digérer.

Les pauvres gens de la Campagne ſont ordinairement logés dans le bas d'une maiſon ; les pièces qu'ils habitent ſont humides, & elles ſont puantes par les ordures des autres enfans ; elles ſont entourées de mares remplies d'eau croupiſſante ou de fumier. Les enfans reſtent continuellement dans ces pièces lorſqu'ils ne marchent pas ſeuls, & ils marchent tard. De ſorte qu'au lieu d'être au bon air de la campagne, ils ſont dans la puanteur. J'ai dit ailleurs le tort

que les mauvaiſes odeurs leur font.. Lorſqu'on approche de ces enfans,, on ſent une odeur aigre qui prend au nez.

Les meilleures Nourrices, celles qui ont le plus de ſoin des enfans, pé-chent par ignorance. Plus elles ai-ment les enfans, & plus elles les ren-dent frileux; parce qu'elles ont peur qu'ils n'aient froid, même en été. Elles les aſſomment de hardes, de couvertures, & les affoibliſſent. Le peu de précautions que les Nourrices négligentes prennent pour garantir leurs enfans du froid, eſt juſtement ce qui les dédommage en partie du mauvais ſoin qu'elles ont d'eux d'ail-leurs. De quel que côté qu'on ſe tour-ne, on ne trouve qu'inconvénient lorſqu'on s'écarte de la nature, & qu'on fait paſſer à un enfant, dans des mains étrangères, le tems qu'il eſt

eſſentiel qu'il paſſe auprès de ſa mère.

Un enfant, une fois parvenu à l'âge de deux ans, s'il eſt fort, pourroit abſolument ſe paſſer des ſoins de ſa mère. Il parle, il marche ſeul, il a des dents; qu'il reçoive du pain de celui-ci ou de celui-là, il lui fera le même bien. Mais, avant cet âge, il n'y a que la tendreſſe & les attentions inquiétes de la mère qui puiſſent ſuffire à tous ſes beſoins. Plus il eſt jeune, & plus il faut qu'il ſoit près d'elle.

C'eſt une erreur de s'imaginer qu'on ſuppléera à ces devoirs à force d'argent, & qu'on ſe fera aimer des enfans au même degré que ſi on les avoit nourris. En leur faiſant oublier la Nourrice, on leur a donné la première leçon d'indifférence & d'ingratitude. La ſéparation de la Nour-

rice cauſe, à ceux qui ſont ſenſibles
un chagrin cruel qui nuit à leur ſanté
Ils s'attachent enſuite à la premièr
perſonne qui s'empare d'eux en quit
tant la Nourrice. Ordinairement c'e
à la *Bonne*; & la politeſſe eſt pour
mère, parce qu'on les dreſſe dans
bel art d'en avoir.

S'il ſe fait un ſecond changemen
c'eſt-à-dire ſi l'on ſépare un enfant d
ſa *bonne* ou de ſa mère, il n'y eſt plu
ſenſible. C'eſt alors qu'on s'appe
çoit que le ſecond attachement, eû
il été pour la mère, ne valoit pas
premier. On parvient à lui donn
un air affable avec tout le monde
mais il n'aime perſonne. On trouv
que les enfans ſe détachent en gran
diſſant. Qu'y a-t-il d'étonnant à cel
Lorſque loin de conſerver leur pr
mière ſenſibilité, on leur fait éprou
ver des révolutions qui l'altèren

Ceux qui ne changent point de mères, conſervent leur attachement pour elles toute leur vie, à moins que par la ſuite elles n'aient avec eux une conduite mal entendue.

Lorſque les enfans rebutent leurs mères en arrivant de nourrice, & que cela dure un peu de tems, ſi les mères n'ont pas aſſez de patience, & ſi, faute de ſentir aſſez le chagrin qu'éprouvent alors leurs enfans, elles prennent ces rebuts pour des fantaiſies, & les traitent en conſéquence, en voilà aſſez pour inſpirer de l'éloignement & de l'averſion aux enfans pour les mères, parce qu'ils les ſentent injuſtes alors. J'ai vu pluſieurs fois des effets funeſtes de pareilles mépriſes.

Les enfans ont une ſorte de raiſonnement, ou plutôt d'inſtinct, que l'on ne leur ſuppoſe pas. La con-

duite que l'on tient avec eux influe sur leur caractère dès l'âge le pluss tendre. Lorſqu'on a paru injuſte à un enfant, il ſe révolte, il dévient colérique. Ce qu'on fait pour le dompter ne fait ſouvent que l'aigrir. Si la crainte l'empêche d'éclater, il devient rancunier, diſſimulé : on s'en apperçoit ; on le juge d'un mauvaiss caractère, ſans ſe ſouvenir qu'on lui a paru injuſte ; on le rend méchant tout en le réduiſant en apparence ; & tout eſt perdu. Une malheureuſe erreur en produit mille autres, gâte un caractère, & éloigne deux perſonnes qui devoient s'aimer. Ces mauvais effets arrivent préciſément à l'enfant qui a le plus regretté ſa Nourrice, par conſéquent au plus ſenſible, & à la mère qui avoit le plus d'empreſſement à recevoir les careſſes de ſon enfant.

Les enfans nourris par leurs mères peuvent y gagner autant pour le caractère que pour la ſanté, ſur-tout s'il eſt vrai que le lait influe ſur le caractère. La mère peut du moins tirer un grand avantage de la connoiſſance qu'elle a de ſon enfant pour ſa première éducation. En nourriſſant on ſçait à point nommé la cauſe des cris d'un enfant. On eſt à portée de le ſatisfaire ſi c'eſt un beſoin qui le fait crier, & de le refuſer ſi c'eſt une fantaiſie.

Cette conduite, ſoutenue avec conſtance, procure les plus grands avantages pour les ſuites de l'éducation. Un enfant qui n'obtient rien par ſes cris, ne devient point impérieux. Lorſqu'on a ſatisfait ſes véritables beſoins, & qu'on ne lui a jamais paru injuſte, il n'eſt ni colérique, ni importun; & on n'eſt pas obligé d'en

venir aux châtimens corporels qui l'aviliroient & le révolteroient. *

Cependant lorſque les enfans deſirent de toucher à quelques objets qui ne peuvent pas leur nuire, il ne faut pas les contrarier. On doit leur donner des facilités pour ſe ſatisfaire autant qu'il ſera poſſible. Plus ils s'exerceront les ſens de bonne heure, &

* Une mère attentive & capable d'obſerver le développement des ſenſations d'un enfant, peut, en nourriſſant, faire des obſervations qui lui donneront des moyens ſûrs de commencer les plus heureuſes habitudes dans ſon Nourriſſon. Les objets, les perſonnes, les diſcours, les actions, tout cela agit ſur les organes des enfans & les modifie. De combien de mauvaiſes impreſſions ne peut-on pas les garantir ? Et combien de *bonnes* ne peut-on pas leur donner qui tourneront inſenſiblement les petites facultés de leur ame vers ce qui peut leur être utile & les rendre heureux ?

plutôt

plutôt ils deviendront forts & adroits. Il faut avoir de grandes attentions ſur ce qu'ils portent à leur bouche. Il y a eu beaucoup d'enfans étranglés par différens corps qu'ils avoient avalés.

Si une mère nourriſſoit ſes enfans, elle les aimeroit tous également, tous l'aimeroient. Les aînés ne ſeroient pas cauſe qu'on oublieroit les derniers, comme il n'arrive que trop ſouvent. Lorſqu'on a eu un enfant de chaque ſexe, la répétition ne plaît pas toujours; & ceux qui ſont préſens font quelquefois oublier les abſens qui ſont en nourrice. Au contraire, la mère qui nourrit préfère toujours, pour le moment, le plus petit en proportion de ſa foibleſſe & du beſoin qu'il a d'elle. Cette conduite eſt dans la nature. Ceux qui la taxeroient d'inconſtance dans les femmes, n'au-

roient pas réfléchi qu'elle eſt plutôt une ſuite d'un inſtinct machinal que du raiſonnement, & qu'elle eſt abſolument néceſſaire.

Que deviendroient les pauvres petits, ſi les mères n'avoient pas plus de complaiſance pour eux que pour les plus grands, qui ſont en état de ſe paſſer des petits ſoins ? A meſure que les derniers grandiront, ils ſeront mis naturellement, & ſans y penſer, au niveau des premiers, & la mère les traitera tous également. En ſuivant l'ordre de la nature, aucun n'aura de préférence injuſte ; n'ayant aucun ſujet de jalouſie, les frères & ſœurs s'en aimeront mieux ; n'ayant point quitté la maiſon des auteurs de leurs jours, ils en ſeront plus frères & ſœurs. Ils auront tous les mêmes cauſes de chérir le père & la mère & d'en être aimés. La paix régnera dans les

familles. Les enfans plus robuſtes & mieux gouvernés, ſeront plus capables de ſoutenir les travaux auxquels ils ſe porteront ; ils feront des enfans plus forts & d'un meilleur caractère. L'eſtime publique, l'attachement des enfans & du père, & une meilleure ſanté, ſeront la récompenſe de la mère.*

---

* Il y a des femmes qui ne nourriſſent pas leurs enfans, parce que, diſent-elles, leurs maris ne pourroient pas ſupporter les cris des nouveaux nés, & que le ſpectacle des embarras d'une nourriture les dégoûteroit d'elles. Je ſoutiens au contraire qu'un homme, né ſenſible & ſenſé, aimera d'avantage ſa femme en lui voyant prendre des ſoins qui ont pour objet de lui donner des enfans forts & bien conſtitués ; qu'il s'occupera, en peu de tems, avec intérêt du petit Nourriſſon ; qu'il le careſſera & qu'il ſera très-enchanté de recevoir les petites careſſes de ſon enfant, qui le diſtinguera bien-

Je ne comprends pas comment tant de femmes, qui n'ont rien d'eſſentiel à faire, & qui ont à leurs ordres pluſieurs domeſtiques, oſent mettre leurs enfans en nourrice. Cette conduite n'eſt pas pardonnable, ſurtout depuis que l'on eſt à portée de voir des femmes qui donnent avec ſuccès l'exemple de la nourriture naturelle. Lorſque l'on croit une entrepriſe dangereuſe, ou que l'on n'a pas eu l'idée de la tenter, on eſt excuſable ; mais il faut être décidemment indifférente ſur le ſort de ſon enfant pour ne pas nourrir, quand on

---

tôt de tous les autres hommes. Je ne parle ici que des maris capables de ſentir le plaiſir de voir ſe former & ſe développer ſous leurs yeux d'innocentes créatures qui doivent les remplacer un jour. Pour ceux qui ne ſe conduiſent que par caprice, j'ignore ce qui peut les intéreſſer.

n'a rien à faire, & quand on a ſous les yeux l'exemple des femmes qui ont réuſſi.

ARTICLE QUATRIEME.

L'uſage de mettre les enfans en nourrice eſt une cauſe de dépopulation.

EN ſuivant l'impulſion de la nature, on ne privera pas les enfans de la campagne du lait de leurs mères ; c'eſt-à-dire, de la ſeule nourriture qui leur convienne. L'uſage de mettre les enfans en nourrice s'eſt introduit inſenſiblement dans toutes les Villes de Province ; il s'eſt même établi juſque dans les Campagnes. Quel renverſement de l'ordre ! Il meurt une grande quantité de ces enfans mis en nourrice, ſoit parce qu'ils ſont privés bruſquement de la nourriture

qui avoit formé leur première organiſation, ſoit par une ſuite de l'ignorance ou de la négligence des perſonnes qui les gouvernent. Un grand nombre de frères ou ſœurs de lait (ſans parler de ceux qui reſtent languiſſans), meurent auſſi. Les Nourrices font moins d'enfans en nourriſſant des étrangers après ceux qui leur appartiennent.

Lorſqu'elles ſont bien payées, elles donnent quelquefois leurs enfans à une autre Nourrice; & par ces tripotages voilà trois enfans & trois mères déplacés. Souvent l'important nourriſſon tourne mal; l'enfant de la Nourrice bien payée s'accommode peu d'un changement de lait; & celui de la ſeconde Nourrice périt pour faire place aux deux autres victimes.

Bien des gens s'embarraſſent fort

peu du tort qu'ils font aux enfans des Nourrices ; mais il n'eſt pas moins vrai que de les mettre dans le cas de ne pas nourrir leurs enfans comme il conviendroit, c'eſt une cauſe conſidérable de dépopulation, & par conſéquent un mal public. Les habitans de la Campagne ſont cependant bien précieux ; & ſans les peines qu'ils ſe donnent, les pareſſeux des Villes n'auroient pas ſi bon tems.

Les femmes de Province ont la folie de vouloir imiter celles des grandes Villes, & communément, elles n'en prennent que les ridicules & les défauts. Il a été du bon ton, dans les grandes Villes, d'étouffer les ſentimens inſpirés par la nature ; & on a pris ce ton dans les Provinces. Comment eſt-il poſſible que le devoir ſi eſſentiel de nourrir ſes enfans, ait été aſſujetti à l'empire de la

mode ? A préſent que l'on a ouvert les yeux ſur cet objet, & que le plus grand nombre commence à ſentir qu'il eſt inhumain de mettre ſes enfans en nourrice, je ne conſeille pas aux *Élégantes* de ſe vanter tout haut de leur éloignement pour leur premier devoir, ſi elles font encore un peu de cas de l'eſtime publique.

Je ne peux pas comprendre pourquoi une quantité de femmes, qui n'ont rien à faire, mettent leurs enfans en nourrice, & s'aveuglent ſur les dangers qu'ils courent ou ne s'en doutent pas. Cela prouve bien qu'un mauvais uſage une fois établi dure très-long-tems ſans qu'on s'aviſe de faire autrement. Je parierois que bien des femmes auroient nourri ſi elles y avoient penſé ; mais l'idée ne leur en eſt pas venue, parce que ce n'étoit pas l'uſage de nourrir. Si c'étoit la

mode que chaque femme gardât ſes enfans, & qu'une mère allât s'aviſer d'abandonner les ſiens aux ſoins d'une autre, toutes ſes voiſines lui jeteroient la pierre, & la regarderoient, avec raiſon, comme une femme dénaturée.

Cependant elle ſeroit encore moins blâmable alors qu'elle ne l'eſt à préſent qu'on a l'expérience trop multipliée des accidens funeſtes qui arrivent aux enfans par la négligence & l'ignorance des Nourrices. Il eſt humiliant, pour l'humanité, de voir qu'il n'y a que la miſère qui force les pauvres à garder leurs enfans. Juſqu'aux Fermières de campagne mettent leurs enfans en nourrice, lorſqu'elles ſont à leur aiſe, tandis qu'elles ont du monde pour les aider, & toutes ſortes de facilités pour élever leurs nouveaux nés.

On a toujours une quantité de raiſons à alléguer pour ſe diſpenſer de nourrir. Le mari, dit-on, ne veut pas ; il faut qu'il dorme. S'il eſt ſi délicat, qu'il couche dans une autre chambre. A-t-il droit d'arracher un enfant des bras de ſa mère dès ſa naiſſance ? C'eſt peut-être là le ſeul cas où une femme ait droit d'agir contre la volonté de ſon mari ; à moins qu'il ne ſoit un extravagant & un dénaturé, incapable de raiſonner, & dénué de ſenſibilité, il ne peut pas ſçavoir mauvais gré à ſa femme de nourrir ſon enfant ; & je ſoutiens que, pour peu qu'il ſoit ſuſceptible de ſentiment, loin d'être fâché de l'entrepriſe de ſa femme, il l'en aimera davantage, & regardera, en peu de tems, avec intérêt un enfant qu'il vouloit proſcrire d'abord. Je ſoutiens encore qu'il ſupportera

ſans peine les prétendues incommodités de la nourriture naturelle, quelque répugnance qu'il ait eue pour elle auparavant.

Un homme, de quel qu'état qu'il ſoit, eſt heureux d'avoir une femme qui ſçache braver les prétendus déſagrémens attachés à ſon état de mère, pour remplir ſes premiers devoirs. Si les femmes avoient véritablement envie de nourrir, elles ſçauroient bien trouver des moyens de réuſſir. Elles ne pourroient pas faire un meilleur uſage de la fineſſe qu'on prétend naturelle à leur ſexe. On eſt bien fort quand la fin qu'on ſe propoſe eſt louable; & la femme la plus complaiſante d'ailleurs doit avoir de la fermeté dans cette occaſion. On doit faire le bien en dépit des préjugés & des hommes injuſtes.

Je ne conſeillerois pas à une fem-

me, qui ſçauroit ſon mari oppoſé à ſon deſſein de nourrir, de diſputer avec lui ſur cet objet pendant toute ſa groſſeſſe. Mais un moyen bien ſûr de réuſſir eſt de ne faire part de ſon projet à qui que ce ſoit au monde; & lorſqu'elle eſt accouchée, de prendre le premier moment qu'elle pourra ſaiſir pour donner à téter à ſon enfant, comme ſi elle venoit de s'en aviſer dans l'inſtant. Il n'y a point de mari aſſez barbare pour expoſer ſa femme à périr en lui ôtant ſon enfant de force; &, ſi elle le connoiſſoit d'un caractère à ſe livrer à cet excès de férocité, il faudroit qu'elle prévint quelqu'un capable de lui en impoſer aſſez pour le contenir. J'indique ce moyen ſeulement pour prouver que les raiſons des mères pareſſeuſes ne valent rien, & qu'elles ſçauront vaincre les difficultés

quand elles le voudront sérieuse-ment.

D'autres femmes disent qu'elles sont trop délicates. Eh bien, qu'elles nourrissent pour rétablir leur santé. * C'est justement là le meilleur remède qu'elles puissent employer. L'enfant sera leur Médecin. Où a-t-on pris qu'on altère sa santé en nourrissant ? Il n'y a rien à cela que de naturel; &,

* Je sens toute la force de cette assertion, & je soutiens que, si la nourriture naturelle ne rétablit pas la femme la plus délicate, celle dont la poitrine même est la plus foible, rien ne sera capable de lui rendre la santé. Si l'on cite des femmes qui sont mortes en nourrissant, ou à la suite d'une nourriture, c'est qu'elles étoient attaquées de maladies qui les auroient conduites plutôt au tombeau si elles avoient encore éprouvé les suites d'un lait presque toujours mal détourné,

faute de ſuivre le vœu de la nature à cet égard, une femme délicate périt. Quand reviendra-t-on de tant de préjugés meurtriers ? Si une femme eſt ſi délicate, comment ſoutiendra-t-elle tout ce qu'il faut qu'elle faſſe pour détourner ſon lait ? Le lit, la diéte, les ſueurs & la privation d'air, la réduiront à la plus grande foibleſſe. Malgré toutes les précautions qu'il faut prendre pour détourner le lait, s'il lui en reſte, comme il arrive preſque toujours, comment en ſoutiendra-t-elle les ravages dans ſon corps ? Toute femme qui a la force de mener un enfant à terme, a celle de le nourrir.

Le peu d'attention que l'on fait aux accidens cauſés par le lait, eſt auſſi étonnant que l'indifférence que l'on a pour ſes pauvres petits enfans. Je dirois volontiers aux femmes : Si la foi-

bleſſe de vos enfans, ſi le beſoin a
ſolu qu'ils ont de vos ſoins & de l'a
ment que la nature leur a prépa
dans votre ſein ne vous touchent pa
que votre propre intérêt du moi
vous faſſe prendre un parti auquel
ſeul inſtinct vous auroit portées,
vous n'étiez pas arrêtées par des pr
jugés qui ſuſpendent & qui étouffe
votre ſenſibilité naturelle.

Les accidens cauſés par le lait ſo
fréquens & terribles; & les perſonn
les plus faites pour avoir les ſecou
les meilleurs & les plus empreſſés
n'en ſont pas plus à l'abri que les au
tres. Nous en avons eu la triſ
preuve dans la perte de la premiè
femme du Dauphin, dont la Franc
a pleuré la mort il y a peu d'années
& dans celles de pluſieurs femmes d
grand nom qui ſont mortes en co
che. Il ſeroit bien à ſouhaiter que le

enfans deſtinés à jouer un grand rôle dans le monde fuſſent nourris par les ſeules perſonnes dignes de remplir cette fonction eſſentielle. Ils ont autant beſoin que qui que ce ſoit d'avoir un bon tempérament, & plus que tout autre, d'avoir un heureux caractère. Si les femmes du premier rang ſe mettoient à nourrir, leur exemple produiroit les plus heureux effets & entraîneroit bientôt toutes les autres à remplir ce devoir important. Les Dames, obligées par leur état, de faire un ſervice à la Cour, en ſont diſpenſées pendant les deux premiers mois de leurs couches. C'eſt préciſément le tems où il eſt néceſſaire d'être un peu aſſidu auprès des enfans, & il eſt plus que ſuffiſant. Après ces deux mois elles pourroient reprendre leur ſervice, & continuer de nourrir très-facilement, & ſans,

pour ainſi dire, qu'on s'en apper-çût.

Mais revenons aux accidens cauſés par le lait. On voit des femmes qui en reſtent impotentes, d'autres qui en ſont très-défigurées; celles-là en deviennent folles; celles-ci en ſont remplies de dépôts qui les couvrent de plaies dégoûtantes & douloureuſes. Je crois que ſi l'on cherchoit les cauſes de la quantité prodigieuſe de perſonnes pulmoniques que l'on voit, ſur-tout dans les grandes Villes, on trouveroit que la principale vient de ce que les unes ont été mal nourries, & que les autres ont eu leur lait mal détourné.

Les femmes, délicates ou non, ſont quittes à meilleur marché en nourriſſant qu'en cherchant à détourner leur lait. Elles ſont exemptes, pendant la plus grande partie du

tems de leur nourriture, de l'évacuation périodique qui les fatigue tous les mois, ou d'une autre groſſeſſe qui les fatigueroit encore davantage. Les femmes qui font des enfans tous les ans, ne ſont-elles pas bien avancées de prendre des Nourrices pour avoir, diſent-elles, du repos, & de devenir groſſes lorſque leur corps n'eſt pas encore refait ? En nourriſſant long-tems, on fait moins d'enfans, & il en reſte davantage.

Loin de contribuer à augmenter la population, lorſqu'on accouche tous les ans, on y nuit au contraire, parce que beaucoup de ces enfans là ne s'élèvent pas, & qu'ils ſont cauſe encore qu'un très-grand nombre de ceux des Nourrices périſſent auſſi. Il y a quelques exceptions, mais elles ſont rares. Selon la marche de la nature, les femmes n'auroient des en-

fans que tous les deux ou trois ans :
plus ; dans l'eſpace de tems qu'el
ſont fécondes, elles auroient enco
le tems de faire dix ou douze enfa
bien conſtitués. Croit-on que la p
pulation y perdroit ?

Ce n'eſt pas pour donner de
peine aux mères que je leur conſei
de nourrir ; c'eſt au contraire po
leur en épargner ; c'eſt parce que je
plains des maux auxquels elles ſo
expoſées & ſujettes, tant pour el
que pour les enfans, que je leur p
ſente des moyens ſûrs de les évite
c'eſt pour les faire jouir d'une bon
ſanté ; pour qu'elles rentrent ſous
loix bienfaiſantes de la nature,
pour qu'elles deviennent mères da
toute l'étendue du mot.

En nourriſſant, on eſt dédomm
gée des peines que l'on prend, p
le plaiſir qu'on a de voir croître ſo

ſes yeux un enfant fort, qui s'attache, & qui preſſe avec ſes petits bras ſa tendre mère : on eſt exempte des inquiétudes indicibles qu'ont les bonnes mères lorſque leurs enfans ſont en nourrice.

Les petits enfans ne donnent pas beaucoup de peine lorſqu'ils ſont bien gouvernés ; ils ne ſont point criailleurs quand ils ne ſouffrent pas. Il n'y a rien de ſi intéreſſant que d'obſerver & de jouir de tous leurs petits développemens.

La néceſſité où une femme ſeroit de faire quelques voyages, peu de tems après ſon accouchement, ne ſeroit point un obſtacle à ce qu'elle nourrît. On peut tout auſſi bien mener un enfant en voyage que des animaux dont on ſe fait ſuivre partout pour ſon plaiſir. Je ne vois pas non plus pourquoi l'on auroit honte

de se faire suivre d'un enfant dans les maisons où l'on va, lorsqu'on y mène un chien, qui est fort importun par son odeur forte, par ses aboyemens & par le dégât qu'il fait souvent.

Beaucoup de femmes ne peuvent pas nourrir, dit-on, parce que leurs occupations, leurs talens, leur commerce, leur métier les en empêchent. On trouve souvent des choses impossibles à faire, qui deviendroient très-aisées si l'on vouloit véritablement les entreprendre. Il n'y a point de femmes, si occupée qu'elle soit, qui ne puisse sacrifier à un enfant un quart d'heure de tems en tems dans le courant de la journée pour lui donner à téter. Elle peut employer deux heures de suite à ses occupations, soit dans le commerce, soit dans un art ou un métier. Ce quart d'heure de tems en tems suffit pour nourrir.

La méthode ſuivant laquelle une femme veut que ſon enfant ſoit gouverné étant une fois donnée, elle peut y avoir l'œil tout en s'occupant. Il ne s'agit donc que d'avoir une perſonne chez ſoi qui ſoit principalement deſtinée à ſoigner l'enfant : cette perſonne ne coûtera pas plus qu'une Nourrice, à laquelle on n'a jamais fini de donner. On a beaucoup de peine à contenter les mères factices & empruntées. Quand cette domeſtique coûteroit un peu plus qu'une Nourrice, elle peut-être utile à la maiſon pendant que l'enfant dort ou qu'il s'amuſe, & pendant les ſoirées.

Lorſqu'on eſt logé auprès d'un endroit bien aëré, on peut y placer l'enfant, de manière qu'il joue ſeul tandis que l'on travaille auprès de lui. Pendant qu'un enfant prend l'air,

& il faut qu'il le prenne souvent, la mère a le tems de vaquer à ses affaires. On peut, en nourrissant, aller dîner en ville, faire des visites, & jouir des agrémens de la société; on peut se faire porter son enfant partout pour lui donner à téter, & le faire disparoître lorsqu'il gêne. On vient à bout de choses plus difficiles que tout cela; il n'y a que façon de s'arranger. Je suis bien sûre que la mère préférera souvent la compagnie de son enfant aux prétendus plaisirs bruyans des grandes *cohues* : c'est en nourrissant qu'on s'apperçoit qu'on est mère. Les femmes qui n'auroient pas le moyen de prendre une personne à gages pour les seconder, pourroient, avc ce qu'elles donneroient à une Nourrice, avoir une femme au mois pour promener l'enfant & aider dans le ménage. Je me

doute bien qu'on aura l'esprit de trouver, sans mon secours, tous ces moyens, si l'on veut nourrir ; je n'en parle que pour faire voir qu'on les a, & qu'ils sont aisés à mettre en pratique. Toutes les mères, ou presque toutes, peuvent nourrir. Je ne vois guère que deux espèces de femmes qui soient absolument dans l'impossibilité de nourrir. Ce sont celles qui ont des états qui les assujettissent auprès des malades, & celles qui sont en service.

Il y a des femmes qui ne veulent pas nourrir, parce qu'elles ont d'autres enfans pour qui elles n'ont pas pris ce soin ; elles craignent, disent-elles, de préférer les derniers aux premiers. Cette délicatesse est louable ; mais elle ne doit pas arrêter. Il seroit fâcheux qu'on s'abstînt de bien faire, parce qu'on ne l'a pas toujours fait.

En ſuppoſant que l'enfant nourri par ſa mère ſoit préféré aux autres, étant le plus jeune & le plus foible, c'eſt celui qui a le plus de beſoin de la tendreſſe maternelle. Au lieu de cette préférence, il eût peut-être été le moins aimé, s'il eût été abſent, puiſqu'on avoit déjà donné ſon amitié aux autres avant que celui-ci exiſtât. Il n'y a que la mère qui ſuffiſe aux nouveaux nés, au lieu que le père peut dédommager les autres de ce qu'ils perdroient, ſi la mère paroiſſoit les oublier.

Mais il n'eſt pas à préſumer qu'une mère aſſez tendre pour nourrir ſon enfant, lorſqu'elle en a enfin ſenti les avantages, & qu'elle s'eſt élevée au-deſſus des préjugés qui l'entourent; il n'eſt pas à préſumer, dis-je, qu'une pareille mère négligera ſes autres enfans parce qu'elle aura eu le

malheur de croire ne pas pouvoir les nourrir dans le tems de leur naiſſance. elle les plaindra au contraire ; elle s'attendrira ſur eux toutes les fois qu'elle penſera qu'ils n'ont pas reçu ſes premiers ſoins, qu'ils ont perdu ſes careſſes pendant deux ans, & qu'elle n'a pas joui de leur premier ſourire; elle ſe ſentira un deſir bien vif de les dédommager des pertes qu'ils ont faites.

D'autres femmes diſent encore, que, ſi elles perdoient un enfant qu'elles nourriroient, cette perte leur cauſeroit trop de chagrin, ou qu'elles ſont trop ſenſibles pour pouvoir ſupporter les cris douloureux d'un enfant ; & ainſi elles abandonnent par bon cœur leurs enfans dès leur naiſſance. Comment oſe-t-on donner de pareilles défaites ? Lorſque l'on a fait ſon devoir, & que l'on n'a point

de reproches à se faire sur la mort d'un enfant, on a du moins des motifs de consolation. On éprouve une douleur de sentiment bien différente de celle qui a sa source dans les remords : car il n'y a pas une femme qui, en perdant son enfant en nourrice, ne doive se dire : *il vivroit peut-être*, mon enfant, *si je ne l'avois pas livré à des mains étrangères, si je l'avois nourri.*

Il seroit aisé de faire voir aux personnes qui craignent d'augmenter leur dépense en nourrissant, qu'un enfant coûte moins à la maison, quand on le veut, qu'en nourrice. Les enfans qui trouvent abondamment du lait dans le sein de leurs mères, ne mangent point pendant les premiers mois de leur naissance. Il ne faut ni lait de vache ni farine ; on n'a point besoin de bois pour les chauf-

fer, puiſqu'il ne faut rien leur mettre ſur le corps qui ſoit chauffé. L'*emmaillotage*, la bouillie & le chauffage prennent ordinairement bien du tems que voici épargné, & conſtituent dans une petite dépenſe que voilà ſupprimée. De plus, les enfans qu'on nourrit ſoi-même, ſont nets de très-bonne heure, & pourriſſent par conſéquent moins de linge.

On s'imagine épargner du tems & de l'argent en mettant un enfant en nourrice : la mère en fait ſouvent un autre tout de ſuite; il faut faire la dépenſe d'une ſeconde couche, d'une autre layette, & avoir deux enfans en nourrice à la fois, ou retirer le premier ſi jeune, qu'il donne plus d'embarras que s'il venoit de naître. N'a-t-on pas bien gagné ? On a deux enfans foibles & languiſſans, au lieu d'un fort ; & ſouvent après avoir dé-

penſé beaucoup d'argent, & pris bien des peines, ils meurent par une ſuite des mauvais traitemens qu'ils ont reçus dès leur naiſſance.

Quand il y auroit autant de difficultés à nourrir qu'on ſe l'imagine (ce qui n'eſt pas), la choſe ne vaut-elle pas bien la peine de ſe gêner un peu ? Je connois des femmes qui avoient des occupations, pluſieurs petits enfans à la fois, peu de ſecours d'ailleurs, les préjugés de tous leurs alentours, & leur délicateſſe de tempérament à ſurmonter, & qui ont nourri avec le plus grand ſuccès pour leurs enfans & pour leur ſanté perſonnelle. Toutes les perſonnes de leur connoiſſance, qui avoient dit, avant l'entrepriſe, & ſuivant la coutume, *quelle folie !* ont été forcées d'applaudir enſuite. Ainſi, quand je propoſe de braver les inconvéniens

apparens de la nourriture naturelle, je ne demande rien que de très-aiſé à faire, & que je n'aie vu entreprendre pluſieurs fois avec ſuccès.

Il réſulte de ces réflexions, qu'en s'y prenant bien, il eſt aiſé de réuſſir à nourrir, & que le ſuccès eſt certain; que les enfans bien gouvernés ſont forts de bonne heure, & donnent beaucoup moins d'embarras qu'on ne croit; que les premières années influent conſidérablement ſur le tempérament des enfans pour toute leur vie; qu'on évite une multitude de dangers en ne les mettant point en nourrice; que leur ſanté & leur caractère ſont fortement intéreſſés au parti qu'on prend ſur eux au moment de leur naiſſance; que les mères, en nourriſſant, ſe mettent à l'abri des ravages cauſés par le lait, s'aſſurent une bonne ſanté, la tendreſſe de

leurs enfans & l'eſtime du public ; que la méthode des Nourrices eſt mauvaiſe & pernicieuſe ; qu'il n'y a point de conſidérations aſſez fortes pour empêcher les mères de nourrir, & qu'elles le pourront toutes quand elles le voudront bien. Il eſt prouvé qu'il en coûte moins d'argent & qu'on perd moins de tems, en nourriſſant ſoi-même, qu'en ayant recours à une Nourrice ; que la population en ſera meilleure & plus abondante ; & qu'enfin tous les avantages ſont du côté de la nourriture naturelle, & tous les inconvéniens de l'autre. Puiſſent ces obſervations, fruit de mon expérience, faire ſenſation ſur l'eſprit de mes ſemblables, & produire l'heureux effet que j'en ambitionne ! Puiſſé-je voir toutes les femmes devenir véritablement mères, & mériter, en rempliſſant leurs

devoirs, que les hommes les respectent !

J'ai dit à la fin de l'Avertissement de cet ouvrage, que je rapporterois quelques morceaux d'un écrit de M. Bermingham, intitulé : *Manière de bien nourrir & soigner les Enfans nouveaux nés.* Voici les endroits de son écrit qui m'ont paru les plus utiles & les plus propres à faire effet sur les Lecteurs.

» S'il est un tems, dit cet Auteur, » où les enfans ont besoin d'être » chaudement, c'est dans les pre- » miers instans après leur naissance. » La chaleur la plus salutaire alors » pour eux, seroit celle du corps de » la mère ; mais, soit par air, soit » sous prétexte de la laisser reposer, » on fait à l'enfant un petit lit à part » où il est enveloppé dans des langes ; » foibles secours qui ne valent pas la

» chaleur de la mère ; d'où il s'en ſuit » des inconvéniens qui font tort à » l'enfant, à moins que la force » de ſon tempérament ne l'en pré- » ſerve.

» Pourquoi, parmi tous les ani- » maux, la femme ſeroit-elle la ſeule » mère diſpenſée du devoir de cou- » ver, pour ainſi dire, ſes enfans. » Les animaux ovipares & les vivi- » pares ne couvent-ils pas les leurs ? » C'eſt donc un précepte écrit dans » le livre de la loi naturelle, qu'une » mère tienne ſon enfant auprès d'el- » le lorſqu'il eſt encore foible & » languiſſant, à peine d'être reſ- » ponſable des accidens qui pour- » roient lui en arriver.

» Le prétexte du repos de la mère, » excepté dans certains cas fâcheux » qui n'arrivent que rarement, eſt » frivole & illuſoire. La plûpart des

» mères le désirent. Le contentement
» & la tranquillité qu'on leur procu-
» reroit par-là, les dédommageroit
» bien de quelques instans de sommeil
» qu'on pourroit leur faire perdre.

» Que les mères tendres & affec-
» tionnées, que la Providence favo-
» rise d'une heureuse fécondité ne se
» prêtent donc plus aux ménage-
» mens déplacés qu'ont pour elles
» leurs Gardes & leurs Domestiques
» au préjudice de leurs enfans. Qu'el-
» les fassent coucher leurs enfans au-
» près d'elles pendant le premier
» mois. C'est une pratique si peu in-
» différente, que j'ose assurer, d'a-
» près mon expérience journalière,
» que l'habitude où l'on est de la né-
» gliger coûte la vie d'un grand
» nombre d'enfans.

» Un autre abus bien plus général
» encore, & qui n'est pas d'une

» moindre conſéquence, c'eſt l'uſage
» où ſont les femmes de tous les états,
» excepté les plus pauvres payſannes,
» de ne point alaiter leurs enfans el-
» les-mêmes. Comment ont-elles pu
» porter l'orgueil, la molleſſe, le goût
» du plaiſir & des amuſemens au
» point d'étouffer en elles la tendreſſe
» naturelle pour leur propre fruit?
» Que dis-je, de riſquer elles-mêmes
» leur vie par les maladies que cauſe
» le reflux du lait, devenu inutile
» par la dureté de la mère, telles que
» ſont les tumeurs, des inflamma-
» tions, & quelque fois même des
» cancers dont les ſuites s'étendent
» pour l'ordinaire ſur toute la vie, &
» dégénèrent en vapeurs, en pthiſie
» & autres maladies mortelles dont
» la mère ſe ſeroit préſervée en ſui-
» vant le ſage inſtinct de la nature.

» Mais pourquoi m'intéreſſer pour

» les mères barbares, à qui la Pro-
» vidence fait juſtement payer leur
» dureté par des peines inévitables.
» Attendriſſons nous plutôt ſur les
» innocentes victimes de leur inhu-
» manité dès l'inſtant de leur naiſ-
» ſance : ils en éprouvent les effets
» & continuent de les éprouver juſ-
» qu'à la fin.

» L'enfant naiſſant a beſoin de
» purgatif pour évacuer de ſon eſto-
» mac le *méconium*, ou la lie des ali-
» mens qui s'y eſt amaſſée avant ſa
» naiſſance, tems auquel cette éva-
» cuation ne ſe pouvoit pas faire par
» les ſelles. Or, quel purgatif aſſez
» doux pourra-t-on adapter à la dé-
» bilité & à la molleſſe de ſes orga-
» nes. Il n'en eſt point dans ceux que
» l'art propoſe qui n'ébranle le genre
» nerveux de l'enfant.

» Mais la nature lui en a préparé

» un ; c'eſt le lait de la mère, tel
» qu'il eſt auſſi-tôt après l'accouche-
» ment. C'eſt alors une liqueur qui a
» le double avantage de ne point
» charger ſon eſtomac, & de le dé-
» terger des impuretés qui l'infeſ-
» tent. * Quand le lait de la mère
» aura pris plus de conſiſtance, ſon
» eſtomac aura auſſi acquis plus de
» vigueur ; rien ne lui conviendra

* Il faut bien ſe garder de prendre le lait qui a paſſé pluſieurs jours dans le ſein de la mère, comme propre à purger l'enfant. Ce lait eſt alors corrompu & n'eſt propre qu'à l'incommoder. On voit par là que tout ce qui eſt avantageux à la mère l'eſt à l'enfant ; que les femmes qui ſouffrent des bouts pour avoir trop tardé à donner à téter, & pour avoir trop laiſſé emplir leur ſein, font auſſi du mal à un enfant en lui donnant un lait corrompu au lieu d'un lait qui l'auroit purgé s'il avoit été pris auſſi-tôt après l'accouchement.

» mieux pour aliment qu'une ſubſ-
» tance qui lui en a déjà ſervi avant
» ſa naiſſance. Un autre lait, fût-il
» en ſoi meilleur, lui ſera moins
» bon, parce que ce ſera pour lui un
» changement de nourriture, une
» diéte nouvelle.

Cet Auteur prétend auſſi que le lait étranger influe ſur le caractère, & voici comment il s'explique ſur ce point.

» Quand l'enfant ne prendroit pas
» les paſſions de la Nourrice, ne ſe-
» roit-ce pas aſſez qu'il pût en pren-
» dre le tempérament. Avec ſi peu de
» moyens pour vivre & auſſi peu de
» mœurs qu'en ont la plûpart de ces
» femmes, doit-on s'attendre qu'elles
» ſoient d'une conſtitution bien ſaine ?
» Joignez à cela tous les accidens qui
» arrivent aux enfans par la négligen-
» ce & le mauvais ſoin des Nourrices.

Il ajoute enſuite que : « de dix en-
» fans nourris par leurs mères, à
» peine en mourra-t-il un ; d'un pa-
» reil nombre envoyé en nourrice,
» il en périra les deux tiers. Je ſuis
» fils d'une mère qui a eu vingt-ſix
» enfans, dont quatre avant terme :
» je ſuis le ſeul que ma mère ait nour-
» ri, & auſſi le ſeul qui vive.

» Les bêtes ſauvages les plus fé-
» roces, la Lionne, l'Ourſe & la
» Tigreſſe alaitent leurs petits, &
» s'expoſent à tout, plutôt que de
» les laiſſer manquer de nourriture,
» ou que d'expoſer leur vie au danger.
» N'y aura-t-il donc que la femme,
» cette aimable créature, ſur le front
» de laquelle paroiſſent empreintes
» la douceur & l'affection, qui don-
» ne des marques de la cruauté la
» plus inouie ?

» Je ſçais que la plupart ignorent

» les terribles effets que je relève ici,
» & que les Sages-Femmes, les Nour-
» rices, & *toutes les perſonnes inté-*
» *reſſées* à les flatter ſur cet article,
» ont grand ſoin de leur inſinuer que
» le lait étranger eſt tout auſſi bon à
» l'enfant que le lait de la mère ; el-
» les ont la-deſſus des milliers d'e-
» xemples toujours prêts ; mais enfin
» on n'eſt pas excuſable dans ſon er-
» reur, lorſqu'elle eſt combattue par
» les ſimples lumières naturelles.

» La foibleſſe de tempérament
» n'eſt pas une excuſe pertinente :
» une femme qui a bien pu porter un
» enfant neuf mois, & le mettre au
» monde ſans accident, a des forces
» de reſte pour le nourrir ; il y a plus,
» elle en acquerroit en le faiſant.

» Par exemple, on s'imagine que
» les femmes qui ont des vapeurs ne
» peuvent pas nourrir, & l'on a grand

» ſoin de les en détourner ; cepen-
» dant c'eſt une pure illuſion.

» J'en ai connu une affligée, de-
» puis pluſieurs années, de vapeurs
» hyſtériques, accompagnées de dou-
» leurs & de convulſions dans le ven-
» tre. Je ne pus qu'adoucir ſon mal,
» ſans la guérir radicalement. Quel-
» que tems après elle devint groſſe,
» & de ce moment ſes vapeurs la
» laiſſèrent tranquille. Je ne doutai
» pas qu'elle ne continuât d'en être
» exempte, même après ſon accou-
» chement, ſi elle nourriſſoit ſon en-
» fant. Je le lui conſeillai; &, comme
» elle étoit naturellement ſuſceptible
» de bons ſentimens, elle y conſen-
» tit volontiers. Cependant, l'enfant
» né, ſa Sage-Femme & ſa Garde
» parurent fort ſurpriſes que, foible
» & délicate comme elle étoit, elle
» entreprît de nourrir. Auſſi ne man-

» quèrent-elles pas d'employer, pour
» l'en détourner, tous les argumens
» qu'on a coutume d'oppoſer à cette
» ſaine pratique. Elles n'oublièrent
» pas de lui repréſenter que, ſi elle
» commençoit à nourrir pendant quel-
» ques ſemaines, & que, pour raiſon
» de ſanté, elle fût obligée de diſ-
» continuer, comme, ſelon toute
» apparence, elle le ſeroit, elle cou-
» roit plus de riſque que ſi elle n'eût
» pas commencé, ſoit pour elle-mê-
» me, à cauſe de la difficulté qu'il y
» auroit alors de faire paſſer ſon lait,
» ſoit pour l'enfant, qu'il ſeroit éga-
» lement dangereux de ſevrer ou de
» changer de Nourrice. *

* C'eſt toujours un grand avantage pour l'enfant d'avoir le premier lait de la mère pendant les premières ſemaines que ſes organes ſont plus délicats. Il eſt par-là plus en

» Ce raiſonnement ne laiſſa pas » de l'inquiéter ; elle me fit part de » ſes craintes à ce ſujet ; mais j'eus » le bonheur de la tranquilliſer, en » l'aſſurant que non-ſeulement elle » continueroit ſa nourriture juſqu'au » bout, mais que même, loin d'en » être incommodée, elle ne feroit » que s'en porter mieux ; elle me » crut, & ma promeſſe ſe vérifia.

état de ſupporter, avec moins de danger, le lait d'une Nourrice ; en ſuppoſant qu'on ſoit obligé de lui en donner une. Les Médecins conſeillent ſouvent aux femmes, qui ſe croient abſolument dans l'impoſſibilité de nourrir, de donner leur premier lait à leurs enfans pendant ſix ſemaines ; & ils prétendent, avec raiſon, que l'enfant & la mère s'en trouveroient beaucoup mieux que d'être ſéparés bruſquement l'un de l'autre. Le lait ſe détourneroit alors plus facilement que dans les premiers jours, moyennant des précautions qui ne ſont point gênantes.

» Elle a joui depuis ce tems d'une » très-bonne ſanté.

» Quelques mères ont pris un parti » mitoyen, entre nourrir leurs en- » fans elles-mêmes & les confier à » des Nourrices étrangères; c'eſt de » les élever à la cuillier, ſous leurs » yeux, c'eſt-à-dire de les nourrir » avec du gruau, ou quelque autre » ſorte de nourriture légère, pro- » portionnée autant qu'on peut à la » force de leur eſtomac, mais ſans » les alaiter aucunement. Cette mé- » thode réuſſit rarement, & j'ai été » témoin de ſes pernicieux effets. *

» Un homme auſſi diſtingué par

* Lorſque la mère veut ſoigner ſon enfant elle-même, il lui ſeroit bien plus commode de lui donner ſon lait. Je ne ſçais pas pourquoi l'on croit que c'eſt une choſe gênante de donner à téter : qu'on eſſaye, & l'on verra que c'eſt un jeu.

» les qualités du cœur & de l'esprit
» que par la naissance, épousa une
» Demoiselle de vingt-trois ans qu'il
» aimoit passionnément. Au bout d'un
» an, ils eurent un fils qui étoit le
» plus bel enfant & le mieux condi-
» tionné que j'aie vu de ma vie. La
» jeune Dame avoit la plus grande
» envie de le nourrir, mais le mari
» s'y opposa opiniâtrement, quel-
» ques instances qu'elle fît, par une
» tendresse mal entendue pour son
» épouse, craignant d'altérer sa santé
» ou sa beauté, comme l'en assu-
» roient les femmes qui étoient auprès
» d'elle. On éleva l'enfant à la cuil-
» lier; mais il tomba malade à ses
» premières dents, & rien ne put le
» sauver : la seule chose qui l'eût pu
» faire, étoit précisément celle dont
» il manquoit, le téton de la mère,
» ou, à son défaut, celui du moins

» d'une Nourrice : auſſi mourut-il au
» grand regret du père & de la mère.

» Pour ſurcroît de chagrin, ils fu-
» rent ſept ans, depuis cette perte,
» ſans avoir d'autres enfans. Le père,
» déſolé, ne ceſſoit de ſe reprocher la
» mort de ſon fils. Il eut enfin un en-
» fant, puis un autre, puis un troi-
» ſième; la mère les a nourris tous
» les trois; & ſa beauté, ſa fraîcheur
» & ſon embonpoint, loin d'en être
» altérés, n'ont fait que s'accroître
» de jour en jour.

» Preſque toutes les maladies des
» enfans, pendant les premiers mois,
» ſont cauſées par des humeurs âcres
» & piquantes dans les premières
» voies, dans l'eſtomac & les viſcères.
» Rien n'eſt plus ſouverain pour eux
» que la poudre d'yeux d'écreviſſes
» qui ſe trouve ordinairement toute
» préparée chez les Apoticaires. Ce

» remède eſt des plus innocens & ſe
» donne aux nouveaux nés pour le
» tranchées & les diarrhées verteſſ
» On la leur fait prendre dans quel
» que liquide doux : les Apothicaire
» ſçavent les doſes qu'il faut ſuivan
» les âges. »

Il y a dix-neuf ans que l'Ouvrag
de M. Bermingham eſt imprimé. L
peu de progrès qu'a fait la nourritur
naturelle depuis ce tems là prouv
bien que l'on ne fait pas beaucou
d'attention aux choſes qui pourroien
être utiles, & qu'on ne profite pa
toujours, autant qu'on le pourroit
de la peine que prennent les ge
éclairés & humains de faire part au
autres du fruit de leurs méditatio
& de leur expérience.

On m'a fait lire, depuis peu, u
diſcours d'un ancien Philoſophe à u
mère, qui ne vouloit pas que ſa fi
nourr

nourrît. Ce discours m'a paru si décisif en faveur de la nourriture naturelle, si capable de toucher, & si analogue à tout ce que j'ai dit dans le cours de mon ouvrage, que je ne puis résister à l'envie que j'ai de le mettre sous les yeux de ceux de mes Lecteurs qui ne le connoîtroient pas. Le voici tel que M. de Kerlon l'a traduit & inséré dans le petit, mais excellent ouvrage périodique qu'il compose, connu sous le nom d'*Affiches de Province.*

Le Philosophe Favorin étant allé voir une jeune femme, accouchée nouvellement d'un fils, y trouva la mère qui s'opposoit fortement à ce que sa fille nourrît l'enfant, attendu qu'elle étoit, disoit-elle, trop délicate & trop affoiblie par sa couche pour soutenir une pareille fatigue.

» Hé de grace, Madame, lui dit

» le Philoſophe, laiſſez votre fille
» être tout-à-fait mère de ſon enfant;
» car qu'eſt ce que c'eſt, je vous
» prie, que cette maternité impar-
» faite & contre nature; cette demi-
» maternité qui conſiſte à mettre au
» jour un enfant, & à le rejetter en
» quelque façon tout-auſſi-tôt loin de
» ſoi? Après avoir nourri dans ſon
» ſein, de ſon propre ſang, je ne ſçais
» quel être, qu'elle ne voyoit point,
» refuſer maintenant ſon lait à un être
» viſible, vivant, reconnu pour une
» créature humaine, & qui com-
» mence à implorer les devoirs ma-
» ternels! Croyez-vous donc auſſi
» que les mammelles données par la
» nature aux femmes, ne ſoient
» qu'un relief de pur embelliſſement,
» deſtiné ſeulement à orner leur poi-
» trine, non pour alaiter le fruit de
» leurs entrailles?

» Car de-là vient que, par un » renverſement monſtrueux, dont » vous n'êtes point à la vérité cou- » pable, la plûpart des femmes ſe » donnent beaucoup de peines & de » ſoins pour deſſécher, pour éteindre » en elles la ſource précieuſe & ſa- » crée de cette ſubſtance, nourri- » cière du genre humain, ſans re- » douter les ravages que le lait, dé- » tourné de ſon cours & ſe corrom- » pant, fait ſi ſouvent (par ſtagna- » tion) dans le corps; comme ſi » cette ſource de vie altéroit néceſ- » ſairement leurs plus chers avan- » tages.

» N'eſt-ce pas un déréglement » preſque égal à celui de ces mal- » heureuſes, qui, par toutes ſortes » d'artifices, s'efforcent de faire avor- » ter les fruits conçus dans leur ſein, » dans la crainte que l'uni, que le

» poli de leur corps ne ſoit gâté par
» certaines rides, ou ne conſerve des
» traces ſoit de la peſanteur du far-
» deau qu'elles auroient porté, ſoit
» du travail de l'accouchement ? Or,
» ſi c'eſt un crime horrible & déteſté
» par-tout, de tuer une créature hu-
» maine dans le tems même qu'elle
» s'ébauche & ſe forme, quand elle
» commence à s'animer entre les
» mains de la nature même, occupée
» à la conſtruire, eſt-on beaucoup
» moins coupable de priver un être
» déjà tout formé, déjà mis au monde,
» déjà reconnu pour votre enfant,
» de cette ſubſtance de votre ſang
» qui eſt ſon aliment natif, celui qui
» lui eſt propre, qui lui eſt connu,
» auquel il eſt accoutumé ?

» Mais, dit-on, pourvu qu'il ſoit
» alaité, pourvu qu'il vive cet en-
» fant, qu'importe de quel lait il ſoit

» nourri ! Pour marquer cette indiffé-
» rence, il faut en être venu sans
» doute à ce point d'insensibilité qui
» nous rend sourds à la voix de la na-
» ture. Que ne dit-on encore : qu'im-
» porte dans quel corps & de quel
» sang soit formé l'homme en géné-
» ral ! Ce lait que le mouvement des
» esprits & la coction ont fait blan-
» chir, n'est-il plus dans les mammel-
» les ce même sang qui nourrissoit le
» fœtus dans le sein de la mère ? N'est-
» ce pas encore une industrie bien
» évidente de la nature que ce sang,
» après avoir formé, dans ses retraites
» intérieures, tout le corps de l'hom-
» me, montant aux parties supé-
» rieures, aux approches de l'ac-
» couchement, s'y tienne prêt à en-
» tretenir l'être fragile qui commence
» à s'essayer à la vie & à la lumière,
» & qu'il présente au nouveau né la

» nourriture qu'il connoît, qui lui » eſt déjà familière?

» Auſſi n'eſt-ce point légèrement » qu'on a cru que les reſſemblances » du corps & de l'eſprit dépendent » autant du caractère & des pro- » priétés du lait, que de la nature & » des qualités du premier germe; » l'obſervation en a été faite non-ſeu- » lement dans l'eſpèce humaine, mais » même dans les animaux. Qu'on » faſſe alaiter des chevreaux par une » brebis, ou des agneaux par une » chèvre, il eſt certain que les » agneaux auront la laine plus dure, » & les chevreaux le poil plus doux » que les animaux de leur eſpèce. » C'eſt ainſi que, dans les arbres & » les plantes, la terre & les eaux, » dont ils ſont nourris, ont ordinai- » rement plus de force, pour altérer » leurs qualités naturelles ou pour les

» améliorer, que la nature même
» des semences. C'est pour cela que
» l'on voit souvent un arbre d'une
» belle venue, après avoir été trans-
» planté du sol natal dans un autre,
» dépérir en s'abreuvant des sucs
» d'un mauvais terrein.

» Quel étrange abus est-ce donc
» de pervertir cette noblesse naturelle
» de l'homme qui vous vient de naî-
» tre, de corrompre son corps & son
» esprit qu'une naissance honnête &
» que d'heureux élémens avoient
» commencé à former, en lui fai-
» sant prendre la nourriture dégéné-
» rée d'un lait étranger & bâtard!
» Et combien le mal est il plus grand,
» si la Nourrice dont vous avez fait
» choix est une esclave ou une fem-
» me de race servile?.. Si même elle
» est méchante, hideuse, libertine,
» ivrogneſſe? Car on prend presque

» toujours alors au hasard, indistinc-
» tement tout ce qui se trouve avoir
» du lait. Comment souffrons nous
» que notre enfant soit infecté d'un
» sang impur & contagieux ; que son
» corps & son esprit à la fois tirent
» la vie qui les anime d'un corps &
» d'un esprit corrompus ?

» Voilà certainement pourquoi
» nous voyons souvent avec surprise
» des enfans, nés de femmes hon-
» nêtes, si peu ressemblans à leurs
» père & mère par le caractère & par
» la figure. Virgile, pour peindre un
» homme dur, dit que des tigresses
» l'ont alaité ; parce qu'en effet, le
» caractère ou le génie de la Nour-
» rice, & la qualité de son lait, n'in-
» fluent guères moins sur les mœurs
» de l'enfant, qui croissent avec lui,
» que l'impression primitive qu'il tient
» du germe paternel, que les traits

» mêmes de la mère ; ces traits du
» corps & de l'eſprit qui ſe ſont mo-
» delés ſur cette pâte molle, à me-
» ſure qu'elle s'eſt formée.

» Une autre conſidération, qu'on
» ne doit point regarder comme in-
» différente, c'eſt que les femmes qui
» abandonnent, qui écartent d'elles
» leurs enfans, en les donnant à
» nourrir à d'autres, détruiſent en-
» tièrement, ou du moins affoibliſ-
» ſent, altèrent beaucoup ce lien, ce
» ciment de l'ame & de l'amour qui
» forment l'union naturelle des en-
» fans & des pères & mères. Car
» auſſi-tôt que cet enfant, qu'on a
» fait paſſer en d'autres mains, eſt
» ôté de devant les yeux, le feu des
» entrailles maternelles s'éteint inſen-
» ſiblement peu-à-peu ; tout le bruit
» de cette ſollicitude, dont rien n'é-
» galoit l'impatience, ceſſe tout-à-

» coup ; & l'enfant qu'on a relegué
» chez la Nourrice mercenaire, n'eſt
» guère moins oublié que s'il étoit
» mort.

» D'autre part toute l'inclination,
» tout l'amour & l'attachement de
» l'enfant ſe fixent, comme de rai-
» ſon, ſur la ſeule femme qui le
» nourrit : il n'a par conſéquent non
» plus de regret ou de ſentiment de
» la mère qui l'a mis au monde,
» qu'en ont les enfans expoſés. Ainſi
» les premières impreſſions, dont ſe
» forme l'amour naturel des enfans
» pour les auteurs de leurs jours,
» étant effacées & détruites, quel-
» que tendreſſe que des enfans, éle-
» vés de cette manière, paroiſſent
» avoir pour leur père & mère, elle
» eſt d'ordinaire peu naturelle, mais
» purement politique & de conven-
» tion. »

RÉFLEXIONS particulières sur les inconvéniens qui résultent de l'usage où les femmes sont dans les Campagnes de ne commencer à donner à téter à leurs enfans que le second ou troisième jour après leur accouchement.

L'USAGE très-dangereux de ne point donner à téter assez-tôt aux nouveaux nés est presque général dans les Campagnes ; & cet usage est un obstacle plus considérable qu'on ne pense à la bonne constitution des hommes. Puisque l'on se plaint de la dépopulation, l'abus dont je parle ici, en étant une des causes, seroit

bien digne de l'attention du Gouvernement.

La plupart des Payſannes ſouffrent, en commençant à donner à téter à leurs enfans, des douleurs preſque auſſi fortes & beaucoup plus longues que celles de l'accouchement. Il y en a qui les éprouvent pendant ſix ſemaines à chaque fois qu'elles donnent à téter, & auxquelles il vient des abcès au ſein. Il y en a beaucoup qui n'ont qu'un côté qui ſoit en état de ſervir à l'enfant. On croit que ces douleurs ſont naturelles parce qu'elles ſont fort communes, & on n'en cherche point la cauſe.

Les femelles des animaux n'éprouvent pas les mêmes accidens, parce qu'elles n'ont ni Gardes ni Sages-Femmes qui leur diſent d'attendre, pour donner à téter, qu'il ſe ſoit écoulé vingt-quatre heures après

avoir mis bas leur portée. Les petits des animaux reſtent auprès de leurs mères, & prennent le mammelon preſque auſſi-tôt qu'ils ſont nés ; la mère les laiſſe faire tout naturellement, & tout va bien. Si l'on veut ſçavoir pourquoi les femmes ſouffrent, on n'a qu'à ôter les petits d'un animal dès qu'ils ſont nés d'auprès de leur mère & ne les lui rendre que vingt-quatre heures après, on verra ce qu'il en réſultera pour elle & pour ſes petits.

Les enfans cherchent à téter dès qu'ils ſont nés, mais on ne les écoute pas ; on croit qu'on n'a pas de lait dans ces premiers momens, parce qu'il n'y en a pas alors une aſſez grande quantité dans le ſein pour le gonfler. On attend qu'il s'y ſoit amaſſé au point de tendre la peau, de détruire l'élaſticité & la fléxibilité du

bout qui ne peut plus entrer alors assez avant dans la bouche de l'enfant pour qu'il puisse tirer le lait. On attend que le lait se soit amoncelé & engrummelé dans le sein, & qu'il y ait causé de l'inflammation par le séjour qu'il y a fait : on attend enfin qu'il soit corrompu, épais & jaune comme du pus pour le donner à l'enfant. Il résulte de cette pratique pernicieuse qu'un enfant, ayant de la peine à prendre le bout, fait souffrir la mère, ce qui la rend paresseuse de donner à téter souvent. La cause de son mal augmente par cette paresse; les abcès se forment, & quelquefois même dégénèrent en cancers. L'enfant ne tire qu'un lait corrompu & du sang, ce qui lui fait passer dans le corps un aliment qui devient le germe de maladies qui se déclarent tôt ou tard. On prive le nouveau né

du doux purgatif que la nature elle-même lui a préparé, & qu'il eſt eſſentiel qu'il prenne dans les premiers inſtans de ſa naiſſance pour faciliter l'évacuation du *méconium*. On veut ſuppléer à cette douce liqueur par des purgatifs artificiels & des huiles. Ces drogues irritent & chargent l'eſtomac délicat d'un enfant, lui cauſent des coliques & le tuent quelquefois.

Les enfans même qui ſont aſſez forts pour réſiſter à toutes les matières dangereuſes qu'ils prennent, ſont infailliblement moins ſains qu'ils ne l'auroient été ſi on les avoit gouvernés dès leur naiſſance ſelon la marche de la nature. Faut il s'étonner, d'après la conduite que l'on tient, ſi les enfans ſont ſujets à une foule de maux dont les animaux ſont exempts, & s'il en périt une auſſi grande quan-

tité ? Quelle qualité peut avoir le lait d'une femme qui ſouffre pendant pluſieurs ſemaines, pour avoir laiſſé engorger ſon ſein avant que de le donner à ſon enfant ? On ſupplée au beſoin de nourriture qu'a un enfant par des alimens dangereux pour lui, & qu'il ne peut pas digérer, & on ruine les reſſorts de ſon eſtomac, qui doit faire la baſe de la ſanté. Un premier inconvénient en produit mille autres. Cet uſage de ne point donner à téter le jour même de l'accouchement eſt preſque général par toute la France, & peut-être ailleurs ; il eſt ancien, & peut durer encore long-tems, ſans que l'on s'en corrige, ſi l'on ne prend des moyens pour éclairer les eſprits ſur la cauſe des douleurs cruelles que ſouffrent les mères.

La femme n'eſt-elle pas aſſez à plaindre d'avoir les incommodités de

la groſſeſſe & les douleurs de l'accouchement à ſupporter ſans que les conſeils des Sages-Femmes lui cauſent des maux qui l'empêchent de ſe remettre des fatigues de l'enfantement; qui l'empêchent de vaquer à ſes affaires, de jouir en paix du plaiſir d'avoir un enfant, & qui altèrent immanquablement la ſanté de celui-ci.

Ces maux qui troublent le bonheur & nuiſent à la ſanté de la partie la plus nombreuſe, & peut-être la plus utile d'une nation, ſont dignes de l'attention des perſonnes qui ont de l'humanité. Les habitans des Campagnes ſont déjà aſſez à plaindre d'être aſſujettis à des travaux pénibles, & privés de la plûpart des choſes qui pourroient adoucir leurs peines, ſans être encore les victimes d'une quantité d'erreurs & de préjugés qui multiplient leurs ſouffrances, & qui

les empêchent d'être auſſi utiles qu'elles pourroient l'être.

Mais comment s'y prendre pour détruire une erreur dangereuſe dans les Campagnes ? Comment obtiendra-t-on d'une Payſanne routinière de faire autrement que ſa voiſine, & d'agir contre le conſeil de ſa Sage-Femme ? On perdroit ſouvent ſon tems à vouloir raiſonner avec elle. D'ailleurs on auroit trop à faire de prêcher toutes les Payſannes en particulier. Je ne vois donc que celles qui ont cauſé le mal par ignorance qui pourroient l'empêcher à l'avenir. Mais elles ne s'y détermineront pas ſans un ordre ſupérieur qui les oblige à faire commencer les femmes qu'elles accouchent à donner à téter dès les premières heures après l'accouchement.

En donnant une inſtruction à cha-

que Sage-Femme, dans laquelle on leur feroit voir leur erreur & la néceſſité de l'abandonner, il ſeroit à propos de charger les Médecins, & même les Chirurgiens des environs de chaque endroit de veiller à ce que l'ordre donné aux Sages-Femmes fût mis à exécution, & d'en rendre compte aux Magiſtrats du lieu. Les Curés pourroient contribuer auſſi à détruire l'erreur dont il eſt queſtion ici, en liſant publiquement à leurs Paroiſſiens une inſtruction ſur cet objet. Si les perſonnes inſtruites, & en état d'obſerver, qui paſſent une partie de l'année à la Campagne vouloient employer auſſi leur loiſir à viſiter les Payſans, elles trouveroient bien des occaſions de leur être utile, en travaillant à les éclairer ſur une quantité d'erreurs qui troublent leur bonheur & altèrent leur ſanté. Voici

ce que je pense, qui pourroit être
imprimé séparément de cet ouvrage
& envoyé aux Curés & aux Sages-
Femmes de la Campagne.

Instruction pour les Sages-Femmes de la Campagne.

Il a été démontré & reconnu que l'usage où sont les femmes de ne point donner à téter à leurs enfans dès les premières heures après leur accouchement, est la cause des douleurs qu'elles souffrent en donnant à téter, & que les enfans pâtissent aussi, parce que le lait qui est resté deux jours dans le sein sans être tiré est d'une mauvaise qualité ; au lieu que le lait qui est dans le sein, au moment que l'on vient d'accoucher, est le purgatif préparé par la nature pour purger le nouveau né. Il est prouvé que les femmes ont du lait aussi tôt qu'elles sont accouchées quoiqu'il ne gonfle

pas le ſein dans ce moment. Il eſt prouvé que c'eſt l'amas du lait de deux ou trois jours qui tend la peau, cauſe les douleurs des bouts & la difficulté que les enfans ont à téter lorſque l'on commence trop tard. Il eſt reconnu que les purgatifs, & ſurtout les huiles que l'on donne à la place du lait du premier jour, cauſent des coliques aux enfans & leur gâtent l'eſtomac ; que les femelles des animaux ne ſouffrent pas en donnant à téter, parce qu'elles laiſſent téter leurs petits auſſi-tôt & auſſi ſouvent qu'ils le veulent dans les premiers momens de leur naiſſance. Si les Sages-Femmes doutent de cette vérité, elles n'ont qu'à ôter le petit d'une vache, ou de toute autre femelle, ne la point tirer & ne lui rendre ſon petit que vingt-quatre ou trente heures après, elles verront

que l'animal éprouvera les mêmes inconvéniens que les femmes éprouvent en ne donnant à téter que le deuxième ou troisième jour de leurs couches. D'après ces observations, qui sont reconnues pour sûres, les Sages-Femmes sont obligées en conscience, d'epargner les maux dont on parle ici à toutes les femmes qu'elles accouchent, & de les avertir qu'elles doivent donner à téter aussi-tôt que leurs enfans sont accommodés, & aussi souvent qu'ils le désirent & qu'ils cherchent le sein.

FIN.

TABLE
DES ARTICLES.

ARTICLE I.

DES pratiques à observer après l'Accouchement, & pendant qu'on nourrit. page 1

ARTICLE II.

De la manière de gouverner les petits Enfans. 43

ARTICLE III.

Des inconvéniens qu'on évite en nourrissant ses Enfans soi-même. 96

ARTICLE IV.

L'usage de mettre les Enfans en nourrice est une cause de dépopulation. 126

SUPPLÉMENT

A L'AVIS AUX MERES

QUI VEULENT NOURRIR;

OU

OBSERVATIONS

Sur le danger & l'inutilité de préparer, pendant la Groſſeſſe, le Sein des Femmes qui ſe propoſent de nourrir leurs Enfans.

OBSERVATIONS

Sur le danger & l'inutilité de préparer, pendant la Groſſeſſe, le Sein des Femmes qui ſe propoſent de nourrir leurs Enfans;

OU

SUPPLÉMENT

A L'AVIS AUX MERES QUI VEULENT NOURRIR.

Le lait des Femmes enceintes ne gêne point leur ſein lorſque l'on n'y touche pas. Mais quand on veut être plus ſage que la

Dame n'a pas nourri & ſon lait l'a beaucoup incommodée.

S'il m'étoit permis de nommer toutes les Femmes qui ont eu lieu de ſe repentir d'avoir pris les nuiſibles précautions dont je parle, je me flatte que loin d'écouter les perſonnes, quelles qu'elles ſoient, qui, ſous le voile d'un zèle affectueux, en donnent le conſeil, on les regarderoit au moins comme fort ignorantes.

Si les difficultés qu'on éprouve quelquefois, & qu'on ne devroit jamais éprouver en donnant à téter, n'étoient occaſionnées que parce que les bouts du ſein ne ſeroient pas formés, on ne ſouffriroit jamais à une ſeconde nourriture, puiſque la première les a faits. Cependant il arrive conſtamment

que les Femmes, qui laiſſent écouler trop de tems après leur accouchement ſans donner à téter, ſouffrent à toutes leurs nourritures. Quelle en peut être la cauſe, ſi ce n'eſt l'amas du lait? Cet amas rend inutile toutes les préparations qu'on a pu faire; les bouts rentrent & s'applatiſſent quelques formés qu'ils aient été, & l'on eſt tout étonné de voir qu'on s'eſt tourmenté bien inutilement.

Il y a plus, quand il ſeroit poſſible que pendant l'engorgement du ſein, les bouts reſtaſſent allongés, un Enfant ne pourroit pas encore téter alors, parce qu'il ne pourroit pas produire avec ſa langue, ſur un ſein dur, les mouvemens qu'il eſt néceſſaire que ſon action de téter y communique pour faire ſortir le lait. Ce n'eſt pas ſur les bouts

qu'il eſt néceſſaire qu'un Enfant agiſſe, mais ſur la partie du ſein qui y tient, d'où le lait paſſe dans le canal des bouts pour tomber dans la bouche de cet Enfant. Or, que les bouts ſoient allongés ou non, ſi la partie du ſein qui y tient, & ſur laquelle l'action de téter doit ſe faire, eſt dure, ſans flexibilité, les efforts de l'Enfant ſont vains, il ne peut aſpirer le lait, ni le faire ſortir des vaiſſeaux par où il faut qu'il paſſe.

Ce n'eſt pas ſeulement le bout qui doit s'allonger dans la bouche d'un enfant, mais une partie du ſein tout autour du bout doit être couverte par ſes levres pour qu'il puiſſe aſpirer le lait. C'eſt donc de cette partie du ſein, immédiatement après le bout, qu'il faut s'occuper, puiſque c'eſt-là que l'En-

fant produit l'action qui fait sortir le lait. Tout ce qu'il y a à faire pour que cette partie soit facilement mise en mouvement par l'Enfant, c'est d'éviter tout ce qui pourroit l'empêcher de produire son action; c'est d'éviter l'amas du lait qui engorge les vaisseaux au point que le lait n'y peut plus passer. Quand il n'y a point d'amas de lait dans le sein, un mouvement de la langue de l'Enfant suffit pour allonger le bout.

Au reste que les bouts du sein soient aussi applatis qu'il est possible qu'ils le soient, si on saisit l'instant où il y a peu de lait dans le sein pour donner à téter, je garantis que l'Enfant atteindra facilement la partie sur laquelle il faut qu'il agisse avec sa langue en aspirant. En lui faisant prendre le lait

à mesure qu'il remonte, on évitera la cause qui s'opposeroit à la facilité de son action.

Je prie les Femmes qui croiroient avoir les bouts du sein trop applatis de s'en rapporter à ce que je viens de dire, qui n'est que l'exposition de ce que j'ai constamment observé sur moi-même & sur toutes les Femmes que j'ai eu occasion de voir. Je les prie de s'en rapporter à l'assurance que je leur donne que leur Enfant prendra leur sein facilement, pourvu qu'elles se mettent dans une attitude bien commode pour lui & pour elles, & qu'elles commencent presque aussitôt après l'accouchement. Excepté dans le cas où l'Enfant seroit malade & celui où il y auroit autour de lui ou de la mère quelque vêtement qui gêneroit, tout ira bien.

Si quelque propos fait manquer le moment de la Nature & eſt cauſe qu'on laiſſe le tems au lait de s'amaſſer dans le ſein avant que de faire téter l'Enfant, c'eſt alors qu'il faut s'attendre à beaucoup d'embarras.

Je ſais que l'on fait encore courir un autre préjugé auſſi ridicule & auſſi dangereux que celui de la préparation des bouts du ſein, pour empêcher les Femmes de réuſſir aiſément à nourrir leurs Enfans. Si je pouvois prévoir de quels moyens on ſe ſervira, après ceux-ci, pour nuire aux femmes qui veulent nourrir, je préviendrois là-deſſus; mais comme je les ignore, j'attendrai que l'on m'ait fourni matière d'en parler; car j'avertis les Gardes que je ne quitterai pas priſe, & que je ne paſſerai ſous ſilence au-

cunes des *gaucheries* avec leſquelles elles abuſent le public & cauſent beaucoup de maux aux bonnes mères. Mais revenons à notre objet.

On diſoit vulgairement il y a quelques années que les Femmes n'avoient du lait que le troiſiéme jour après leur accouchement, que les Enfans n'avoient pas faim en naiſſant, & que le premier lait leur faiſoit mal. C'eſt en vain que l'on voudroit perſuader tout cela à préſent. Il eſt reconnu très-publiquement que les Enfans ont de l'aptitude à téter en naiſſant, qu'ils tétent, qu'ils trouvent du lait dans le ſein de leur mère, & que ce lait, loin de leur faire du mal, leur eſt très-ſalutaire. On a obſervé que les Femmes qui ſuivent la marche naturelle, ſans faire de fautes graves, réuſſiſſent bien & ſans em-

barras. A quoi faut-il donc attribuer l'acharnement des Gardes à vouloir perſuader aux Femmes la néceſſité des deux choſes qui ſont les plus capables de leur nuire, la préparation des bouts, & l'attitude de ſe tenir couchées à plat ſur le dos? A quel deſſein ont-elles toujours un tas d'exemples inquiétans à rapporter? Pourquoi donnent-elles trop de vin, des bouillons trop forts, ou des alimens qui diſpoſent à la fiévre? Pourquoi font-elles tant de choſes nuiſibles & qui ſeroient trop longues à détailler, les unes d'une façon, les autres d'une autre? Enhardies par l'habitude où elles ſont de dominer, ſans ceſſe elles travaillent à faire adopter toutes leurs idées aux Femmes en couche, de la conduite deſquelles elles

s'emparent lorsqu'elles ont gagné leur confiance. De-là viennent les accidens multipliés que je veux prévenir. Qu'on ne s'y trompe pas, les femmes qui ont eu assez de fermeté pour se gouverner elles-mêmes & n'écouter aucun conseil, ont eu un brillant succès, tandis que celles qui ont pris ce qu'on appelle les meilleures Gardes, ont échoué, malgré les précautions multipliées auxquelles on les avoit assujetties?

Je suis surprise que des personnes instruites, & qui connoissent le cœur humain, croient les Gardes lorsqu'elles disent qu'il leur est indifférent que les Femmes nourrissent. Les Mères, en nourrissant, seroient moins souvent dans le cas d'être gardées,

puiſqu'elles accoucheroient plus rarement. Une Femme que je connois vient d'accoucher de ſon huitiéme Enfant ; elle nourrit pour la première fois. Elle eſt accouchée tous les ans depuis ſon mariage juſqu'à préſent. Si elle avoit nourri plutôt, ſa Garde n'auroit pas eu une rente auſſi réguliere depuis huit ans. Si, en nourriſſant, on faiſoit des couches, une choſe auſſi ſimple qu'elle doit l'être, l'uſage d'avoir une Garde long-tems ceſſeroit bien-tôt.

D'ailleurs les Gardes ont bien beſoin d'être embarraſſées d'un Enfant qui, quoiqu'il ait une berceuſe, ou que la Mère le ſoigne elle-même, les gêne pendant le jour & les éveille la nuit ? il eſt bien plus commode qu'il ſoit hors de la maiſon ou relégué dans un

autre appartement avec une nourrice. Eſt-il vraiſemblable que l'amour propre de ces Femmes ne ſouffre point, lorſqu'au lieu de ſuivre exactement leur marche de routine, à laquelle l'exercice d'un nombre d'années les a attachées, on leur propoſe de ſuivre une route toute nouvelle pour elles, & de devenir écolieres, au lieu d'enſeigner ? Elles en ſont toutes humiliées très-fort, & en ont de l'humeur. Leur amour propre leur fait faire des efforts pour tâcher de prouver que l'on a eu tort de ne les avoir pas jugées être les plus expérimentées; elles cachent, avec beaucoup d'adreſſe, leur dépit; prennent un air zèlé & ne négligent rien pour juſtifier leurs préjugés. Elles ont d'autant plus de facilité à arriver à leur but, qu'étant con-

tinuellement auprès de la Femme en couche, qu'elles mettent dans un état de foibleſſe, & qui d'ailleurs n'a pas d'expérience, elles parviennent à lui perſuader des erreurs qui, en lui cauſant des doutes inquiétans, ſont capables de lui faire diminuer ſon lait pour quelque tems.

Je ſais bien que pour être Garde, on n'eſt pas pour cela né avec un cœur plus inhumain, ni avec un caractère plus faux que toute autre perſonne. Ce qu'elles font n'eſt pas un effet de leur caractère particulier, mais une ſuite de la poſition où elles ſont d'être à peu-près inutiles quand une femme s'y prend bien pour nourrir ſon Enfant, puiſqu'il faut pour être sûr du ſuccès, que la Mère faſſe elle-même tout ce qu'il eſt bon de faire. Je tiens

pour impoſſible qu'avec une Garde on ſuive bien exactement tous les petits détails qui ſont dans l'*Avis aux Mères*, & qui n'y ſont que parce que je ſais qu'ils ſont néceſſaires. Pluſieurs Femmes m'ont dit les avoir ſuivis de point en point, & auxquelles j'ai fait voir qu'elles en avoient négligé dont l'obſervation leur auroit épargné de petits embarras dont elles ſont heureuſement ſorties, parce qu'elles y ont remédié promptement malgré l'oppoſition de leurs Gardes. Ne ſe paſſeroit-on pas bien d'avoir à ſe méfier perpétuellement d'une perſonne qui, ſi elle ne fait que vous blâmer intérieurement en votre préſence, ſe dédommage bien de ſa retenue en vous critiquant devant tous vos domeſtiques.

C'eſt par les perſonnes mêmes

qui, après s'être bien méfiées d'abord de leurs Gardes, ont accordé enſuite à leur feinte bonne volonté leur confiance, que je ſais une partie des détails de leur conduite dont on reconnoît bien clairement les inconvéniens, quand l'expérience a mis à portée de juger ſoi-même de ce qui eſt avantageux & de ce qui nuit. C'eſt apparemment un malheur attaché à l'humanité de ſe mettre toujours dans le cas d'acheter ſon expérience, plutôt que de profiter de celle des autres.

Faut-il s'étonner ſi, lorſque par mal-adreſſe, ou par ignorance, on a fait ſouffrir long-tems une Femme, ſa nourriture ne réuſſit pas pour ſa ſanté. Ajoutez à cela que les femmes, à force de s'entendre dire que de nourrir les épuiſera, n'oſent plus donner à téter ſou-

vent, & par-là même le lait diminue (lorſque l'on veut ſévrer, le moyen de faire diminuer le lait eſt de donner à téter moins ſouvent;) de-là les règles reviennent, & l'on croit tout perdu quoiqu'il n'en ſoit rien. L'appétit s'en va, on croit devoir manger par raiſon, & on ſe perd l'eſtomac; on devient foible, & on n'a plus la force de ſe promener; on croit avoir fait merveille, quand, une fois par ſemaine, on a un peu marché, & l'on croit, qu'au coin de ſon feu, ſur un ſiége échauffant, dans une chambre chaude, ſans air & ſans exercice, après avoir eſſuyé une maladie (car on trouve le ſecret d'en faire une des couches) on doit ſe porter parfaitement bien; & moi, je ſçais qu'au contraire on doit, dans ce cas là, avoir beau-

coup de mélancolie, beaucoup de mal-aiſe & d'incommodités, peu d'appétit & peu de ſommeil.

Que concluerons-nous de tout ce qui vient d'être dit ? pluſieurs choſes ; entre autres, qu'en général on ſe fait une affaire d'une trop grande importance de nourrir ; qu'à force de vouloir prendre trop de précautions, on ſe nuit ; que les Femmes penſent trop à leur état de Groſſeſſe ; qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'elles s'en occupaſſent moins. Que la plupart des Femmes riches des grandes villes ont tort de nourrir. Pourquoi ? parce que beaucoup d'entr'elles ſont trop foibles. Ce n'eſt pas de la foibleſſe de leur corps dont je veux parler. On parvient, par une bonne manière de ſe gouverner, à fortifier le corps, à moins que le mal ne ſoit trop

grave. Mais la foibleſſe de l'ame ſe guérit d'autant plus difficilement que l'on ne manque jamais de gens qui s'empreſſent de l'augmenter. Les Gardes d'ailleurs en citant des exemples décourageants, n'ont pas ſoin de dire que le mal eſt arrivé par leur faute ou par celle de leurs pareilles.

Puiſque les citations font effet, citons donc auſſi. Une Dame, que je connois, a entrepris de nourrir ſon premier Enfant. Mais, diſoit-on, elle n'avoit pas de lait; en conſéquence elle n'a point nourri. Comme l'embarras qu'elle a eu pour faire paſſer ſon lait, lui a prouvé qu'on l'avoit trompée, elle a nourri ſon ſecond Enfant pendant dix-neuf mois; mais non pas ſans faire beaucoup la mignarde, quoiqu'elle ſe portât bien & ſon En-

fant auſſi. Elle eut un troiſiéme Enfant qu'elle n'eſſaya pas de nourrir, & toutes les précautions qu'elle prit pour détourner ſon lait après cette couche furent vaines. Ce n'eſt pas parce qu'elle avoit déjà nourri; car on voit des Femmes dans le même cas s'en débarraſſer fort bien, du moins en apparence. Enfin cela fut ainſi, n'importe la cauſe. Il lui reſta tant de lait qu'elle fut obligée de ſe faire téter par une fille qui étoit à ſon ſervice. Sa ſanté s'étoit dérangée, avant qu'elle prît ce parti, aſſez pour la faire appercevoir qu'elle s'étoit bien portée en nourriſſant. D'autre part l'Enfant qu'elle avoit mis en nourrice avoit mal rencontré, quoique l'on s'en fût rapporté ſur le choix, à quelqu'un qui auroit dû s'y connoître. On le changea de nourrice,

il ne rencontra pas mieux. Enfin la Mère l'a retiré en ſi pitoyable état qu'il s'en ſentira toute ſa vie. Cette Dame nourrit actuellement ſon quatriéme Enfant ; elle ſe porte bien, & elle le ſait. Il ne falloit pas moins que ces leçons pratiques pour qu'elle ſût à quoi s'en tenir ſur l'effet que produit la nourriture dans la ſanté d'une Femme. Elle eſt bien réſolue à préſent à ne plus mettre d'Enfant en nourrice. Cette même Dame a deux belles-ſœurs qui nourriſſent tous leurs Enfans avec le plus grand ſuccès.

Une autre Dame étoit groſſe de ſon troiſiéme Enfant, elle n'avoit pas nourri ſes deux premiers, elle s'en repentoit, car ils ſont d'un tempérament délicat & valétudinaire. Elle avoit pris la réſolution de nourrir celui dont elle étoit

groſſe. Elle m'écrivit & me fit part de quelques doutes qu'elle avoit ſur le tems où il falloit commencer à donner à téter. Elle avoit lu dans *l'Avis au Peuple ſur ſa Santé* de M. Tiſſot, qu'il ne faut pas donner de lait à un Enfant avant que le *Méconium* ſoit bien évacué, & qu'un des moyens de cette évacuation eſt de ne point lui donner de lait les vingt-quatre premieres heures de la vie. Elle avoit lu d'un autre côté dans *l'Avis aux Mères qui veulent Nourrir;* que j'inſiſte ſur la néceſſité de donner à téter le plutôt poſſible après l'accouchement. Elle croyoit appercevoir une ſorte de contradiction entre les conſeils de M. Tiſſot & les miens. Mais je lui fis ſentir dans ma réponſe que l'illuſtre Médecin de Lauſanne, cet homme ſi ſenſible aux maux de la

partie des hommes la plus utile & la moins ſecourue, n'avoit ſûrement voulu interdire à un Enfant pendant les premières vingt-quatre heures de ſa vie, qu'un lait étranger à celui de ſa Mère; & que j'étois parfaitement d'accord avec lui, puiſque je dis poſitivement dans la note page 8 de *l'Avis aux Mères* &c. *L'Enfant que l'on donne à la nourrice doit être vingt-quatre heures ſans téter; & celui que la Mère nourrit doit téter dans les premières heures de ſa naiſſance.* » Liſez, ajoutai-je à cette Dame, dans *l'Avis au Peuple*, ouvrage dont *un des grands buts*, comme le dit l'Auteur, *eſt l'épargne des maux artificiels*, les articles qui concernent les Femmes & les Enfans, & vous ſerez convaincue que M. Tiſſot parle d'après l'uſage général de mettre les

» les Enfans en nourrice, & non » d'après la pratique de les nourrir » soi-même. «

Cette Dame, d'après cette explication n'a plus eu de doutes, elle a donné à téter à son Enfant peu de momens après être accouchée & elle jouit du plus heureux succès.

Une personne me disoit, il y a peu de tems, avec une sorte d'étonnement, qu'elle connoissoit une Femme qui étoit accouchée, qui n'avoit point pris de Garde, qui s'étoit contentée de suivre la méthode indiquée dans *l'Avis aux Mères*, & qui nourrissoit sans avoir éprouvé le moindre embarras, la moindre difficulté. *Je serois bien étonnnée du succès de cette Femme*, répondis-je, *si elle avoit eu une Garde.*

Une Dame vint chez moi il y a

quelques mois ; elle étoit ſuivie d'une Remueuſe qui portoit un Enfant dans ſon berceau. » Je viens, » me dit-elle, vous remercier du » ſervice important que vous m'a- » vez rendu. Cet Enfant, Ma- » dame, eſt autant à vous qu'à » moi. C'eſt à vos avis qu'il doit » l'avantage d'être nourri par ſa » Mère, & que je dois le plaiſir » de le nourrir. «

Cette Dame me conta qu'elle étoit accouchée depuis ſix ſemaines ; que tout auſſi-tôt qu'elle avoit été remiſe dans ſon lit, elle avoit donné une commiſſion pour un quartier aſſez éloigné de ſa demeure à ſa Garde qui n'étoit apparemment pas une *importante* ; qu'auſſi-tôt qu'elle ſe fut débarraſſée de cette Femme, elle donna à téter à ſon Enfant qui prit le ſein

à merveille ; que lorſque la Garde rentra, ſon Enfant avoit tété cinq fois pendant ſon abſence ; que celle-ci parut étonnée de ſa réſolution, mais qu'elle ſe conduiſit d'ailleurs fort bien, parce qu'elle vit bien, ajouta-t-elle, qu'elle ne ſeroit pas écoutée ſi elle donnoit des conſeils contraires au plan qu'on s'étoit propoſé de ſuivre. Cette perſonne jeune & jolie, qui me parloit ainſi, avoit un teint fleuri & jouiſſoit d'une ſanté brillante ; ſon Enfant étoit gros, gras, d'une chair ferme & déjà vive & animée. Elle n'avoit éprouvé aucunes douleurs, aucun embarras en donnant à téter. J'ai vu pluſieurs fois depuis cette Dame & ſon Enfant. Si je voulois peindre la ſanté perſonnifiée & l'infuſant, ſi l'on peut s'exprimer ainſi,

dans un autre être, je peindrois cette Femme & ſon Cupidon.

Les Gardes ont-elles beaucoup parlé de toutes celles qui reſſemblent à ces bonnes Mères ? non, par deux raiſons : l'une c'eſt qu'elles ne les connoiſſent pas ; l'autre c'eſt que, grace à leur zèle, celles qu'elles connoiſſent ne ſont pas ce qu'elles devroient être.

On va dire que j'en veux bien aux Gardes : j'en conviens, mais eſt-ce ma faute ou la leur ? Il y a une cauſe à cette humeur que je fais voir contr'elles, & cette cauſe, elles ſavent bien où elle eſt. Elles ne m'ont jamais fait de mal perſonnellement, ſi ce n'eſt de m'avoir ſouvent empêché de faire du bien : auſſi ne veux-je pas leur faire du mal, mais tâcher d'empêcher qu'elles n'en faſſent.

Comment ferai-je pour cela ? conſeiller de n'en point prendre, ce ſeroit leur faire tort ; de les payer pour reſter chez elles, elles s'en trouveroient peut-être offenſées : s'en paſſer d'ailleurs paroît une choſe impoſſible. Comment ſe paſſer de Garde, quand il faut faire la malade, & ſi bien jouer ſon rôle qu'on le devienne en effet ? Qui eſt-ce qui donneroit à Madame tant de choſes qu'il lui faut ? je vois bien que perſonne ne peut les remplacer. Je conſeille donc aux Femmes qui voudront nourrir de promettre à leurs Gardes un très-beau préſent ſi les choſes ſe paſſent bien & ſans embarras. Ce n'eſt qu'à celles qui ont bien envie de nourrir que je donne ce conſeil ; car pour celles qui ne s'y déterminent que par complaiſance

pour leur mari, il eſt rare qu'elles ne négligent elles-mêmes beaucoup de petits ſoins néceſſaires à prendre pour le ſuccès. A l'égard des Gardes, tout ce qu'il ſeroit eſſentiel d'obtenir d'elles, c'eſt qu'elles ne feroient rien de nuiſible. La Mère ne doit compter que ſur elle-même pour le ſuccès de ſon entrepriſe, qui dépend entièrement d'elle, lorſque perſonne n'interrompt ſes opérations.

Il faut que je prévienne encore ſur un point ſur lequel bien des perſonnes ſe trompent.

Lorſque les nouveaux nés ſont bien raſſaſiés, ils dorment deux ou trois heures de ſuite, quelquefois plus & enfin juſqu'à ce que la faim les réveille. A leur réveil, on les change de couche, & on les met au ſein; cela va bien juſques-

là : mais au lieu de prendre tout de ſuite tout le lait qui leur ſeroit néceſſaire pour ſe raſſaſier, ils s'endorment ſur le ſein aſſez promptement, quelque effort qu'on faſſe pour les réveiller. Alors on les recouche ſéparément de la Mère, & quelques minutes après, ils s'éveillent & crient.

Quand on eſt de bonne volonté, on les remet au ſein de l'autre côté : mais cette activité à téter eſt une ſeconde fois bientôt rallentie par le ſommeil qui s'empare d'eux ; on les agite, cela les éveille à moitié ; ils tirent deux ou trois gorgées & dorment : on les recouche, & l'on croit qu'ils ont aſſez tété. C'eſt ici où la Mère & la Garde, celle-ci fût-elle bien intentionnée, ſe trompent. Les nouveaux nés ne ſont pas encore

raſſaſiés après cette ſeconde fois qu'on les a mis au ſein ; & tous ceux qui ſe portent bien, s'éveillent, après qu'on les a recouchés, cinq ou ſix fois, juſqu'à ce qu'enfin étant bien raſſaſiés, ils font un ſomme d'environ trois heures & ſouvent plus, quand on les a mis au ſein autant de fois qu'ils ont crié.

Ce ſommeil fréquent des nouveaux-nés de trois ou quatre heures de ſuite, donneroit bien le tems aux mères de ſe repoſer ſi elles avoient ſoin d'en profiter. Par la raiſon que les nouveaux-nés dorment beaucoup, les mères en nourriſſant doivent auſſi trouver le tems de dormir. Si les viſites dérangent tout cela, ce n'eſt pas la faute de la Nature. Toutes les fois que l'Enfant dort, dans les premiers tems

de ſa naiſſance, perſonne ne devroit reſter dans la chambre de la Mère que l'Enfant même.

C'eſt principalement depuis le ſecond jour de leur naiſſance juſqu'au cinquième, que les Enfans s'éveillent pluſieurs fois dans l'intervalle d'un grand ſomme à un autre, parce que le lait des premiers jours eſt & doit être clair & léger. Il me ſemble qu'il eſt aiſé de comprendre qu'un Enfant, qui vient de faire un ſomme de pluſieurs heures, ne doit pas être raſſaſié, après avoir tété deux ou trois fois pendant quelques minutes, d'un lait léger & peu nourriſſant. Il me ſemble encore qu'il n'eſt pas étonnant qu'il ait beſoin de téter cinq ou ſix fois, dans l'eſpace d'environ une heure & demie, pour ſe rendormir à fond pendant pluſieurs

heures. Etonnant ou non, voilà la marche des nouveaux-nés. Elle change à meſure que le lait devient plus nourriſſant, & par conſéquent plus propre à les raſſaſier promptement.

Revenons à la faute que commettent preſque toutes les Femmes dans les premiers jours de la naiſſance d'un Enfant.

Quand un Enfant s'eſt endormi deux ou trois fois ſur le ſein, & qu'il crie encore, la perſuaſion où l'on eſt qu'il a aſſez tété, fait conclure que ce ſont des tranchées qui le font crier : on ne lui donne plus le ſein, & l'on néglige par-là le meilleur moyen d'empêcher l'amas du lait, ſeule cauſe de difficultés. On remue l'Enfant, on le leve; ce n'eſt pas tout cela qu'il veut. Il ne ſe tait pas : ſouvent on l'éloigne de

la Mère, ou si l'on croit que c'est encore la faim qui le fait crier, on lui donne du lait étranger, & on conclut que la Mère n'en a pas, sans penser que c'est le sommeil qui a empêché l'Enfant de se rassasier tout d'un coup sur le sein, sans penser qu'en le mettant encore à téter deux ou trois fois il se seroit rassasié, & que ce lait qu'il n'a pas tiré va bientôt gêner la Mère.

Les cris, qu'on a laissé faire à l'Enfant, lui donnent des vents qui lui causent des coliques, & il devient braillard. On le trouve incommode, tout va mal; & voilà comme d'une chose simple & facile, on parvient à en faire un ouvrage pénible, faute d'avoir suivi tout bonnement & sans raisonner l'indication de la Nature.

Lorsqu'un Enfant est né sain,

& qu'on n'a rien fait qui puiſſe lui nuire, les cris qu'il fait ne ſont que l'expreſſion de ſon beſoin de téter. Dès qu'on le met au ſein, il ſe tait, excepté dans le cas de l'amas de lait qui le gêne. Cela prouve qu'il en avoit beſoin. Tant mieux s'il téte juſqu'à rejetter, il n'en viendra que mieux, & réparera, en prenant trop de lait, les fautes que l'on aura faites & qui pouvoient cauſer de l'amas dans le ſein.

Je crois que ſi les Mères n'avoient perſonne autour d'elles pour les inquiéter, leur donner de mauvais conſeils, les mignarder, & qu'elles fuſſent abſolument forcées de gouverner elles-mêmes leurs Enfans, elles feroient très-bien tout ce qu'il convient pour cela. Loin d'en être fatiguées, elles en

ſeroient beaucoup mieux ; elles donneroient à téter à leur Enfant en naiſſant, enſuite elles lui fermeroient la bouche avec leur ſein toutes les fois qu'il voudroit crier, & ne s'aviſeroient pas de le vouloir régler d'abord. Il n'y a point de Mère, dans l'ordre de la Nature, qui n'aille au ſecours de ſes petits lorſqu'ils crient. Cela eſt néceſſaire, ſans cela les eſpèces périroient.

Mais pour qu'une mère fît ainſi ſeule tout ce qu'il convient, il ne faudroit pas qu'elle reſtât dans le creux d'un lit bien mollet, qui, l'empêchant de trouver une attitude commode pour donner à téter, l'affoiblit, l'échauffe, lui arrête toutes les évacuations & la diſpoſe à la mélancolie & à la fiévre.

Les rideaux autour du lit, le trop de couverture ſur la Femme, la chambre chaude, privée d'air & de jour, les boiſſons chaudes, le trop d'alimens ſucculens & échauffans pris par ſyſtême de ne pas ſe laiſſer épuiſer, mais qui chargent d'autant l'eſtomac, les ſueurs qui expoſent à un engorgement au moindre ſouffle de vent qu'on reçoit, toutes ces choſes, ſi bien faites pour détruire la ſanté, feront encore pâtir bien des Femmes avant que les Gardes conſentent à y renoncer. Elles ont de bonnes raiſons pour perſuader la néceſſité de ces pratiques ſans leſquelles on ſe porteroit ſi bien, qu'on ne ſe ſerviroit pas long-tems d'elles, ſi on oſoit toutefois; car il y a des Femmes qui ſe croiroient déshonorées ſi elles n'en prenoient pas. J'avoue

que j'aimerois mieux être déshonorée ainſi, que de m'expoſer à me porter moins bien, & que d'être, pendant un mois, l'eſclave d'une Femme.

Je ne trouverois pas au reſte les Gardes fort à plaindre d'être réduites à ne garder que les Femmes qui ne nourriſſent pas. Elles ne perdroient pas leur état pour cela; il s'en trouvera toujours aſſez de ces dernières pour les occuper. Elles pourront exercer, tout à leur aiſe, leur art auprès de celles-ci, ſans que perſonne y trouve à redire : elles y ſeront peut-être plus néceſſaires, puiſqu'en s'écartant de la marche naturelle, il faut prendre des précautions & obſerver un régime qui ne réuſſit cependant pas toujours, puiſqu'il ne périt que trop ſouvent des Femmes en cou-

che, & qu'on en voit un ſi grand nombre hypotéquées pour le reſte de leurs jours des ſuites du ravage du lait.

Il eſt vrai que, quoiqu'on nourriſſe, ſi on ſe trouve dans l'embarras de l'amas du lait, il faut prendre les petites précautions que j'ai indiquées dans l'*Avis aux Mères*, pour faire ceſſer cet amas de lait. Mais d'ailleurs pourquoi ne pas éviter cet embarras, il eſt ſi aiſé à prévenir. Il ne faut pour cela que de ne faire aucune préparation avant l'accouchement, garder ſon Enfant auprès de ſoi, lui donner à téter peu de tems après l'accouchement, lui en donner toutes les fois qu'il s'éveille & qu'il en demande par ſes cris, de ne prendre aucun aliment qui charge l'eſtomac, & qui, pendant la première ſemaine, puiſ-

ſe augmenter le volume du lait, ſe contenter d'un lit de repos pour le jour, parce que le lit fait beaucoup de tort à la ſanté, & que d'ailleurs on eſt mal à ſon aiſe pour donner à téter quand il eſt défaçonné par le long ſéjour qu'on y a fait.

L'attitude qu'on prend pour donner à téter dans les premiers momens, eſt fort eſſentielle, tant pour ne point ſe fatiguer, que pour ne pas ôter à l'Enfant la facilité de prendre le ſein de manière à pouvoir tirer du lait aiſément : ſi on le plaçoit mal, tout ſeroit dérangé. Quand on n'eſt point dans un lit creux, il eſt fort facile de bien mettre l'Enfant au ſein; & lorſqu'on eſt ſoi-même à ſon aiſe, on le tient tout le tems néceſſaire ſans ſe fatiguer.

J'ai l'expérience bien réitérée

que les Femmes les plus délicates peuvent, dès le lendemain de leurs couches, non pas marcher, mais ſe tenir toute la journée ſur un lit de repos ou ſur une chaiſe longue, ſans riſquer de ſe bleſſer, & ſans courir aucun autre danger lorſqu'elles nourriſſent & qu'elles ont donné à téter tout de ſuite & ſans interruption. On peut prendre un remède par jour, à commencer du lendemain de l'accouchement & boire de l'eau de chien-dent. Ce régime & le ſéjour hors du lit facilite les évacuations dont la ſuſpenſion nuiroit.

A propos d'évacuation, il eſt bon que j'avertiſſe ici qu'on ne doit point craindre de n'avoir pas de lait s'il en paſſe par en bas. Pendant le premier mois après l'accouchement, il en paſſe plus ou

moins par cette voie, même en nourriſſant. J'ai de bonnes raiſons pour prévenir ſur ce cas. Je ſais qu'il y a des Gardes qui diſent aux Femmes : » Vous voyez bien, Ma» dame, que vous n'aurez pas de » lait, puiſqu'il coule par en bas » ? Ce propos eſt un effet de leur malice ou de leur ignorance. Qu'on les laiſſe dire & qu'on aille toujours ſon train. Dès que l'Enfant ne crie pas au ſein, c'eſt une preuve qu'il eſt content, & il n'eſt content que parce qu'il trouve du lait.

Il ſeroit encore bien prudent de ne recevoir perſonne pendant au moins les cinq premiers jours des couches; parce qu'il eſt impoſſible que les perſonnes qui entrent dans la chambre de l'Accouchée, ne cauſent quelque dérangement dans ſes opérations, & cela nuit plus

qu'on ne penſe. Si l'on trouve que ceci ne ſoit pas facile à obſerver, qu'on prenne donc ſon parti ſur les difficultés ; car toutes ſimples que paroiſſent & que ſont en effet ces précautions, elles ſont eſſentielles à pratiquer toutes pour que les choſes aillent bien.

Je m'en tiendrois là, & cela ſuffiroit, ſi j'étois bien ſûre que l'on ne fît abſolument rien qui pût nuire ; mais comme dans l'état de ſociété, il ne nous eſt pas toujours poſſible de nous conduire auſſi ſimplement qu'il ſeroit néceſſaire, j'indiquerai encore une pratique au moyen de laquelle on pourra prévenir tout amas de lait. J'avertis qu'elle ſera rarement néceſſaire aux perſonnes qui auront ſuivi exactement la marche de la nature. Ce ſera aux Femmes à juger elles-

mêmes, & ſans s'en rapporter à qui que ce ſoit, du beſoin de faire uſage de cette pratique. Elle conſiſte à tirer ſoi-même du lait de ſon ſein en le preſſant ſimplement entre le doigt du milieu de la main & celui d'auprès le pouce ſur les parties qui ſont autour du bout, & en gliſſant cette preſſion juſqu'à la partie inférieure du bout. Cette opération ſe fait fort facilement. Le doigt du milieu ſert de point d'appui & celui d'auprès le pouce fait un petit mouvement de haut en bas aidé du pouce même.

Cette pratique eſt infaillible pour prévenir l'amas du lait; mais ſi l'on attendoit qu'il fût formé, il ne ſeroit plus facile de le détruire avec les doigts. Les uſtenciles de verre dont on ſe ſert quelquefois pour tirer du lait, me

plaiſent moins que l'opération ſimple que je viens d'indiquer, parce que quand on ne prend pas beaucoup de précaution pour les retirer, elles font mal au bout. Le moyen que je propoſe de tirer du lait avec les doigts n'eſt pas pour le cas d'engorgement, mais ſeulement pour le prévenir, & pour s'aſſurer qu'il n'en viendra pas. Ce moyen ne doit point autoriſer à négliger de ſuivre d'ailleurs les indications de la nature. Ce qui annonce qu'il eſt prudent de tirer du lait avec les doigts, eſt quand on ſent que l'Enfant ſerre les bouts & qu'on les ſent chauds; quoiqu'ils ne ſoient pas douloureux. Cela indique qu'il commence à y avoir dans le ſein plus de lait qu'il n'en faut. Pour éviter que la ſurabondance n'augmente, il eſt pru-

dent de saisir le premier instant sans différer pour tirer du lait, & de recommencer cette opération autant de fois que les circonstances l'indiqueront nécessaire. Il faut à chaque fois en tirer la quantité d'un demi gobelet. Si le lait ne sort pas facilement, c'est signe que l'on a trop attendu à le tirer. Il est nécessaire d'avoir recours alors aux moyens indiqués dans *l'Avis aux Mères &c. article premier.*

Ce n'est jamais que par la faute de quelqu'un qu'on en vient au point d'avoir besoin des autres secours, puisqu'il n'y a jamais d'autres causes de douleur & d'embarras, en donnant à téter, que l'amas du lait, & qu'on a des moyens sûrs d'éviter cet amas. Toutes les Femmes peuvent nourrir sans souffrir, peuvent ne point se mettre

dans le cas d'avoir à réparer, en
ſe ſervant des moyens qu'on a pour
éviter le mal, puiſqu'on en con-
noit la cauſe.

Je finis en me flattant que tôt
ou tard mes obſervations ſeront
utiles. Quand bien même toutes
les Femmes nourriroient, il ne
m'en reviendroit aucun avantage
perſonnel, & quand aucune ne
nourriroit, il n'en reſulteroit au-
cun mal pour moi. Mais je déſire
vivement qu'elles nourriſſent parce
que je ſais, qu'en ſe conduiſant de
manière à écarter les difficultés,
elles ſe porteront mieux & que
leurs Enfans en ſeront plus forts &
plus attachés à elles.

Mes vœux ſeroient comblés ſi je
voyois la plus grande partie des
Mères prendre ſoin elles-mêmes
de leurs Enfans dans le tems où

eſt le plus eſſentiel qu'elles le prennent. On ne peut ſe douter combien il en périt en nourrice, que lorſqu'on s'eſt beaucoup occupé de cet objet ſi intéreſſant. On ignore, comme je l'ai déjà dit dans *l'Avis aux Mères*, ceux qui y ſont morts. Ceux qui ſont en mauvais état, & le nombre en eſt prodigieux dans les grandes villes, paroiſſent peu dans la ſociété. On voit davantage ceux qui ſont ſortis en bon état des mains des Nourrices, & ceux-ci encouragent à en confier à des étrangeres. On ſe flatte que ceux qu'on met en nourrice réuſſiront auſſi bien que ceux que l'on a vu en bon état ; mais, quand cela arriveroit, il n'en eſt pas moins vrai que l'on a hazardé les jours & la ſanté d'un Enfant. Il meurt plus de la moitié des En-

fans que l'on confie aux nourrices ; & il eſt rare que ceux que les Mères élevent elles-mêmes périſſent ; ils viennent en général beaucoup mieux que les autres. Leur vigueur & leur ſanté des premières années influent en bien ſur la ſanté de toute leur vie & par conſéquent ſur leur bonheur.

Quand on prend un intérêt bien vif à quelque entrepriſe, on ne s'en rapporte à perſonne pour la réuſſite. On croit que l'on fera mieux que les autres, & l'on a ſouvent raiſon. Le zèle tient alors lieu de ſcience, & apprend à connoître & à diſtinguer les moyens les plus ſûrs pour arriver à ſon but.

N'eſt-il pas étonnant que tant de Mères, qui chériſſent leurs Enfans, oſent s'en rapporter à des

étrangeres ſur les ſoins qui leur ſont dûs, dans un âge où la moindre négligence peut cauſer des accidens qui ne diſparoiſſent qu'avec la vie? ne devroit-on pas être effrayé des exemples trop multipliés qu'on en a tous les jours ſous les yeux? s'il arrive des accidens ſous les yeux de la Mère, n'eſt-ce pas un grand avantage que d'être à portée d'y remédier promptement?

C'eſt l'intérêt vif & naturel qu'on prend à la conſervation d'un Enfant qui a déterminé une quantité de bonnes Mères à prendre ſoin elles-mêmes de leurs nouveaux nés. Quoiqu'elles n'ayent fait en cela que ſuivre l'inſtinct de la nature, elles méritent de grands éloges; puiſque leur tendreſſe pour leurs Enfans leur a fait affronter tous les écueils que l'uſage & l'er-

reur ont multipliés. Il faut avoir bien du courage & de la fermeté pour perſiſter dans une réſolution combattue par les propos inquiétans des perſonnes qui n'ont pas réfléchi ſur cet objet, & par ceux des perſonnes qui ont quelque intérêt à s'oppoſer à ce que l'on nourriſſe. Il n'y a guère de Femmes qui n'ayent une Mère, ou un mari ou des parens à combattre; toutes ont eu juſqu'à préſent l'exemple de l'uſage contraire; & les difficultés que, par mal-adreſſe au moins, on a fait éprouver à pluſieurs, n'en ont pas empêché un grand nombre de courir les mêmes riſques. N'eſt-il pas touchant de voir des Mères s'expoſer volontairement à ſouffrir des douleurs violentes, qu'elles ont crues inévitables, pour alaiter leurs Enfans? N'eſt-il pas

cruel de voir des gens s'obſtiner à ne vouloir pas reconnoître & mettre en uſage les moyens que l'on a de garantir de ces douleurs des Femmes qui, par leurs vertus, méritent un traitement plus doux ?

J'eſpère qu'il viendra un tems où il ſera généralement prouvé par l'expérience, que les Femmes peuvent nourrir, ſans éprouver de grandes difficultés ; puiſqu'il eſt certain que l'on a des moyens de prévenir l'amas du lait, qui eſt, je le répete encore, la ſeule cauſe de ces difficultés.

Si les Femmes qui nourriſſent à préſent ont eu des ſacrifices à faire, elles en ſont bien récompenſées par l'eſtime & le reſpect qu'elles inſpirent pour elles aux perſonnes même qui les avoient blâmées du

deſſein de nourrir. Le ſuccès les juſtifie, & tout le monde voit avec plaiſir un Enfant en bon état; on ſait gré à ſa Mère des bons ſoins qu'elle prend de lui.

L'inſtinct animal qui porte les Mères à prendre ſoin de leur fruit, n'eſt point une vertu dans l'état de nature; mais ne point s'écarter de cet inſtinct, malgré toutes les circonſtances qui concourent à l'étouffer, dans l'état de ſociété, c'en eſt une. Croire que quelqu'un dans le monde peut nous remplacer auprès de nos Enfans, dans tous les points, c'eſt une erreur; les quitter, ſans inquiétude, c'eſt ſe mettre dans le cas d'être bien humilié de la ſupériorité de l'attachement d'un animal pour ſon petit; vouloir s'épargner ce que l'on ne croit des peines que parce que l'on ſe fait

une fauſſe idée du bonheur, c'eſt s'expoſer à beaucoup d'accidens auxquels il eſt rare qu'on puiſſe remédier.

FIN.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit ayant pour titre : *Obſervations ſur le danger & l'inutilité de préparer dans la Groſſeſſe le ſein des Femmes, &c.* Cet ouvrage m'a paru auſſi utile & auſſi digne de l'impreſſion que l'*Avis aux Mères* à qui il doit ſervir de ſupplément. A Paris ce 24 Janvier 1772. GARDANE.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Ouvrage intitulé : *Avis aux Mères qui veulent nourrir*, &c. Cet ouvrage eſt un préſent fait à l'humanité. Les avis qu'il renferme ſont ceux de la nature : c'eſt rendre un ſervice eſſentiel au Public que d'en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 12 Janvier 1770.

GARDANE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de DIEU, Roi de France & de Navarre : A Nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT, notre amée la Dame LE REBOURS Nous a fait expoſer qu'elle déſireroit faire réimprimer & donner au Public un ouvrage de ſa compoſition, qui a pour titre : *Avis aux Mères qui veulent nourrir leurs Enfans*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant

le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Exposante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages & intérêts, A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes ; DU CONTENU desquelles VOUS MANDONS & enjoignons de faire jouir ladite Exposante & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée,

& qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-un Mars, l'an de grace mil sept cent soixante-dix, & de notre Règne le cinquante-cinquième.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1001, folio 152, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, art 41, à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs au autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'article 108 du même Réglement. A Paris, ce 21 Avril 1770.

BRIASSON, Syndic.

J'ai cédé & transporté le présent Privilége à M. Pierre François Didot, le jeune, pour en jouir en mon lieu & place, suivant les conventions faites entre nous.

A Paris, ce 9 Avril 1770, ANEL LE REBOURS.